

FÉVRIER/MARS 1980 - 7,00 F.F.

# Le Courrier de l'unesco



## **Victoire en Nubie**

**4000 ans  
d'Histoire  
sauvés des eaux**



Photo © Musée national, Varsovie

**TRÉSORS  
DE L'ART  
MONDIAL**

150

Soudan

### **Cheval de Nubie**

Ce coursier fougueux est un détail d'une peinture murale du 12<sup>e</sup> siècle provenant de la cathédrale de Faras située dans la Nubie soudanaise, près de la frontière égyptienne. La ville de Faras, qui joua un grand rôle dans l'histoire du christianisme en Basse Nubie, fut fouillée par la mission archéologique polonaise de la Campagne de Nubie et fut l'un des premiers sites de la Nubie soudanaise à être submergé par les eaux du Haut Barrage d'Assouan. L'artiste a su parfaitement rendre le mouvement de l'animal qui se cabre. Les deux pointes qu'on voit sous la patte avant droite semblent indiquer que cette image reproduit un ornement qui pouvait se piquer ou s'accrocher au vêtement. Chaque Etat ayant participé à la Campagne a reçu, de l'Égypte et du Soudan, une part des trésors découverts par sa mission archéologique. Cette peinture murale est conservée au Musée national de Pologne, à Varsovie.

## PUBLIÉ EN 20 LANGUES

Français	Italien	Turc
Anglais	Hindi	Ourdou
Espagnol	Tamoul	Catalan
Russe	Persan	Malaysien
Allemand	Hébreu	Coréen
Arabe	Néerlandais	Kiswahili
Japonais	Portugais	

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Mensuel publié par l'UNESCO  
Organisation des Nations Unies  
pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

Ventes et distributions :  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris  
Belgique : Jean de Lannoy,  
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 35 francs français ; deux ans : 58 francs français. Paiement par chèque bancaire, mandat postal, CCP Paris 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco, Place de Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 29 francs.

Bureau de la Rédaction :  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Rédacteur en chef :  
Jean Gaudin

Rédacteur en chef adjoint :  
Olga Rödel

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb

Rédacteurs :  
Edition française :  
Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)  
Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)  
Edition russe : Victor Goliachkov (Paris)  
Edition allemande : Werner Merkl (Berne)  
Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)  
Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)  
Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)  
Edition hindie : H.L. Sharma (Delhi)  
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)  
Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)  
Edition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)  
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)  
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)  
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)  
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Said (Karachi)  
Edition catalane : Cristian Rahola (Barcelone)  
Edition malaisienne : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)  
Edition coréenne : Lim Moon-Young (Séoul)  
Edition Kiswahili : Domino Rutawesibwa (Dar-es-Salaam)

Rédacteurs adjoints :  
Edition française : Djamel Benstaali  
Edition anglaise : Roy Malkin  
Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher  
Illustration : Ariane Bailey  
Maquettes : Philippe Gentil

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

pages

4 "UN MÊME PATRIMOINE UNIVERSEL"  
par Amadou-Mahtar M'Bow

Sous l'égide de l'Unesco,  
le plus grand sauvetage archéologique de l'Histoire (1960-1980)

5 VICTOIRE EN NUBIE: EGYPTÉ  
par Chehata Adam Mohamed

16 VICTOIRE EN NUBIE: SOUDAN  
par Negm-El-Din Mohamed Sherif

14 LES MONUMENTS SAUVÉS  
Carte

20 LA NUBIE REDÉCOUVERTE :  
DE LA PRÉHISTOIRE AUX TEMPS PHARAONIQUES  
par Torgny Sève-Söderbergh

25 DU ROYAUME DE KOUCH À L'AVÈNEMENT DE L'ISLAM  
par William Y. Adams

30 FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES  
Carte

32 LES EXPÉDITIONS ARCHÉOLOGIQUES :  
20 ANS DE FOUILLES

35 PAGES EN COULEUR

46 PHILAE, ÎLE SAINTE  
par Iorwerth E. S. Edwards

48 LA LÉGENDE D'ISIS ET D'OSIRIS  
par François Daumas

53 LE MESSAGE D'ABOU SIMBEL  
par Christiane Desroches-Noblecourt

58 RAMSÈS PARLE  
par Tawfik El-Hakim

62 LES FORTERESSES NUBIENNES ENGLOUTIES  
par Jean Vercoutter

66 LA TERRE BÉNIE  
par Robert A. Fernea

2 TRÉSORS DE L'ART MONDIAL  
SOUDAN: Cheval de Nubie

Ce numéro spécial a été préparé avec la précieuse collaboration d'Abdel Moneim El Sawi, le Rédacteur responsable de l'édition arabe du "Courrier de l'Unesco", qui, comme Sous-secrétaire d'Etat, puis comme Ministre de la Culture du gouvernement égyptien, fut l'un des premiers à promouvoir et organiser la campagne internationale. Nos remerciements vont également à l'éminent archéologue français Louis-A. Christophe qui a joué, comme principal conseiller de l'Unesco en archéologie, un rôle capital dans cette Campagne et qui a mis généreusement à notre disposition pour la réalisation de ce numéro, ses vastes connaissances et son expérience pratique des opérations en Nubie.

## Notre couverture

Le 10 mars 1980, la Campagne internationale que l'Unesco a conduite pendant vingt ans pour sauver les trésors de la Nubie menacés d'engloutissement par la construction du Haut Barrage d'Assouan arrive officiellement à son terme. Pour souligner l'importance de cet événement, le "Courrier de l'Unesco" rompt avec ses habitudes en publiant dès février-mars de cette année un numéro double entièrement consacré à cet exemple sans précédent de coopération internationale. Notre habituel numéro double d'août-septembre sera remplacé par deux numéros simples. La couverture montre une colonne du kiosque de Nectanébo, qui fait partie de l'ensemble architectural de Philae, telle qu'elle apparaît aujourd'hui dans son nouveau site, sur l'île d'Agilkia. La tête sculptée est celle de la déesse égyptienne Hathor. Pendant la campagne de Nubie, ouvriers, ingénieurs, architectes et archéologues ont conjugué leurs efforts pour déplacer vingt-deux temples, une entreprise de sauvegarde qui restera l'une des plus grandes prouesses techniques de ce siècle.

Photo couverture : Mohamed Fathy Ibrahim Dessouky © Centre de documentation et d'études sur l'Ancienne Egypte, Le Caire

**L'**HISTOIRE des hommes commence à partir du moment où leurs souvenirs prennent forme — où leurs interrogations et leurs espoirs se fixent dans la pierre, s'expriment dans un masque ou s'inscrivent dans un rythme musical. Alors leurs messages se transmettent, d'une génération à l'autre, défiant la mort et creusant le lent sillon d'une continuité historique, par où les nations perpétuent, au-delà de tous les changements, leur identité collective.

Les œuvres qui forment les supports — spirituels ou matériels, littéraires ou artistiques — de cette continuité ont ainsi acquis, depuis les temps les plus reculés, un inestimable prix aux yeux de leurs propres peuples. Mais ce n'est que tout récemment qu'elles ont commencé d'être respectées, étudiées, appréciées, par le reste du monde.

Notre époque est en effet la première de l'histoire à percevoir l'ensemble de ces œuvres comme un tout indivisible, et chacune d'elles comme partie intégrante d'un même patrimoine universel.

La campagne internationale pour la sauvegarde des sites et monuments de Nubie apporte un éclatant témoignage de cette prise de conscience. Elle a été caractérisée, de bout en bout, par un esprit de coopération des plus larges, et elle a atteint, dans ce cadre, tous les objectifs qui lui avaient été fixés au départ. Elle figurera au nombre des quelques efforts grandioses consentis par notre siècle, pour assumer en commun nos passés, en vue de préparer fraternellement notre avenir.

**Amadou-Mahtar M'Bow**  
Directeur général de l'Unesco

Photo © Mohamed Fathy Ibrahim Dessouky, Centre de documentation et d'études sur l'ancienne Egypte, Le Caire



Sous l'égide de l'Unesco,  
le plus grand sauvetage archéologique  
de l'Histoire (1960-1980)

# Victoire en Nubie : Egypte

par Chehata Adam Mohamed

Ramsès en pièces détachées. Ouvriers au travail pendant la reconstruction du grand temple d'Abou Simbel (voir pages 10 et 11 et les pages centrales en couleur).



**L**E bateau leva l'ancre et glissa silencieusement sur les eaux du Nil pour entamer son voyage à travers la terre nubienne. Il prit la direction du sud, juste au moment où les premières lueurs de l'aurore apparaissaient à l'horizon. Un paysage désertique s'étendait à perte de vue de chaque côté du fleuve. Sur les deux rives du Nil, source de vie de l'Égypte et du Soudan, s'échelonnaient les maisons nubiennes, reconnaissables aux décorations recouvrant les parois et façades et aux dômes qui surplombaient les cours intérieures. Là vivaient les Nubiens aux yeux noirs et vifs, vêtus de robes amples d'une éclatante blancheur.

Le soleil ne tarda pas à s'élever tandis que le bateau fendait tranquillement l'eau bleuâtre, dévoilant, sur chaque rive, des temples qui avaient un jour servi de lieux d'adoration des divinités égyptiennes et nubiennes. À côté de ces temples, défilaient des tombes, des cimetières, des cités, des vestiges d'églises et de mosquées, déjà découverts ou encore enfouis sous terre. Et sur les rochers apparaissaient des inscriptions, traces laissées par ceux qui ont passé ou vécu dans cette région au cours de l'histoire.

Cette vie sédentaire instaurée de longue date sur les deux rives du Nil devait cependant connaître au cours du vingtième siècle de grands changements, à la suite de la construction du barrage d'Assouan (1898-1902) puis de la surélévation, à deux reprises, de celui-ci en 1907/1912 et en 1929/1934. Les villages de la Nubie se retranchèrent dans des lieux plus élevés. Des fouilles furent menées dans les zones qui allaient être submergées par les eaux du Nil dont le niveau atteignit 121 mètres au-dessus de la surface de la mer. Et certains temples furent consolidés pour résister aux fluctuations des eaux.

Par la suite, la construction du Haut Barrage, en vue d'augmenter la surface des terres arables et la production d'électricité, devait surélever encore le niveau des eaux du Nil au sud d'Assouan et jusqu'à la cataracte de Dal au Soudan, et entraîner la formation d'un lac immense, situé à 183 mètres au-dessus de la surface de la mer, qui engloutirait à jamais tous les aspects de la vie, contemporains ou anciens.

Cette perspective dramatique incita le

**CHEHATA ADAM MOHAMED**, de nationalité égyptienne, est président de l'Organisation des antiquités d'Égypte. Il a été auparavant directeur du Service des monuments de Nubie au Ministère égyptien de la Culture, puis directeur du Centre de documentation sur l'ancienne Égypte. Parmi les nombreux livres et articles qu'il a publiés sur l'archéologie égyptienne, il faut citer une thèse importante, *Les voyageurs de l'ancienne Égypte*.



Photos Georg Gerster © Rapho, Paris

## Un puzzle de 1600 pierres



Reconstruit par l'empereur Auguste sur l'emplacement d'un temple bâti à la fin de l'époque ptolémaïque, le temple de Kalabcha, long de 120 mètres et large de 70, est aussi grand qu'une cathédrale gothique. Il était consacré au dieu Mandoulis, l'équivalent nubien d'Horus, le fils de la déesse Isis. Photo du haut : le temple sur son site initial, sur la rive gauche du Nil, à 50 kilomètres environ au sud d'Assouan. Quand il fut menacé d'être définitivement englouti par les eaux, à la suite de la construction du Haut Barrage, la République Fédérale allemande entreprit de le démonter et de le reconstruire plus loin. Il fallut manipuler 1600 blocs de grès, pesant parfois 20 tonnes, les charger sur des bateaux et les transporter jusqu'à un dépôt (à gauche), à proximité du nouvel emplacement, sur une colline de la rive gauche du Nil, à un kilomètre au sud du Haut Barrage. La reconstruction du temple commença en 1962 et la dernière pièce de ce puzzle gigantesque fut mise en place en octobre 1963. Entre temps, en janvier et en février 1962, le Service des Antiquités de l'Égypte avait réédifié sur le même site les ruines d'un petit monument romain, le kiosque de Kertassi. En haut à droite, le temple de Kalabcha et le kiosque (à gauche) sur leur nouvel et majestueux emplacement.



Photo © Hochtief, Essen, République Fédérale allemande

Gouvernement égyptien et le Gouvernement soudanais, en 1959, à demander à l'Unesco de lancer un appel international pour sauver l'ensemble du patrimoine nubien, témoin d'une civilisation qui a joué un rôle prédominant dans l'histoire de cette partie de la vallée du Nil.

La Nubie n'était d'ailleurs pas inconnue dans les différents milieux de la communauté internationale. Elle figurait dans les ouvrages des écrivains classiques grecs et romains et dans ceux que nous ont transmis certains explorateurs européens comme Louis Norden, Johann-Ludwig Burckhardt et Amelia Edwards. La Nubie fut également étudiée par des missions scientifiques et archéologiques du 19<sup>e</sup> siècle, comme celle de Jean-François Champollion auquel revient le mérite d'avoir déchiffré l'écriture hiéroglyphique, celle de Karl Richard Lepsius, qui a publié la documentation des antiquités d'Égypte et de Nubie en douze volumes. Au cours du vingtième siècle, des missions archéologiques ont entrepris d'importants travaux de fouilles et de relevés dans la Nubie égyptienne et soudanaise, mettant au jour les différentes civilisations nubiennes qui se succédèrent entre Assouan, au nord, et Kerma, au sud.

Cependant le problème, cette fois, semblait plus complexe. L'Unesco organisa donc une conférence d'experts chargés d'établir un plan d'action international visant à sauvegarder la totalité du patrimoine nubien. Ces experts se réunirent en Égypte en octobre 1959. Ils se rendirent en Nubie, visitèrent ses monuments, entre Assouan et Semna, et insistèrent sur la nécessité de mener des fouilles dans tous les sites archéologiques, d'étudier l'ensemble des monuments de Nubie, de déplacer les temples menacés et de les reconstruire à un niveau supérieur à celui du lac du Haut Barrage.

Pour le sauvetage des deux temples d'Abou Simbel, il fut envisagé de construire un barrage de protection ou de surélever les temples au moyen de vérins hydrauliques. La conférence recommanda, en dernier lieu, la construction d'une digue en terre et enrochements autour des deux temples.

Par ailleurs, trois projets de préservation des temples de Philae furent examinés. Le premier proposait de construire un mur de protection autour des temples ; le second prévoyait de les sauver en les démontant et en les reconstruisant sur l'île de Philae après l'avoir surélevée ; le troisième, d'édifier trois digues reliant l'île de Bigeh à celle d'Agilkia et à la rive droite du Nil. C'est celui-ci qui fut adopté et recommandé par la Conférence.

A la lumière de ces recherches, menées parallèlement à une étude similaire pour le sauvetage des monuments de la Nubie soudanaise, le plan d'action international fut défini conformément au vœu de l'Unesco et de son Conseil exécutif. Le Directeur général de l'Unesco lança alors son appel international, le 8 mars 1960, par lequel il invitait le monde entier à fournir une assistance financière et technique, afin de sauver les monuments de la Nubie, en Égypte comme au Soudan, en soulignant le fait que ces trésors sont un patrimoine commun à tous.

Cet appel fut suivi par des échanges internationaux intenses qui allaient de pair avec la Campagne internationale. Conscient de l'ampleur du problème, le Gouvernement égyptien fit preuve, pour sa part, de clairvoyance et de lucidité. C'est ainsi qu'il envoya à l'étranger des objets antiques, choisis dans ses musées, en vue de les exposer et de faire mieux comprendre la valeur du patrimoine égyptien et son rôle culturel. En outre, un Comité d'honneur pour le projet fut créé, ainsi que d'autres comités consultatifs, composés d'experts dans les domaines de l'archéologie, des techniques et des

finances. L'Égypte se préoccupa également de fonder un service pour le sauvetage des Monuments de Nubie, au rôle très efficace. En 1962, la Conférence générale de l'Unesco forma le Comité exécutif auquel fut confié la supervision des travaux du projet. Ces efforts conjugués permirent de mener à bonne fin les travaux de la campagne.

L'appel international eut des répercussions favorables dans les différents milieux. Les premiers adhérents à cette cause — cela n'a rien de surprenant — furent les missions de fouilles et de relevés archéologiques qui vinrent, en avant-garde, entreprendre des travaux dans la Nubie égyptienne et soudanaise. Elles découvrirent des vestiges appartenant aux anciennes civilisations qui se sont succédées en Nubie, de l'aube de l'histoire aux ères chrétiennes et islamiques. Leurs travaux mirent au jour des ruines de cités, de forts, de nécropoles et de digues, ouvrirent la voie à l'étude anthropologique des souches humaines et animales, enfin, apportèrent des éclaircissements sur les relations et les contacts entre le nord et le sud.

De même, des études, menées dans la Nubie égyptienne, étaient consacrées à la population nubienne elle-même, son mode de vie et ses communautés récentes. D'autres travaux étaient entrepris simultanément pour la documentation des temples et des tombes égyptiennes. A cet effet, les missions du Centre de documentation et d'études sur l'Égypte Ancienne, à partir de 1956, ont déployé une activité intense en collaboration avec l'Unesco qui a contribué à la création de cet organisme. Des experts de la France, de la Pologne et de la Belgique y ont participé. La mission de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago a entrepris la documentation du temple de Beit el-Ouali. Les missions archéologiques ont relevé les inscriptions rupestres. Toutes ces missions se sont servies des cartes photo-

## VINGT ANS DE CAMPAGNE EN NUBIE

10 mars 1980	Fin de la campagne internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des trésors de Nubie
Août 1979	Fin des travaux de transfert de Philae sur Agilkia
Avril 1977	Fin des travaux de fondations pour les monuments de Philae sur l'île d'Agilkia, et début des travaux de reconstruction
Mai 1974	Fin de la pose du batardeau autour de l'île de Philae, et pompage de l'eau
1972	Début de l'opération de sauvegarde de Philae, Objectif : Transférer les monuments sur l'île voisine d'Agilkia
1970	Fin de la construction du Haut Barrage
5 novembre 1968	Lancement par le Directeur général de l'Unesco de la campagne internationale de sauvegarde des temples de Philae
22 septembre 1968	Fin de l'opération Abou Simbel
Septembre 1964	Début de la montée des eaux du Haut Barrage d'Assouan
14 mai 1964	Dérivation du Nil pour alimenter les turbines du Haut Barrage
Printemps 1964	Début des travaux (construction d'un batardeau pour faciliter le transfert des temples d'Abou Simbel sur un site élevé)
1962-63	Découpage, transfert et reconstruction du temple de Kalabcha
1962	Création par la Conférence générale de l'Unesco du Comité exécutif de la Campagne internationale de Nubie
Été 1960	Découpage de la chapelle nord de Taffa, du temple de Débod et du kiosque de Kertassi par le Service des Antiquités d'Égypte
8 mars 1960	Le Directeur général de l'Unesco lance un appel à la communauté internationale pour la sauvegarde des trésors de Nubie
9 janvier 1960	Inauguration officielle des travaux du Haut Barrage d'Assouan
24 octobre 1959	Le Gouvernement du Soudan fait appel à l'Unesco pour l'aider à sauver les sites et monuments antiques de la Nubie soudanaise
6 avril 1959	Le Gouvernement de l'Égypte fait appel à l'Unesco pour l'aider à sauver le patrimoine archéologique nubien d'Égypte, menacé par les eaux du lac artificiel du Haut Barrage d'Assouan

Deux opérations particulièrement spectaculaires ont marqué la Campagne internationale pour la sauvegarde des monuments de Nubie : le démontage, le déplacement et la reconstruction des temples d'Abou Simbel (voir pages 10 et 11) et de Philae (voir pages 46 et 47). Ces exploits de la technique moderne répondent, dans notre temps, aux prouesses des Égyptiens de l'Antiquité qui édifièrent Philae et creusèrent Abou Simbel dans le roc d'une colline nubienne il y a 3000 ans.

### ABOU SIMBEL

**Coût total :** \$42000000, une moitié à la charge de la République Arabe d'Égypte, l'autre assurée par des contributions internationales.

**Organisateurs :** le Ministre de la Culture de la République Arabe d'Égypte assisté par l'Unesco.

**Comité exécutif de la Campagne internationale pour la sauvegarde des monuments de Nubie composé des représentants de 15 États membres élus par la Conférence générale de l'Unesco.**

**Conseillers :** divers groupes et comités d'experts : architectes, archéologues et ingénieurs.

**Ingénieurs et architectes conseils :** Vattenbyggnadsbrynan (VBB), Stockholm.

▶ grammétriques préparées par l'Institut Géographique National en France, avec le concours des forces armées égyptiennes. Ces cartes, mises au point en Égypte, ont servi aussi pour les projets de sauvetage. L'ensemble des travaux de fouilles, de relevés archéologiques et de documentation a été achevé en 1965, date du début de l'élévation des eaux dans le lac du Haut Barrage.

Les opérations de transfert des temples, ont également commencé en 1960. Le Gouvernement égyptien se chargea, à cette date, de déplacer, à ses propres frais, les temples de Taffa, Débod et Kertassi. En 1962, il assumait la responsabilité technique et financière du transfert des temples de Dakka, de Maharraqa et de Dendour. De son côté, la République Fédérale d'Allemagne prit à sa charge, de 1961 à 1963, le sauvetage du temple de Kalabcha et sa reconstruction au sud du Haut Barrage. Sur ce même site, l'Égypte reconstruisit le temple de Kertassi. Signalons que tous ces temples datent de l'époque gréco-romaine.

De plus, l'Égypte a déplacé le temple de Beit el Ouali qu'elle reconstruisit à proximité de celui de Kalabcha. Et elle a transféré le temple de Ouadi es-Seboua à cinq kilomètres de son emplacement initial, à 150 kilomètres d'Assouan. Ces deux temples comptent parmi les six monuments construits au 13<sup>e</sup> siècle avant J.-C., par le Roi Ramsès II. L'Égypte s'est également préoccupée du transfert de la tombe de Pennout, l'un des nobles qui a vécu sous le règne de Ramsès

**Maître d'œuvre :** *Joint Venture Abu Simbel, un consortium groupant les entreprises suivantes : Hochtief, Essen ; Atlas, Le Caire ; Grands Travaux de Marseille, Paris ; Impregilo, Milan ; Sentab et Skanska, Stockholm.*

#### PHILAE

**Coût total :** *\$30 000 000 environ, une moitié à la charge de la République Arabe d'Égypte, l'autre assurée par des contributions internationales.*

**Organisateurs ;** *le Ministre de la Culture de la République Arabe d'Égypte assisté par l'Unesco.*

**Comité exécutif de la Campagne internationale pour la sauvegarde des monuments de Nubie** composé des représentants de 15 États membres élus par la Conférence générale de l'Unesco.

**Conseillers :** *divers groupes et comités d'experts : architectes, archéologues et ingénieurs.*

**Ingénieurs et architectes conseils :** *Bureau du Dr. William Selim Hanna, Le Caire.*

**Maître d'œuvre :** *Joint Venture for Philae, un consortium groupant les entreprises suivantes : High Dam Company for Civil Works, Le Caire-Assouan ; Condotte-Mazzi Estero, S.P.A., Rome.*



Eau-forte de Gerf Hussein par F.-C. Gau © Service des Antiquités de l'Égypte, Le Caire

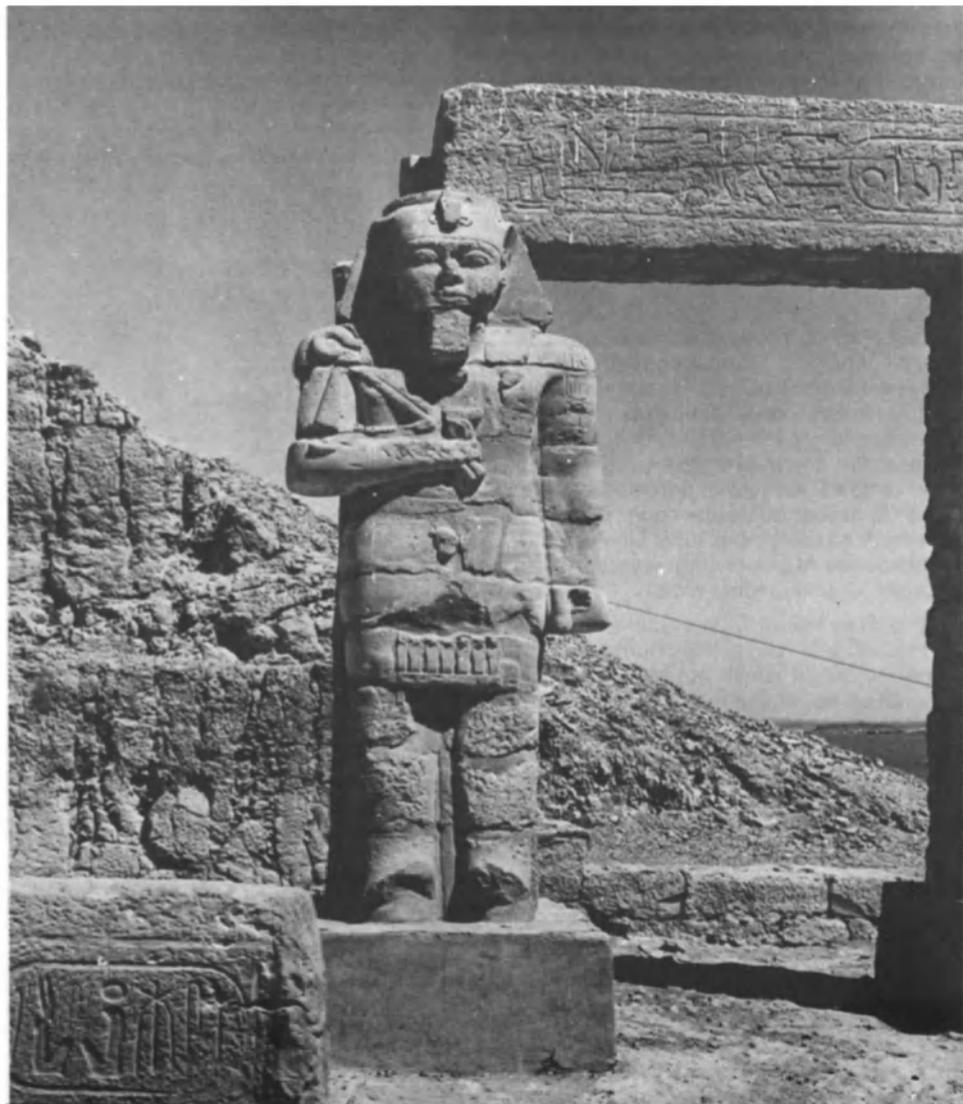
En haut, eau-forte faite en 1818 par l'architecte français François-Chrétien Gau représentant le temple de Ptah que fit construire Ramsès II à Gerf Hussein, à environ 90 kilomètres au sud de la Première cataracte. En bas, statue de Ramsès II dans la cour intérieure du temple. Le sanctuaire intérieur fut creusé dans la montagne sur le modèle, en plus petit et en style différent, de celui d'Abou Simbel. Le temple est désormais englouti, mais un certain nombre de statues et de reliefs caractéristiques ont été sauvés.

Photo Paul Almasy-Unesco

VI, au 12<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et l'a installée au creux de la montagne, dans le site d'Amada. Le déplacement de ces trois monuments a été effectué grâce à une contribution des États-Unis ; quant à leur reconstruction, elle fut exécutée aux frais du Gouvernement égyptien.

L'Égypte a également transféré la partie antérieure du temple d'Amada, édifié par le roi Thoutmosis III au 14<sup>e</sup> siècle avant J.-C. La partie postérieure de ce monument a été sauvegardée par les soins du Gouvernement français, et cela en la faisant glisser sur des rails, afin de préserver les inscriptions gravées sur cette partie, lesquelles reposent sur une couche de plâtre (voir la couverture de dos). L'Égypte a aussi préservé la chapelle d'Ellésya, datant du règne de Thoutmosis III, ainsi que celles d'Ibrim, sculptées dans le roc, et remontant au 14<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Enfin, elle a transféré, en 1964, le temple de Derr, élevé à la gloire de Ramsès II, et l'a reconstruit, entre 1971 et 1973, auprès de celui d'Amada et de la tombe de Pennout. Les travaux de déplacement de ces derniers monuments ont été achevés en 1965.

Quant au temple de Gerf Hussein, consacré au roi Ramsès II, et à celui d'Abou Oda, construit pour le roi Horemheb, au 14<sup>e</sup> siècle avant J.-C., ils ne furent sauvés que partiellement, pour des raisons techniques et financières. Enfin, une mission yougoslave sauva les inscriptions chrétiennes de Ouadi es-Seboua et d'Abou Oda. Avec l'achèvement de ces travaux, tous les temples, les



► tombes et les chapelles de la Nubie égyptienne se trouvaient sauvegardés à l'exception des deux temples d'Abou Simbel et des temples de Philae, qui furent l'objet de projets spéciaux.

Pour les deux temples d'Abou Simbel creusés dans le roc par Ramsès II, un projet prévoyait la construction d'un barrage en terre et enrochements, un autre préconisait la surélévation des deux temples au moyen de vérins hydrauliques. Le premier nécessitait des dépenses onéreuses qui s'élevaient à 82 millions de dollars, sans compter l'effet nocif de la capillarité des eaux sur les temples. Le coût du second projet était estimé à 62 millions de dollars. Les deux projets furent donc écartés.

C'est alors que le Gouvernement égyptien décida de déplacer les deux temples au-dessus du plateau d'Abou Simbel, après les avoir découpés en blocs. Le coût estimé au préalable à 36 millions de dollars, atteignit en définitive 41,7 millions de dollars (soit 18,5 millions de livres égyptiennes). Cette solution fut adoptée. Quarante-huit Etats contribuèrent au financement, et l'Égypte, à elle seule, en assumait la moitié.

L'exécution du projet commença au printemps de 1964, par la construction d'un batardeau pour protéger les travaux lors de l'élévation des eaux du lac. Un drain fut ensuite aménagé pour pomper les eaux d'infiltration. Des échafaudages furent dressés pour soutenir les plafonds, les parois et les colonnades. On installa un tunnel en aluminium à l'intérieur de chacun des temples afin d'en permettre l'accès. Les façades furent ensuite recouvertes de sable et pourvues de rideaux de fer à leur partie supérieure, pour être à l'abri de la chute des rochers que l'on commença à ôter pour dégager les temples.

Une fois ces différentes étapes exécutées, on entama le découpage des temples en blocs, en s'efforçant de préserver les inscriptions et les reliefs. Ces blocs découpés, au nombre de 1036, pesaient chacun entre 7 et 30 tonnes. Le découpage des deux temples prit fin en février-mars 1966. Ils furent alors reconstruits au-dessus de la montagne, selon la même orientation, de façon à recevoir les rayons du soleil comme auparavant. Ces travaux furent achevés en septembre 1967.

C'est alors que commença l'exécution de l'étape définitive, à savoir la construction au-dessus de chaque temple, de dômes gigantesques assez solides pour supporter une couverture en sable et débris rocheux destinée à rendre à la montagne surmontant les deux temples sa forme primitive, ou du moins un aspect quasi identique. Ce travail fut achevé en septembre 1968. Une cérémonie historique et solennelle couronna la fin du projet le 22 du même mois.

Ainsi était réalisé le sauvetage du joyau des trésors de la Nubie, le monument le plus grandiose qui ait jamais été sculpté dans le roc ; ainsi se trouvait réalisé, du même coup, le rêve de Ramsès II d'immortaliser son "temple en pays nubien, en le creusant dans le roc : jamais pareille chose ne fut faite auparavant", comme il est inscrit sur la façade du petit temple d'Abou Simbel, dédié à son épouse bien-aimée Nefertari.

Les deux temples d'Abou Simbel, qui marquent l'apogée du succès de la Campagne Internationale, se dressent aujourd'hui de toute leur hauteur au-dessus de la montagne ; et derrière eux, la ville d'Abou Simbel, ►

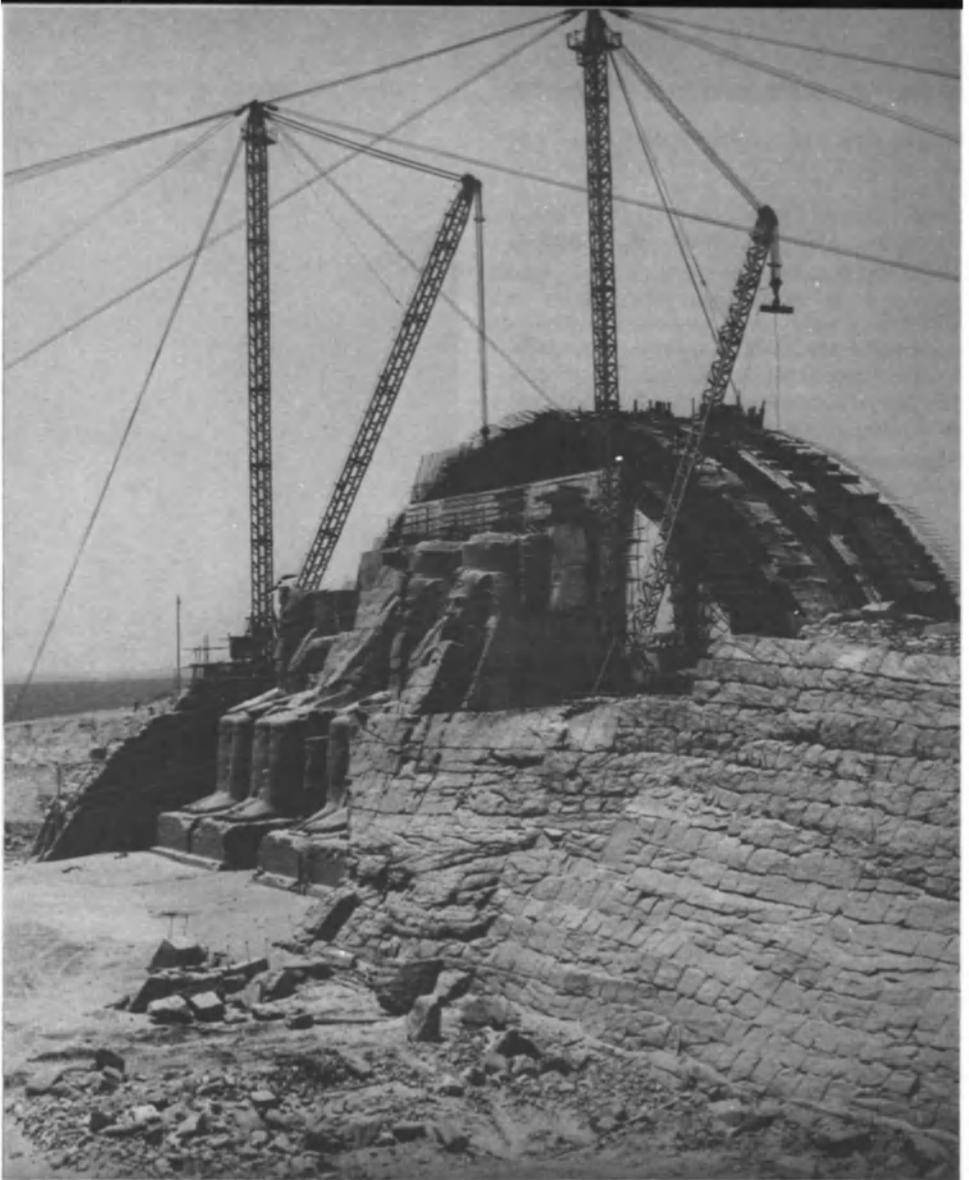


Photo Nenadovic, Unesco

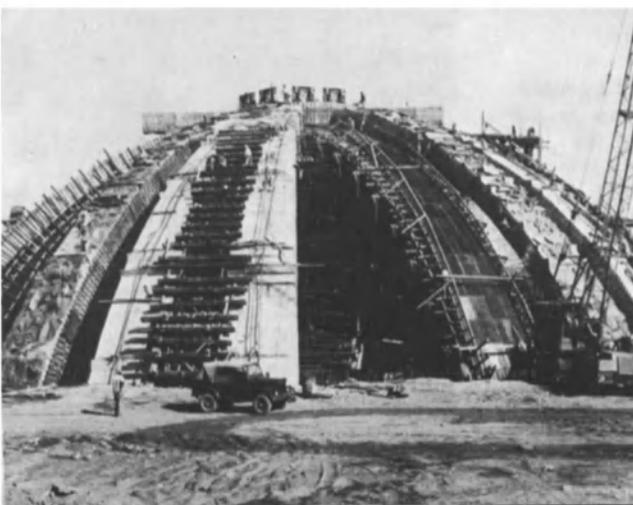


Photo © Centre de Documentation et d'études sur l'Antienne Egypte, Le Caire

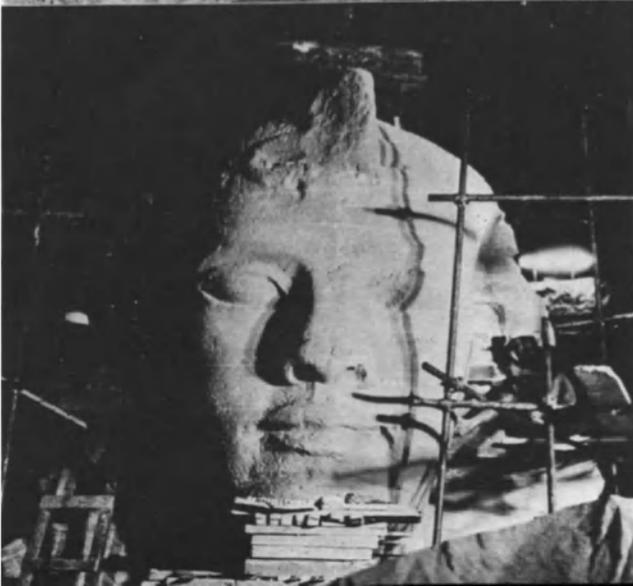


Photo © Hochtief, Essen, République Fédérale allemande

Le sauvetage des deux temples d'Abou Simbel, menacés par la montée des eaux du Nil, est l'un des plus grands exploits techniques de tous les temps. A la précision chirurgicale qu'exigeait le découpage de ses sanctuaires de grès friable, creusés à même la colline, en blocs qu'on puisse manipuler, il fallut associer la puissance nécessaire pour transporter ces blocs pesant parfois 30 tonnes jusqu'au nouveau site, 60 mètres plus haut. Une fois réédifiés sur leur nouvel emplacement, chacun de ces temples fut recouvert d'un dôme en béton armé (celui du grand temple a une portée de 60 mètres) destiné à supporter une couverture rocheuse reconstituant, aussi fidèlement que possible, le haut de la montagne. En haut à gauche, cintres en béton armé de 2,50 mètres d'épaisseur, au-dessus desquels seront construites des voûtes de béton. A gauche, au centre, le dôme, inachevé, vu de dos. En bas à gauche, de nuit, la tête de l'un des colosses de la façade que l'on scie avant son déplacement.

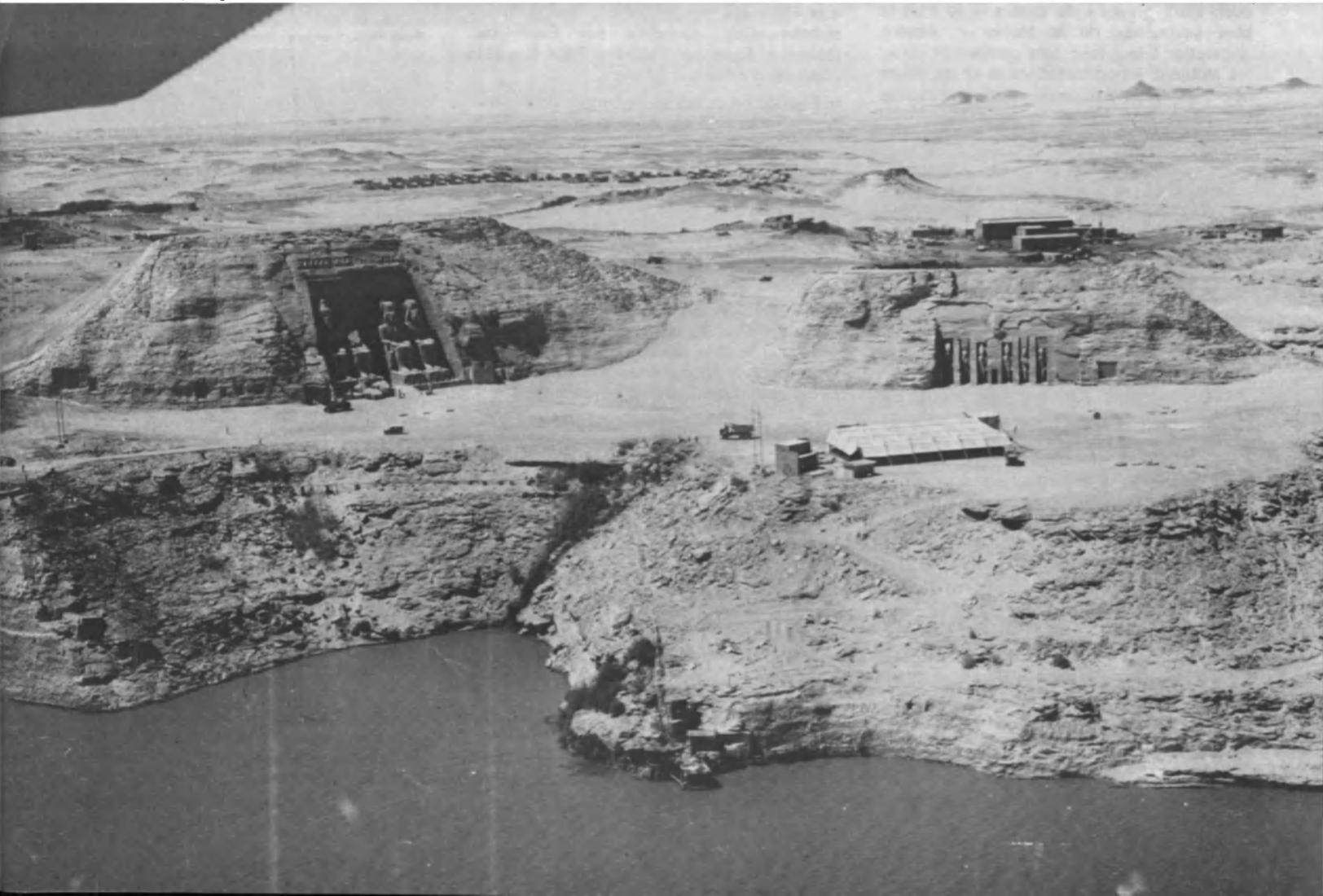


Dessin © National Geographic Society, Washington

Le grand temple d'Abou Simbel était orienté de telle façon que les rayons du soleil, deux fois par an, pénétraient jusqu'au cœur du sanctuaire (voir les photos des pages 56 et 57). Ce dessin, où l'on a représenté les temples sur leur nouvel emplacement ainsi que dans leur site originel, aujourd'hui englouti, montre avec quelle précision on a respecté leur orientation et reconstitué leur cadre. La lumière du soleil pénètre toujours jusqu'au fond des temples (voir pages centrales en couleur). En bas, le grand temple et le petit temple d'Abou Simbel, photographiés, en septembre 1968, juste après la fin des travaux, sur leur nouvel emplacement.

## Le sauvetage d'Abou Simbel

Photo Unesco-Dominique Roger



où vécut tous ceux qui ont travaillé à l'exécution de ce grand projet. Cette nouvelle ville de Nubie, avec ses maisons, ses pelouses et ses arbres reçoit aujourd'hui des visiteurs venus de toutes parts contempler les réalisations, passées et présentes, du génie de l'homme.

De son côté, le Gouvernement soudanais s'est préoccupé de sauvegarder ses monuments nubiens, avant qu'ils ne soient submergés par les eaux du Nil. Parallèlement aux activités des missions de fouilles et de relevés archéologiques, il entreprit le transfert d'un certain nombre de temples, de blocs et d'inscriptions rupestres. C'est ainsi que furent déplacés les temples de la reine Hatchepsout à Bouhen, celui du dieu Khnoum à Koumma, ceux de Dedoun et de Senouert III à Semna. Certains blocs du temple de Ramsès II à Akcha furent sauvés, ainsi que des reliefs et des linteaux sculptés, en provenance de la tombe de Djehouti-Hotep à Débéira. Furent également sauvegardés quatre socles de colonnes, une partie du sol du temple de Thoutmosis III à Bouhen et trois blocs de piliers du temple d'Isis, érigé par le roi Amenhotep II dans la ville de Bouhen. On a aussi déplacé les inscriptions du roi Djer, l'un des souverains de la première dynastie égyptienne, sur les rochers du Djebel El Cheikh Soliman, près de Bouhen, d'autres inscriptions rupestres dédiées au dénommé Setau, vice-roi de Kouch, et enfin des blocs de Faras. Le Gouvernement soudanais a placé toutes ces antiquités au Musée de Khartoum.

Hélas, les eaux du lac effaçaient toute trace de vie dans la Nubie égyptienne et soudanaise jusqu'à la cataracte de Dal. Les villes et les villages nubiens, les maisons aux façades et aux murs décorés disparaissaient à jamais. Les branches verdoyantes des arbres, sombraient dans les eaux, les palmes avec leurs grappes de dattes — le fruit le plus savoureux de la Nubie — étaient englouties à leur tour. Les larmes aux yeux, les Nubiens emportaient leurs effets, leurs bêtes de somme et leurs volailles vers une autre ville, Kom Ombo, en nourrissant toutefois l'espoir de revenir, un jour, à leur lieu d'origine, sur les bords du lac.

Le lac créé par le Haut Barrage continua à s'élever et à s'étaler des deux côtés de la vallée, conformément au tracé de l'homme. Les activités se portèrent alors sur Philae, l'île de l'amour, le creuset des légendes, "Anas el Wougoud", où les temples étaient submergés, entre le Haut Barrage et le Barrage d'Assouan. Seules leurs parties supérieures restaient encore visibles. Les études pour le sauvetage mirent en lumière les difficultés entraînées par la construction de digues autour de l'île : effets de la capillarité des eaux sur les temples, coût dispendieux, entretien requis et obligation d'utiliser un système de pompage permanent pour éliminer les eaux d'infiltration. Le Gouvernement égyptien prit alors la résolution de déplacer ces temples et de les reconstruire sur l'île voisine d'Agilkia, après avoir pris soin de donner à celle-ci la forme de l'île de Philae. Le Directeur général de l'Unesco lança alors un appel international pour le sauvetage de la "perle de l'Égypte ancienne".

L'année 1972 marqua le début de l'exécution du projet. La construction d'un batardeau autour de l'île de Philae, en mai 1974, fut suivie par l'assèchement de l'île. Ce qui permit de commencer les travaux de documentation des temples, au plan archéologique, architectural et photogrammétrique.

D'autre part, l'île d'Agilkia fut aménagée pour recevoir les temples. Les fondations furent jetées ; le travail se termina en avril 1977.

En même temps, se poursuivaient les opérations liées au déplacement des temples ; les travaux de reconstruction commencèrent en mars 1977. Le transfert des blocs eut lieu au mois de mai de la même année et leur reconstruction prit fin en août 1979. C'est alors que fut entamée l'étape définitive du projet : l'embellissement de l'île, grâce à des plantations de palmiers, d'acacias et de plantes de henné, de papyrus et de lotus, pour que les temples de Philae retrouvent dans le cadre d'Agilkia l'aspect qui était le leur avant la construction du barrage d'Assouan, c'est-à-dire avant le début de ce siècle.

Parmi les monuments reconstruits figure le temple d'Auguste dont les blocs ont été sauvés des eaux grâce à l'assistance des marines égyptienne et britannique. Les blocs formant les temples de Philae sont au nombre de quarante cinq mille. Le coût du sauvetage s'est élevé à trente millions de dollars. Vingt-deux Etats contribuèrent au financement du projet, sans compter l'apport fourni par le Programme alimentaire mondial. L'Égypte assumait, à elle seule, plus de la moitié des frais. A présent, les temples de Philae se dressent majestueusement sur l'île d'Agilkia, offrant aux regards la beauté de ses pylônes et la splendeur de ses colonnades.

Ainsi se trouve réalisé le rêve auquel ont aspiré aussi bien l'Égypte que le monde entier. Le Gouvernement égyptien fit preuve d'une grande générosité. En témoignage de reconnaissance, il octroya, à chacun des Etats qui ont contribué au sauvetage d'Abou Simbel, un objet antique, un vase ou une statue. Il offrit même quatre de ses temples aux Etats qui ont fourni des contributions substantielles : Dendour aux Etats-Unis, Débod à l'Espagne, Taffa aux Pays-Bas et la chapelle d'Ellésya à l'Italie.

Bientôt on célébrera le succès de la Campagne internationale pour la sauvegarde du patrimoine de Nubie et la victoire réalisée par la coopération mondiale. Le 10 mars 1980 sera la journée qui couronnera cette œuvre accomplie dans toute la région nubienne de l'Égypte et du Soudan. Emblème des liens d'affection et de fraternité qui unissent les peuples, cette œuvre est aussi le gage des potentialités de l'homme et des admirables réalisations de son génie. Ce jour verra également la pose de la première pierre du nouveau musée d'Assouan, où seront exposées les antiquités découvertes au cours de cette campagne dans la Nubie égyptienne.

Non, le bateau glissant sur le Nil ne jettera pas de sitôt son ancre ; il continue son itinéraire pour ranimer la vie sur la terre nubienne, où se trouvent encore des temples, et dont le sol fertile donnera inlassablement son fruit...

Bienheureux ceux qui ont participé avec nous à cette Campagne internationale, la première et la plus remarquable qui ait jamais pu mettre à exécution un tel projet de préservation du patrimoine de l'humanité. Hommage soit rendu à l'Unesco, aux pays, aux organisations, aux savants, aux experts et plus particulièrement aux ouvriers qui ont, des années durant, travaillé sans relâche, nuit et jour, par le froid glacial de l'hiver et la chaleur torride de l'été, pour mener à bonne fin cette œuvre immortelle.

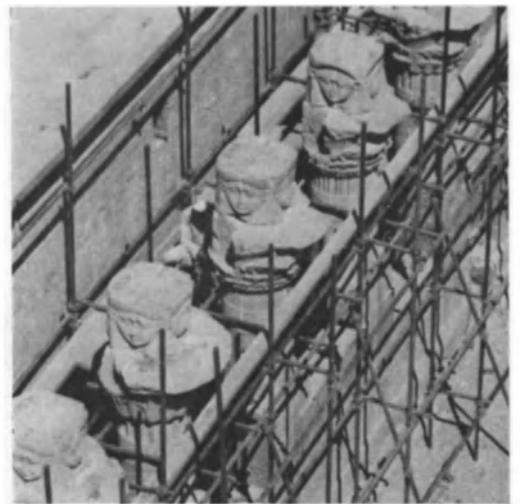
Chehata Adam Mohamed

## La résurrection de Philae

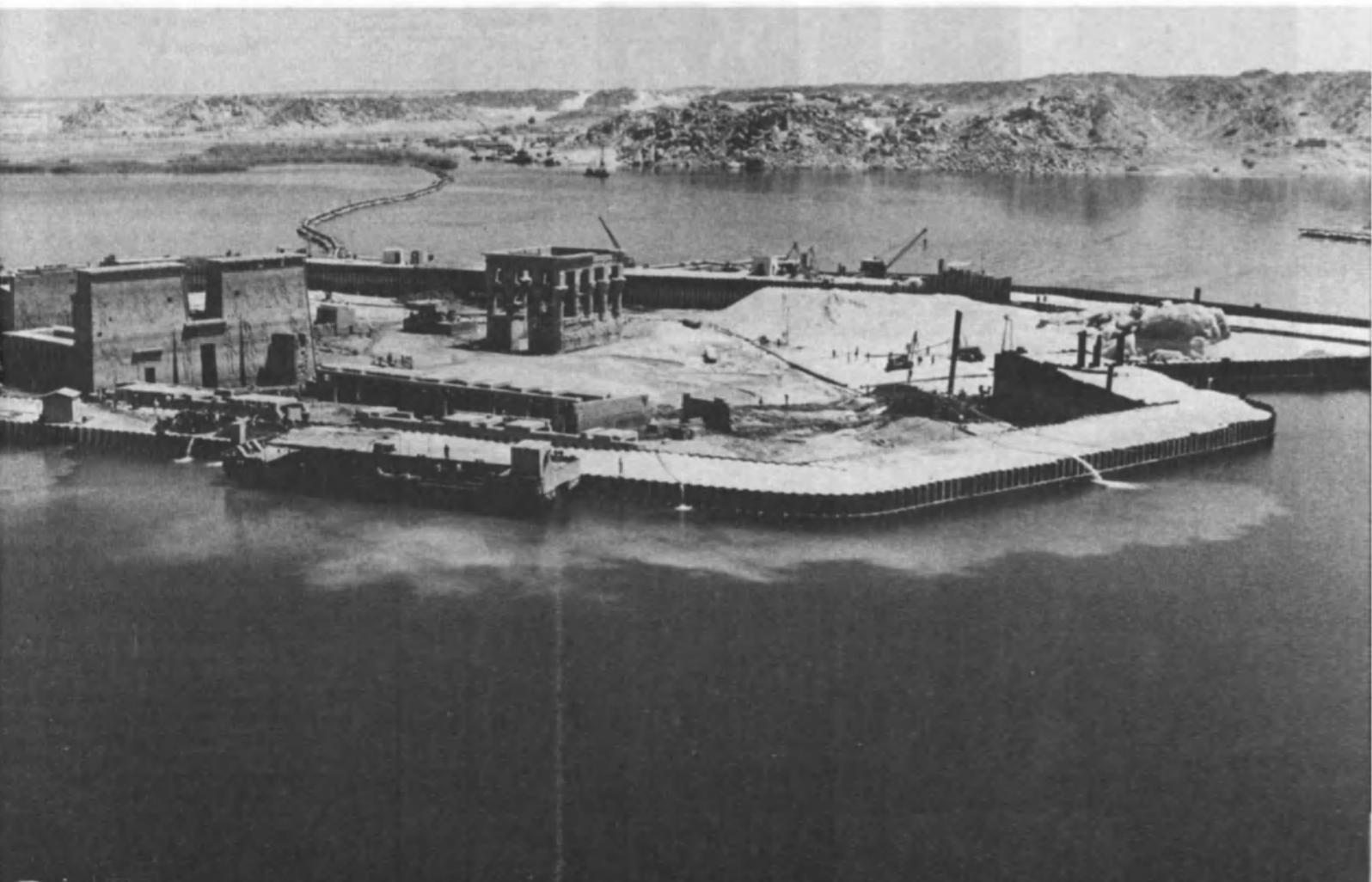
Le sauvetage des temples de Philae, qui ont été reconstruits sur l'île d'Agilkia, a marqué la dernière étape de la Campagne internationale de Nubie. Avant le commencement des travaux, en 1972, l'île de Philae était submergée durant toute l'année : le niveau des eaux s'élevait à un tiers de la hauteur des monuments (voir la légende de la page 46). On construisit autour de l'île un immense batardeau constitué de deux rangées de palplanches en acier entre lesquelles on déversa un million de mètres cubes de sable ; les eaux d'infiltration furent évacuées par pompage (photo du bas). Avant leur démontage en quelque 40 000 blocs, puis leur transport à Agilkia, les monuments furent nettoyés et mesurés par photogrammétrie, une technique spéciale qui permit aux ingénieurs de reconstituer, au millimètre près, leur aspect original. A droite, ces milliers de blocs (pesant parfois jusqu'à 25 tonnes) attendent d'être remontés à Agilkia. En haut à droite, un échafaudage protège la colonnade du célèbre *mammisi* ou maison de naissance du dieu Horus pendant sa reconstruction. Le démontage, le transport et la reconstitution des monuments (poids total : 27 000 tonnes) furent effectués dans le temps record de trente mois.

Photo Alexis Vorontzoff - Unesco





Photos © Condotte-Mazzi Estero, Rome



# Les monuments sauvés

## La Campagne internationale de Nubie



Philae



Débod



Kertassi



Taffa



Beit el-Ouali



Kalabcha



Dendour



Gerf-Hussein



Dakka



Maharraqa



Ouadi es-Seboua



Amada



Ellésya



Aniba



Ibrim



Derr



Abou Simbel



Abou Oda



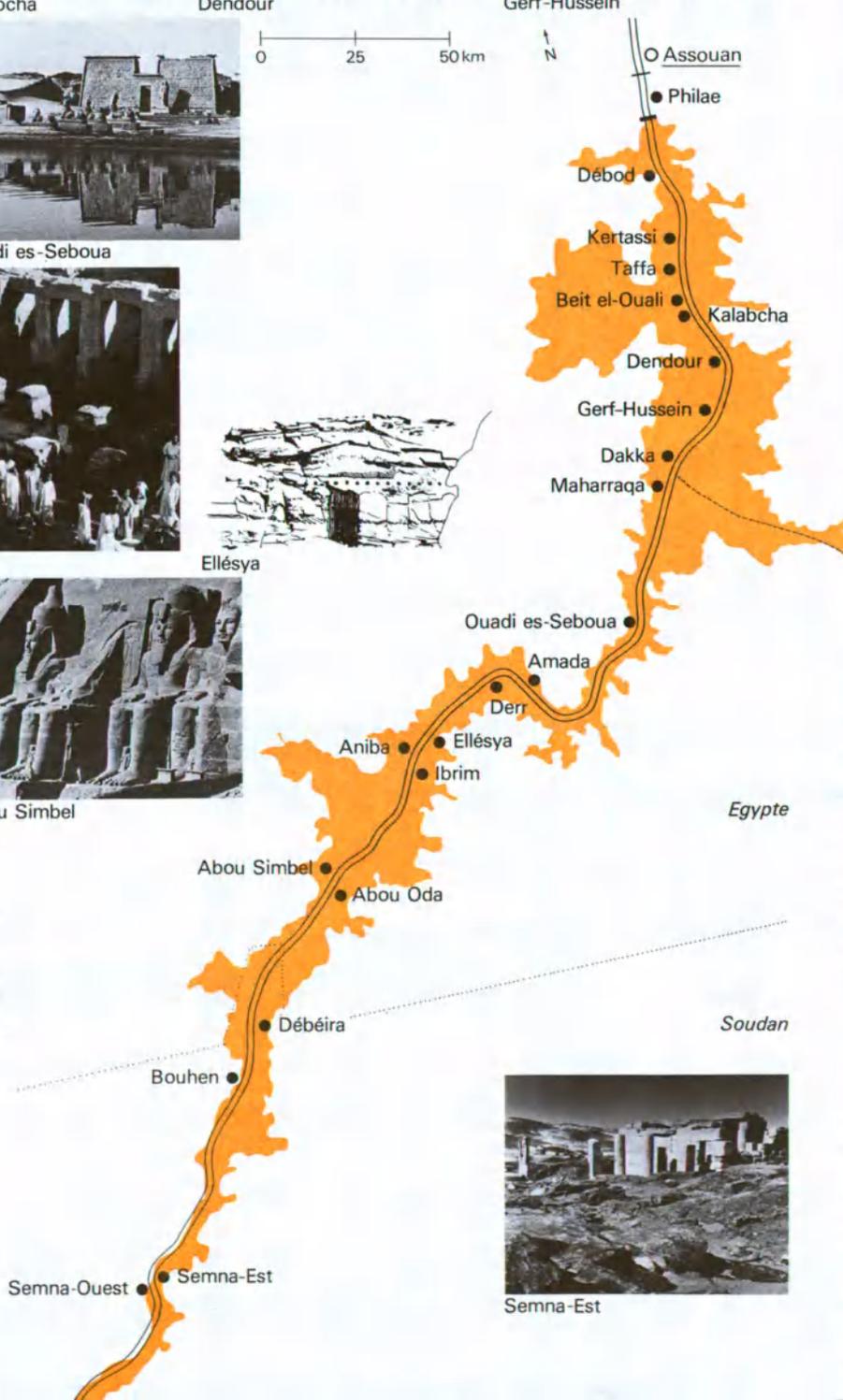
Débéira



Bouhen



Semna-Ouest



Semna-Est

Photographies de la page 14 : *Philae* : Unesco - Vorontzoff. *Débdod* : © Centre de documentation sur l'ancienne Egypte, Le Caire. *Kertassi* : © Service des antiquités d'Egypte, Le Caire. *Taffa* : © Musée de Leyde, Pays-Bas. *Beit el-Quali, Ibrim* : © Almasy, Paris. *Kalabcha, Bouhen, Semna-Ouest, Semna-Est* : © Rex Keating, Paris. *Dendour, Ouadi es-Seboua* : Unesco - Van der Haagen. *Gerf Hussein, Amada, Derr* : Unesco - Almasy. *Dakka, Abou Simbel* : Unesco - Laurenza. *Maharraqa, Ellésya, Aniba, Abou Oda* : Unesco. *Débéra* : © Musée national du Soudan, Khartoum. Carte Monika Jost - Unesco.

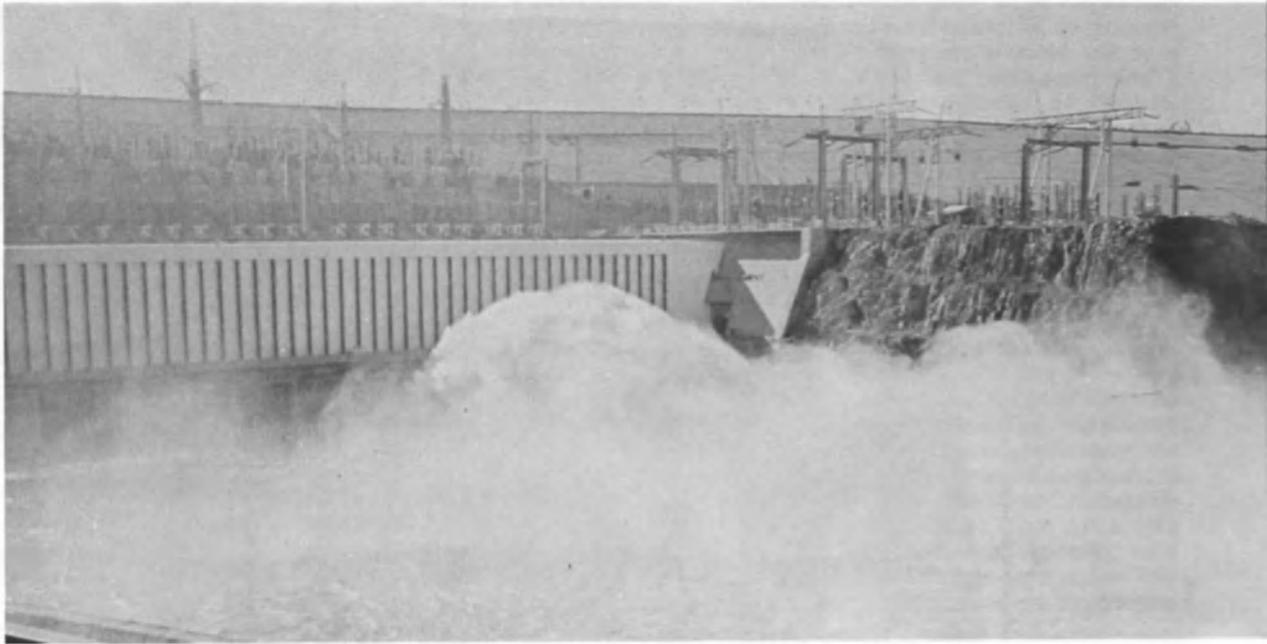


Photo V. Shustov © APN, Paris

Près de 5000 ans séparent la construction du plus ancien barrage connu, une digue haute de 15 mètres édifée à Kosheish, sur le Nil, pour alimenter en eau Memphis, la capitale du roi Ménéès, de l'ouverture, en 1960, du chantier du Saad el-Aali, le Haut Barrage d'Assouan. Large de quatre kilomètres, haut de 110 mètres, le barrage proprement dit fut terminé en 1964, mais la mise en service des installations hydroélectriques s'échelonna sur six ans. Derrière le barrage s'est formé le lac artificiel, d'une longueur de 500 kilomètres, le deuxième du monde par ses dimensions (après celui de Kariba, au Zimbabwe Rhodésie) avec une capacité de 160 milliards de mètres cubes. Construit avec l'aide de l'URSS, le Haut Barrage est équipé de douze puissants générateurs à turbines qui peuvent atteindre une capacité maximale d'environ 10 milliards de kW/h par an. Le courant électrique ainsi produit est acheminé vers les usines et les villes égyptiennes par un réseau de lignes à haute tension long de 2500 kilomètres.

Photo Guvnor Jorgsholm © Pressehuset, Copenhague





Le roi Taharqa fait une offrande à une divinité, des mains de laquelle il reçoit le symbole de la vie. Ce bas-relief d'un temple de Bouhen (près de la Seconde cataracte du Nil), est conservé au Musée national du Soudan, à Khartoum.

# Victoire en Nubie : Soudan

par Negm-El-Din Mohamed Sherif

**L**A décision prise par le Gouvernement égyptien de construire le Haut Barrage d'Assouan eut, pour les Nubiens, deux très graves conséquences. D'une part, elle signifiait la perte définitive du pays de leurs pères et, de l'autre, la disparition complète des vestiges culturels de leurs ancêtres. Pleinement conscients, toutefois, de l'importance économique du Haut Barrage d'Assouan pour le bien-être et le progrès des populations de la Vallée du Nil d'Égypte et du Soudan, les Nubiens en acceptèrent volontiers la construction, sacrifiant ainsi leur chère patrie, sa beauté et sa paix. Mais le sort réservé aux vestiges archéologiques, connus ou non, que les eaux du barrage allaient engloutir à jamais, fut pour eux un grand sujet d'inquiétude.

D'un point de vue archéologique, la Nubie soudanaise, contrairement à la Nubie égyptienne, était pratiquement inconnue : il existait bien des vestiges archéologiques qui dataient d'une période allant du paléolithique jusqu'à la conquête du Soudan en 1820 par le Pacha d'Égypte Mohammed Ali, mais ils n'avaient jamais été étudiés à fond. Il était donc inconcevable pour les Nubiens qu'une

région d'une telle importance pour l'histoire de l'humanité en général et celle de l'Afrique en particulier — sans parler de leur propre histoire — disparaisse sous les eaux sans avoir fait l'objet de recherches archéologiques sérieuses.

De surcroît, un certain nombre de monuments connus étaient directement menacés par le nouveau lac de retenue et devaient être sauvés. Mais il était évident qu'une telle entreprise dépassait les possibilités techniques et financières du Service des antiquités soudanaises.

Le Soudan n'eut d'autre solution que de requérir l'aide de l'Unesco et de la communauté internationale. Le 24 octobre 1959, il demanda l'assistance financière, technique et scientifique de l'Organisation pour sauver les monuments antiques de la Nubie soudanaise. Suivit un appel du Directeur général de l'Unesco demandant à tous les États membres et aux institutions intéressées de prêter assistance aux gouvernements égyptien et soudanais pour leur donner la possibilité de sauver le patrimoine culturel de la Nubie. La réponse internationale fut prompt et d'un grand réconfort pour les

Nubiens. La campagne pour sauver les monuments de la Nubie soudanaise avait commencé.

De 1960 à 1970, des recherches archéologiques intensives et sans précédent eurent lieu au Soudan. Dix-neuf missions étrangères travaillèrent sur le territoire soudanais menacé par les eaux du Haut Barrage d'Assouan, entre Faras au nord et la cataracte de Dal au sud. En marge des concessions accordées à ces missions, le Service des antiquités soudanaises entreprit avec ses propres moyens une reconnaissance approfondie pour découvrir et déterminer les vestiges archéologiques méritant d'être fouillés par les missions étrangères et pour prospecter les sites qui ne réclamaient pas une coopération internationale. Cette reconnaissance, effectuée avec l'aide d'un certain nombre d'experts de l'Unesco, couvrait toute la partie de la Nubie soudanaise com-

**NEGM-EL-DIN MOHAMED SHERIF**, de nationalité soudanaise, est directeur du Service des antiquités soudanaises à Khartoum et a joué un rôle actif dans la Campagne de Nubie. Il est également directeur du Musée national du Soudan, à Khartoum, et dirige la revue archéologique "Kush".

prise entre Faras et l'extrémité sud du lac de retenue prévu à Dal. D'autre part, une expédition scandinave explora minutieusement une partie de la zone menacée qui s'étendait de la frontière égypto-soudanaise jusqu'à 60 kilomètres au sud de Faras sur la rive droite du Nil, fouillant presque tous les sites de sa concession et inventoriant des milliers de dessins rupestres. D'autres reconnaissances approfondies, menées dans la région, comprenaient aussi bien l'observation des dessins et des inscriptions gravés dans le rocher que la recherche de vestiges de l'Age de pierre.

Les résultats de la campagne en Nubie soudanaise furent extrêmement satisfaisants tant du point de vue des découvertes archéologiques que de l'information scientifique. La partie du Soudan submergée par les eaux du Haut Barrage d'Assouan est, à l'heure actuelle, la seule région de ce pays qui ait été l'objet de recherches archéologiques systématiques. On a pu ainsi faire un grand nombre de belles découvertes et ras-

sembler une grande masse d'informations. Désormais, il est possible de reconstituer en détail l'histoire de la culture et de la civilisation de cette région dont l'importance est immense pour l'histoire de la Vallée du Nil et pour l'histoire de l'Afrique. Bref, l'information scientifique obtenue grâce à ces recherches archéologiques sans précédent, a considérablement enrichi la connaissance humaine.

Les grandes trouvailles archéologiques faites lors de cette campagne internationale, sont allées enrichir les musées de divers pays et ont permis au Service des antiquités soudanaises de créer à Khartoum le Musée national du Soudan où se trouve reconstitué le passé de la nation soudanaise du paléolithique à l'avènement de l'Islam. Dans le jardin de ce musée, les monuments provenant des régions menacées ont été reconstruits au bord d'une sorte de canal artificiel symbolisant le Nil, sur la rive duquel ils avaient été édifiés à l'origine. Le jardin est lui-même devenu un musée de plein air.

Ces découvertes ont aussi permis au Service des antiquités soudanaises de réorganiser le musée provincial d'el-Obeid, ville de la province de Kordofan, contribuant ainsi à illustrer toutes les périodes de l'histoire ancienne du Soudan, et de créer un nouveau musée provincial à el-Fasher, ville de la province de Darfour. En outre, viennent d'être construits deux autres musées provinciaux : leurs collections proviendront, pour la plupart, des découvertes faites pendant la campagne internationale en Nubie soudanaise.

Les recherches archéologiques accomplies en Nubie soudanaise ont clairement démontré la richesse de la Basse Nubie en vestiges antiques. De plus, elles ont soulevé un grand nombre de questions dont les réponses sont sans doute enfouies dans le sable des régions du sud de la Cataracte de Dal que les archéologues n'ont pas encore explorées. Pour trouver ces réponses, on a entrepris des fouilles dans cette région : dix missions qui faisaient partie des expéditions

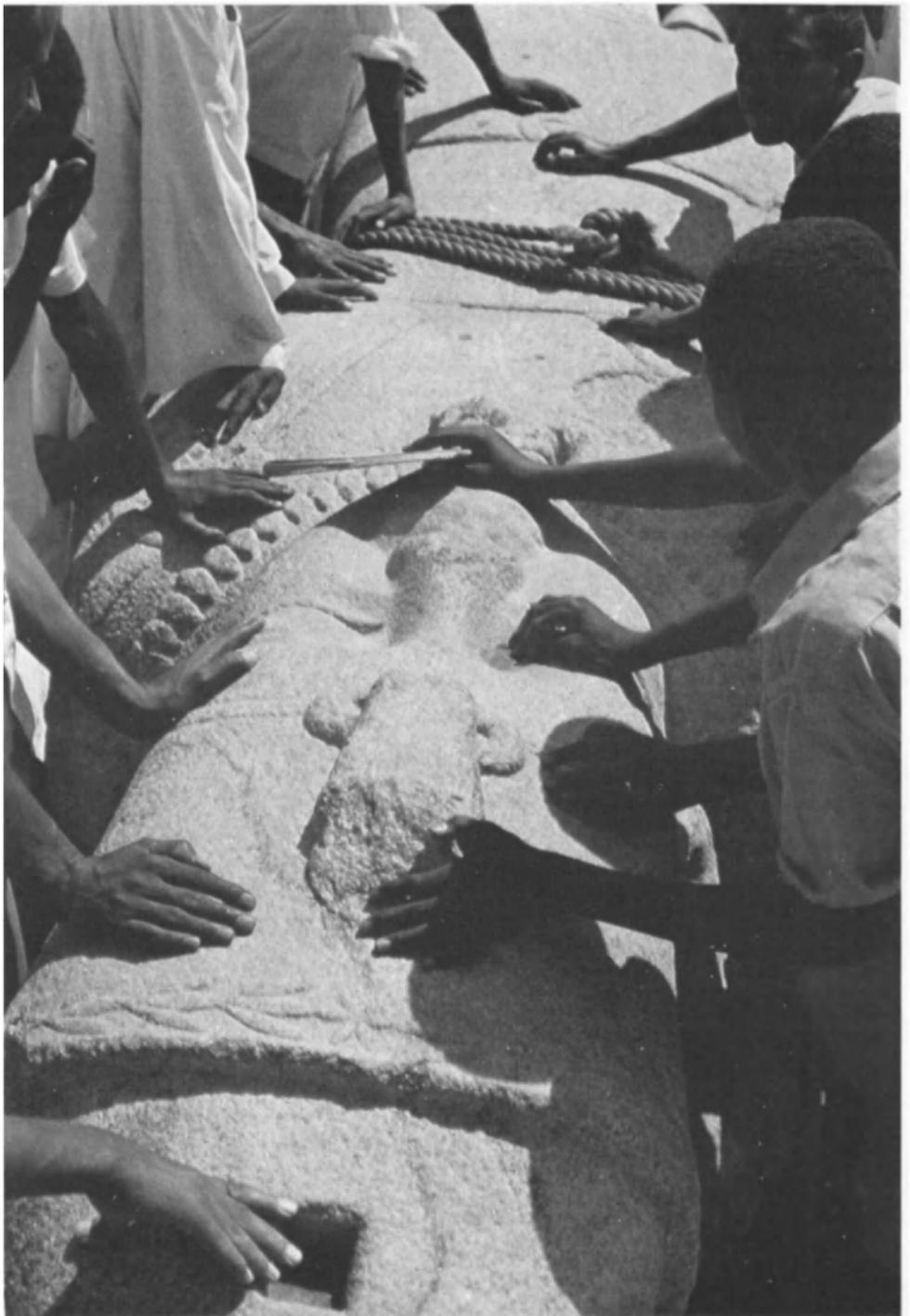


Photo © André Vila, Paris

Dans l'île d'Argo, située en amont de la Troisième cataracte, à l'entrée d'un temple de Tebo, furent découvertes, gisant à terre, deux gigantesques statues royales de l'époque méroïtique (l'une d'elles était brisée en deux), qui représentent sans doute le roi Natekamani (12 avant J.-C. -12 après J.-C.). Chacun de ces colosses mesurait sept mètres de long et pesait trente tonnes. Transportées de Tebo à Khartoum, ces statues ont fait un voyage de quelque mille kilomètres dans des camions spéciaux (voir photo page 15), en bateau et en train, (à droite, leur arrivée à la gare de la capitale soudanaise). Elles se dressent aujourd'hui devant la façade du Musée national du Soudan.



Photo © Rex Keating, Paris

Un grand nombre de temples et de monuments de Nubie sont ornés de bas-reliefs qui, de façon plus ou moins stylisée, représentent l'union des Deux Pays, la Haute Egypte et la Basse Egypte. Des lotus et des papyrus — symboles de chacune de ces régions — s'entrelacent autour d'un hiéroglyphe qui signifie "unir". Ce bas-relief, à gauche, provient d'un temple de Semna-est.

Devant le grand temple d'Amon, à Gebel Barkal, se dressaient deux sculptures de granit qui représentent le bélier, symbole du dieu local de Thèbes, et protègent le roi, placé debout entre leurs pattes de devant. Ces deux statues, qui datent du règne de Taharqa (en bas, l'une d'elles), encadrent aujourd'hui l'escalier d'entrée du Musée national du Soudan.

Ci-dessous, orifice d'écoulement d'un pressoir à vin trouvé dans une maison près de Meinarti. Ce pressoir était composé de trois bassins en briques liées par une épaisse couche de stuc. On a d'abord pensé qu'il s'agissait d'une installation de bains publics. Mais après l'avoir comparé à onze autres semblables, découverts entre Faras et Ikhmindi, en Basse Nubie, on en a conclu que c'était un pressoir à vin qui devait dater de la fin de la période méroïtique. Il se trouve au Musée national du Soudan.



Photo Gunvor Jorgsholm © Pressehuset, Copenhague



Photo © Musée national du Soudan, Khartoum

▶ ayant participé à la Campagne internationale de Nubie, y travaillent depuis 1964, et on attend la venue d'autres expéditions étrangères.

La campagne internationale pour sauver le patrimoine archéologique de la Nubie restera dans l'histoire comme l'une des réalisations les plus importantes de l'Unesco. Ce fut une magnifique manifestation de coopération mondiale et de fraternité humaine. Et c'est la preuve tangible que, sous l'égide de l'Unesco, les habitants de notre planète peuvent travailler en complète harmonie et accomplir des merveilles pour le bien de l'humanité, quelles que soient leur nationalité, leurs convictions politiques ou leurs croyances religieuses.

Cette campagne internationale eut aussi une autre conséquence décisive, en marge du domaine archéologique : elle a admirablement montré au public soudanais l'importance de l'Unesco comme instrument efficace au service de la coopération internationale dans le domaine culturel.

Enfin, un autre résultat fructueux de la campagne réside dans le vaste intérêt qu'elle a éveillé chez les Soudanais pour le passé de leur pays. L'extrême attention portée par l'Unesco aux monuments de Nubie, l'intense travail d'information qu'elle a accompli, la réaction internationale à l'annonce de la disparition imminente d'un grand nombre de sites et de monuments archéologiques de cette région, la profonde inquiétude témoignée par le monde entier devant le problème de leur sauvegarde et l'empressement que mirent de nombreux archéologues pour venir en Nubie, tout cela a aidé les Soudanais à prendre conscience de l'importance de leur patrimoine culturel ; en même temps les découvertes réalisées par les archéologues leur ont prouvé qu'ils ont un passé dont ils peuvent être fiers.

**Negm-el-Din Mohammed Sherif**

Cette Nativité, peinture murale de la cathédrale de Faras, découverte par la mission polonaise pendant la campagne de Nubie, est ici photographiée au moment où les ouvriers enlèvent les dernières corbeilles de sable qui la recouvrait. Cette peinture, l'une des plus belles que l'on ait trouvées dans la région, mesure sept mètres sur quatre, et date de la fin du 10<sup>e</sup> siècle, ou du début du 11<sup>e</sup> siècle. Après avoir été soigneusement détachée du mur (voir la photo de la page 39), puis fixée sur un support en bois et emballée avec soin, elle a été transportée — parfois à dos d'homme — jusqu'au Musée national du Soudan, où elle se trouve désormais.



Photo Georg Gerster © Rapho, Paris



## La Nubie redécouverte

# De la préhistoire aux temps

**L**ES premières traces de vie humaine en Basse Nubie remontent à des centaines de millénaires et se présentent sous la forme d'outils extrêmement frustes qu'utilisaient nos ancêtres les plus lointains, bien avant l'apparition de l'*homo sapiens*. Cependant, à l'inverse du Kenya ou de la Tanzanie, les squelettes ou les vestiges humains retrouvés en Nubie ou en Egypte même, correspondent à des temps préhistoriques relativement récents. Ces premières traces semblent résulter d'une tragédie humaine. Au nord de Ouadi Halfa, on a découvert 58 squelettes ensevelis sous une mince couche de sable et de pierraille. Des pointes de flèches trouvées parmi les corps

ainsi que des cicatrices sur les os révèlent que ces hommes ont été tués au cours d'une bataille ou d'un massacre.

L'analyse des corps et l'étude de leur âge à la lumière de ce que l'on sait par les restes de nourriture trouvés dans des campements de la même période — 10.000 ans avant J.-C. — permettent de reconstituer en détail leurs conditions de vie : comment ces hommes traquaient les grands animaux de la savane, aujourd'hui désertique, descendus dans la vallée pour s'abreuver. La pêche, ainsi que la chasse des oiseaux migrateurs pourvoient également à leur alimentation. Fait bien plus surprenant : ces recherches récentes ont établi qu'une culture primitive

de céréales était déjà pratiquée à cette époque.

Des conditions d'existence comparables apparaissent à une période préhistorique plus proche de la nôtre, au climat humide. Dans la vallée, des milliers de dessins rupestres — tous relevés par les expéditions archéologiques — représentent la faune et la vie des chasseurs aux derniers temps de l'âge de pierre. Nombre de dessins similaires se retrouvent dans toutes les zones désertiques du Sahara actuel, ce qui semble indiquer des liaisons entre les habitants des immenses savanes et les nomades des stepes que leurs déplacements empêchaient de souffrir de la sécheresse.



Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

Le grand temple d'Abou Simbel dans son site originel, avant la montée des eaux du Haut Barrage d'Assouan. Dans les pages centrales en couleur, on peut voir le temple à son nouvel emplacement, sur le plateau.

La campagne de Nubie a permis de faire une abondante moisson de dessins rupestres. Ces girafes gravées dans le roc sont une des nombreuses manifestations de l'art du paléolithique. Elles ont été découvertes et photographiées par la Mission de l'université de Strasbourg, dans la région de Tomas, au cœur de la Nubie égyptienne. Dans cette zone, les archéologues ont inventorié un très riche trésor d'art rupestre, où revit la faune paléo-africaine : éléphants, girafes, hippopotames, gazelles, chèvres...

Photo © Dominique Lajoux, Paris



# pharaoniques

par Torgny Säve-Soderbergh

En ce qui concerne le développement culturel et les influences réciproques des différentes civilisations, les conclusions les plus intéressantes sont obtenues d'ordinaire à partir d'humbles objets et de fragments de poteries. Ce fut également le cas avec les plus anciennes poteries découvertes lors de la campagne de Nubie ; les mêmes types de tessons se rencontrèrent sur une vaste zone allant du nord de la Nubie aux environs de Khartoum, à quelque 1500 km au sud. Ces découvertes, totalement inattendues en Nubie, de formes qu'on connaissait seulement dans des régions situées plus au sud ouvrent de nouvelles perspectives sur l'évolution culturelle de cette partie de l'Afrique.

Dès lors, il devient possible d'étudier les influences culturelles dans des régions immenses et ainsi de relier les cultures du sud à celles du nord dont le développement est mieux connu et daté.

Ces "techno-complexes", ou groupes culturels ayant des technologies semblables, mais qui n'ont pas forcément entre eux un lien politique ou ethnique étroit, peuvent être une base favorable pour l'apparition des premiers stades de l'histoire humaine. Ce fut le cas dans la partie égyptienne de la vallée du Nil, où les pharaons organisèrent le premier Etat vers 3 000 avant J.-C.

Au moment où se produisait cette évolu-

tion au nord, une civilisation d'un type particulier s'étendait à toute la Nubie, appelée par les archéologues le "Groupe A". Même si l'agriculture est sans doute apparue bien

---

**TORGNY SÄVE-SÖDERBERGH**, de nationalité suédoise, est professeur d'égyptologie à l'université d'Uppsala et président de l'Académie royale suédoise des Lettres, Histoire et Antiquités (1978). Il a publié de nombreux articles et ouvrages et a écrit une thèse remarquable, *Egyptiens et Nubiens*. Membre du Comité exécutif de la Campagne internationale pour la sauvegarde des sites et monuments de Nubie depuis 1962, il a dirigé l'expédition conjointe scandinave en Nubie.



Photo © T. Save-Soderbergh. Musée national du Soudan, Khartoum

Ces statuettes d'argile représentant deux femmes assises ont été découvertes dans une tombe d'Halfa Degheim par l'expédition scandinave. Elles datent de l'an 3000 avant J.-C. environ, et appartiennent à la culture dite du "Groupe A", qui s'est développée en Basse Nubie à l'époque où fut créé le premier Etat pharaonique, plus au nord. La plus grande des deux figurines représente une femme adulte, l'autre une jeune fille. Leur rôle



Photo © B. Williams. Oriental Institute Museum, Chicago

était peut-être d'offrir une sorte d'assurance magique de vie dans l'au-delà, à la manière de certaines sculptures funéraires égyptiennes. A droite, la tête d'hippopotame, en terre cuite elle aussi, appartient à la même culture nubienne et provient de Koustoul, en Nubie égyptienne. Cette tête, aux formes stylisées, faisait sans doute partie d'une statue de grande taille (hauteur : 19,7 cm).

plus tôt dans la vallée du Nil et ses environs, le phénomène des périodes de sécheresse nous empêche d'établir un lien direct avec le "Groupe A", à l'époque où les Nubiens abandonnèrent la chasse et la pêche pour vivre principalement de l'agriculture et de l'élevage. Ces Nubiens créèrent un artisanat magnifique, en particulier des poteries, et importèrent des produits de luxe de l'Etat pharaonique du nord.

Les riches sépultures dégagées par une expédition de Chicago près de Koustoul, au nord de la frontière soudanaise, indiquent l'existence d'un centre politique gouverné par un chef puissant ou un roi. Ces tombeaux sont même peut-être antérieurs aux premières sépultures royales d'Egypte ; il est possible qu'une évolution vers un type d'Etat centralisé se soit produite en Nubie en même temps qu'en Egypte. Néanmoins, même s'il en était ainsi, il est exclu que ce royaume nubien ait jamais pu atteindre la puissance et l'efficacité du premier Etat pharaonique.

Au départ, la Nubie commerçait avec l'Egypte de façon pacifique au bénéfice des deux pays, mais avec l'affermissement de leur pouvoir, les Egyptiens s'approprièrent les marchandises par la force. Avant la fin de la 2<sup>e</sup> dynastie égyptienne, vers 2 650 avant J.-C., la population du "Groupe A" de la Basse Nubie disparut. Peut-être fut-elle massacrée ou expulsée par les Egyptiens, ou abandonna-t-elle cette partie de la vallée du Nil en raison de changements climatiques.

Il semble que l'une des caractéristiques de l'histoire de la Nubie soit le fait que le pays est pauvre quand l'Egypte est prospère. Les points culminants de la puissance égyptienne correspondent souvent à une lacune politique et culturelle en Nubie. Cette situa-

tion se vérifie également dans l'Ancien Empire : la civilisation égyptienne atteint alors son apogée et l'Egypte est l'Etat le plus vaste et le plus opulent de son temps.

Rien ne prouve d'ailleurs que le "Groupe A" ait subsisté en Basse Nubie après les deux premières dynasties égyptiennes. En effet, les recherches récentes n'ont pu établir l'existence d'une culture autochtone pendant l'Ancien Empire avant la 6<sup>e</sup> dynastie, c'est-à-dire durant la période de plusieurs siècles où furent édifiées les grandes pyramides de Saqqarah et de Guizeh.

En revanche, la présence des Egyptiens en Basse Nubie est attestée par deux ensembles significatifs de découvertes. Le premier, que l'on connaît depuis les années 1930, consiste en une série d'inscriptions rupestres et d'outils situés près des carrières de la partie occidentale du désert où les Egyptiens extrayaient la diorite pour la construction des célèbres statues royales de Chephren et d'autres souverains. L'autre ensemble est une cité mise au jour par le professeur Emery, juste au nord de la forteresse de Bouhen, du Moyen Empire, dans la partie septentrionale du Soudan. Les céramiques égyptiennes et les restes de fourneaux destinés à la fonte du cuivre laissent penser qu'il s'agissait là d'un important centre d'exploitation des matières premières nubiennes.

Ces activités égyptiennes semblent avoir eu lieu au cours d'une période lacunaire dans l'histoire de la Nubie. Aussi, quand le Roi Snofrou nous affirme s'être "emparé de la terre de Nubie en faisant 7 000 prisonniers et en emportant 200 000 têtes de bétail et de moutons", sommes-nous, du point de vue archéologique, dans l'embarras, car on n'a pu trouver la moindre trace de cette population et de ses grands troupeaux.

Le fait que le Roi Snofrou mentionne le bétail comme une caractéristique de l'économie nubienne indique que ses ennemis étaient des éleveurs nomades installés dans la région de l'actuel désert qui était alors plus hospitalier, bénéficiant d'un climat humide, et peut-être aussi à Dongola où des recherches récentes ont révélé un stade intermédiaire entre le "Groupe A" et le "Groupe C", ce dernier représentant l'ultime population de la Basse Nubie. Il semble donc que les fermiers du "Groupe A" soient redevenus des nomades et aient quitté le pays pour des raisons politiques ou climatiques, et peut-être les deux.

De nombreuses questions restent sans réponse. C'est souvent le cas pour des périodes comparables quand aucune découverte archéologique ne vient nous éclairer sur ce qui s'est passé exactement. On observe la même lacune après l'an mille avant J.-C., pendant près d'un millénaire, puis du début du Moyen Age jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle.

Vers la fin de l'Ancien Empire, nous disposons de plusieurs textes relatifs aux expéditions des caravanes égyptiennes vers la Nubie, depuis le texte célèbre d'Ounas figurant sur son tombeau de Saqqarah, jusqu'à ceux des tombeaux de Herkhouf, Pepinakht, etc. Ils évoquent des échanges commerciaux pacifiques ou des combats en Basse Nubie, et peut-être aussi à Dongola.

Ces textes, les premiers à faire état de voyages à l'étranger, sont déjà des classiques et ont inspiré une abondante littérature où l'on essaye de reconstituer les itinéraires et d'identifier les pays mentionnés. Grâce à la découverte de nouvelles inscriptions en Basse Nubie, nous sommes aujourd'hui dans de meilleures conditions pour le faire.

Ces découvertes constituent les plus anciens vestiges de ce que les archéologues ont appelé depuis le "Groupe C".

On voit de nouveau comment le commerce pacifique dégénère en conflit armé lorsque les diverses tribus nubiennes s'unissent à un chef commun pour faire front aux offensives égyptiennes. Ces alliances sont rompues quand le pouvoir central égyptien s'affaiblit et que des conflits internes rendent impossibles ou inefficaces le commerce ou la guerre. La civilisation nubienne acquiert alors une structure culturelle propre très différente du mode de vie égyptien, mais influencée jusqu'à un certain point par celui-ci, comme le montrent les objets importés.

Quand l'Égypte était encore affaiblie après la chute de l'Ancien Empire, son influence sur l'ancien "Groupe C" se manifeste par des relations pacifiques et des échanges commerciaux dont les Nubiens tirèrent profit. Après l'unification de l'Égypte, avec la 11<sup>e</sup> dynastie, les souverains égyptiens tentent de rétablir leur prestige en Nubie par des moyens plus violents ; ce qui provoque une baisse des exportations égyptiennes vers la Nubie. Des textes égyptiens de cette époque nous apprennent qu'on obligea les Nubiens à payer des impôts, ce qui déséquilibra les échanges à leur désavantage.

L'Égypte recouvre toute sa puissance avec la 12<sup>e</sup> dynastie et conquiert alors la Basse Nubie jusqu'à Semna, dans la région de la Deuxième cataracte. Grâce aux expéditions épigraphiques des années 60, notamment celle de la Tchécoslovaquie, nous disposons aujourd'hui de nouveaux documents historiques relatifs à cette conquête et les fouilles menées à Bouhen, Mirgissa, Semna, etc., nous ont donné un aperçu de l'art très perfectionné des fortifications égyptiennes et de l'histoire de l'occupation militaire (voir l'article page 62).

La chaîne de forteresses égyptiennes située dans la région de la Deuxième cataracte fut édifiée pour défendre la frontière égyptienne à Semna et protéger la route commerciale du sud. Au sud de la frontière égyptienne se trouvait le royaume de Kouch ; Kerma, dans le Dongola, en était la capitale, mais on sait à présent qu'une métropole plus modeste existait dans l'île de Sai, où l'on vient d'entreprendre des fouilles.

La culture de Kerma nous était connue bien avant l'actuelle campagne de Nubie, grâce aux fouilles entreprises par l'archéologue américain George Reisner avant la Première guerre mondiale. Les principaux monuments se composaient d'un énorme bâtiment de briques appelé la Deffufa de l'Ouest, et d'une nécropole contenant ce qui semble être les premiers grands tombeaux royaux d'Afrique en dehors de l'Égypte. Les souverains étaient ensevelis avec leurs femmes et leurs enfants dans une chambre centrale, tandis que leurs serviteurs — quelquefois jusqu'à 400 personnes — étaient enterrés vivants dans les couloirs latéraux. Une partie des objets découverts est de facture indigène, mais l'abondance des objets égyptiens incita Reisner à conclure que ces tombeaux appartenaient à des Égyptiens fixés en Nubie. Cette interprétation fut contredite par des recherches ultérieures. Ces découvertes archéologiques montrent la richesse du royaume de Kerma et le système de défense élaboré par les Égyptiens pour se prémunir contre les sou-

Ces curieux "puits" comblés, avec leur margelle de pierres, sont en réalité les tombes d'une nécropole nubienne caractéristique de la culture du "Groupe C". Ces tombeaux datant de 1900 avant J.-C. environ ont été mis au jour à Serra -est, en Nubie soudanaise.



Photo © Expédition archéologique scandinave

Cette petite tête de femme en argile cuite, presque sphérique, (5,4 cm de haut), a été découverte dans un cimetière d'Aniba, en Nubie égyptienne.

Elle appartient à la culture nubienne du "Groupe C", et peut être datée entre 1900 et 1550 avant J.-C. Les yeux et la bouche sont représentés par de simples encoches. Les trous de la partie postérieure figurent les cheveux.



Photo Alexis Vorontzoff - Unesco © Musée Égyptien, Université Karl Marx, Leipzig (République Démocratique Allemande)



Photo © Oriental Institute Museum, Chicago

Ce récipient en terre cuite (13,9 cm de diamètre), appartenant aussi au "Groupe C" nubien, a été trouvé dans une tombe d'Adindan, et peut être daté entre 1900 et 1650 avant J.-C. Il est décoré d'images de bovidés.

verains de cet Etat atteste sa puissance politique et militaire.

Après la fin du Moyen Empire, à l'époque où les étrangers appelés Hyksôs régnaient sur l'Egypte, le contrôle militaire égyptien sur la Basse Nubie prit fin et les forteresses furent abandonnées. Les plus vastes et les plus riches tombeaux datent de cette période marquée par l'essor du Royaume de Kerma, résidence probable du "Souverain de Kouch" dont la domination s'étendait sur toute la Basse Nubie. Les Egyptiens attachés à son service ont laissé des inscriptions sur l'ancienne forteresse égyptienne de Bouhen qui devint alors un centre politique kouchite en Basse Nubie.

La campagne de fouilles de l'Unesco a démontré que de nombreuses questions, faute de preuves suffisantes, ne pouvaient être résolues : la disparition du "Groupe A" et la lacune qui s'ensuivit dans l'histoire de la Nubie, l'apparition du "Groupe C", les relations avec le sud et la nature exacte de la domination kouchite du temps de l'occupation de l'Egypte par les Hyksôs. Les réponses à toutes ces questions devaient être cherchées ailleurs. C'est pourquoi on intensifie les recherches archéologiques à Kerma, dans l'île de Sai et dans d'autres lieux de la province de Dongola.

Selon les premiers rapports, on peut suivre l'évolution culturelle de Kerma depuis l'Ancien Empire jusqu'à sa disparition au cours du Nouvel Empire, quand la ville fut annexée par les souverains de la 18<sup>e</sup> dynastie. D'autre part, il semble qu'une transition du "Groupe A" au "Groupe C" ait eu lieu à Dongola pendant la lacune historique de la Basse Nubie. Trois groupes archéologiques — correspondant sans doute aux différents groupes ethniques — dominent l'histoire de la Basse Nubie à l'époque des Hyksôs et au début du Nouvel Empire : le "Groupe C", le "Groupe de Kerma", et les "Pan graves" correspondant à l'une des tribus du désert appelée Medja (les bedja d'aujourd'hui) que l'on retrouve également parmi les mercenaires d'Egypte. Ces trois groupes semblent être originaires de Dongola et étaient étroitement unis à un stade antérieur, par rapport à la région située plus au nord. Autour de Deduffa ouest, à Kerma (où tous ces stades peuvent être étudiés dans plusieurs cimetières), on a découvert une ville fortifiée qui est le plus ancien centre urbain d'Afrique, hors de l'Egypte des Pharaons.

A la fin de la domination des Hyksôs sur l'Egypte, on retrouve plusieurs textes du

libérateur thébain, le Roi Kamose, décrivant la situation politique. Les Hyksôs régnaient sur le nord, Kamose sur la partie centrale de l'Egypte jusqu'à Assouan, et le "Souverain de Kouch" (de Kerma) sur toute la région située au sud d'Assouan. La domination de Kerma ne modifia pas le caractère culturel de la Basse Nubie.

La civilisation du "Groupe C" connaît une autre évolution. Une partie de la population reste en effet attachée aux anciennes traditions, notamment en ce qui concerne les rites funéraires, la poterie, etc, n'en adoptant pas moins des produits de luxe de provenance égyptienne. Mais d'autres semblent avoir subi totalement l'influence égyptienne, si bien qu'il est difficile de les distinguer des immigrants d'Egypte. L'interprétation la plus plausible, à mon sens, est que les Nubiens, une fois libérés de la tutelle égyptienne, n'eurent plus aucune aversion pour la culture et les produits égyptiens. Devenus libres, ils s'égyptianisèrent rapidement et n'hésitèrent pas à employer des Egyptiens à leur service. De ce fait, leur pouvoir de résistance diminua et leur opposition à l'agression égyptienne déclenchée au début de la 18<sup>e</sup> dynastie fut vaine.

Les textes du Roi Kamose nous fournissent des détails sur les relations existant entre les Hyksôs et le souverain nubien de Kouch. Les Hyksôs du nord de l'Egypte avaient essayé en vain d'obtenir des Nubiens, c'est-à-dire des habitants de Kerma, qu'ils attaquent Kamose par le sud, tandis que celui-ci les combattait dans le nord. Ce plan échoua pour des raisons inconnues et Kamose, aidé de son frère, réussit à expulser les Hyksôs d'Egypte et, de surcroît, à conquérir toute la Basse Nubie. Leurs descendants, Touthmosis I et Touthmosis III étendirent leur pouvoir plus au sud, mirent fin à l'Empire de Kerma et fixèrent la frontière égyptienne à la Quatrième puis à la Cinquième cataracte, annexant ainsi à l'Empire l'ensemble du pays de Dongola.

Sous la domination égyptienne pendant le Nouvel Empire (1550-1080 avant J.-C.), l'histoire de la Nubie est sans doute l'un des chapitres les plus fascinants de l'histoire humaine à maints égards. Nous disposons d'une somme considérable de matériaux archéologiques et bibliographiques sur cette période, et plus encore sur les participants de cette histoire. Une récente thèse de doctorat sur l'administration égyptienne de la colonie nubienne n'a pas utilisé moins de 800 documents écrits ou iconographiques pour en décrire tous les mécanismes : les

personnes employées et leur carrière, les impôts payés, les revenus exports, etc. Un certain nombre de questions ont été soulevées : les Nubiens furent-ils remplacés par des immigrants égyptiens ; quittèrent-ils la Nubie de leur plein gré, ou bien furent-ils assimilés sur place par les Egyptiens ?

Les textes et l'iconographie égyptiens qui décrivent la Nubie sous le Nouvel Empire confirmeraient plutôt la dernière hypothèse. Pourtant, nombre de nécropoles de l'époque du Nouvel Empire, du type nubien traditionnel, appartiennent à des groupes qui résistèrent en grande partie à l'influence égyptienne et maintinrent leurs anciennes croyances et leur culture. En outre, le panorama archéologique est dominé par les tombeaux égyptiens. Comment doit-on les interpréter ? Leurs occupants étaient-ils Egyptiens ou Nubiens ? Sur ce point, les spécialistes sont partagés ; les deux hypothèses sont peut-être justes. Dans le pays, loin des centres administratifs, de solides indices tendent à prouver que les tombeaux appartenaient plutôt à des Nubiens. Et, même dans les nécropoles égyptiennes, la mauvaise compréhension des rites funéraires égyptiens montre qu'il s'agit de Nubiens assimilés plutôt que de simples Egyptiens.

Si l'on se fonde sur divers tombeaux de princes nubiens découverts pendant la Campagne internationale, il est clair que les Egyptiens n'exterminèrent ou ne chassèrent en aucun cas la population de la Basse Nubie. Les plus anciens, ceux datant du règne de la reine Hatchepsout et de Touthmosis III (vers 1450 avant J.-C.) furent explorés par l'Expédition scandinave dans la région de Dabéira, tout au nord du Soudan. Ils appartiennent à deux frères, Djehouti-hotep et Amenemhet, nés de parents nubiens si l'on en juge par les noms de ceux-ci. Ils avaient des titres de dignitaires égyptiens, mais aussi celui de "Grand de (la région de) Teh-khet", le terme de "Grand" étant traditionnellement dévolu aux personnes de sang royal, voire aux Rois de pays étrangers. Le tombeau de Djehouti-hotep, le frère aîné, est décoré dans le style de la capitale thébaine. Quant à celui de son frère cadet, il est aussi entièrement égyptien et tous les objets qu'il contenait sont d'une excellente facture égyptienne.

Ainsi les tombeaux d'aspect spécifiquement égyptien par leur forme, les motifs qui les ornent et les objets funéraires qu'ils contiennent, appartiennent, selon les textes, à des princes nubiens. Il semble logique, dans ces conditions, d'attribuer aussi à des

SUITE PAGE 70



La poterie en terre cuite, à gauche, appartient à ce qu'on appelle la "culture de Kerma", contemporaine de celle du "Groupe C". Elle mesure 22 cm de haut et a été datée entre 1750 et 1550 avant J.-C. George Reisner, l'archéologue américain qui l'a découverte, a baptisé "théières" les poteries de ce type. Son bec, qui est orné d'une tête de bélier au cornes enroulées, est typique de la poterie de Kerma, civilisation dans laquelle le bélier jouait un rôle prépondérant. On pense même que l'identification du bélier avec le dieu Amon, qui est apparue en Egypte avec la 18<sup>e</sup> Dynastie, a son origine en Nubie.

Photo © Musée des Beaux-Arts, Boston

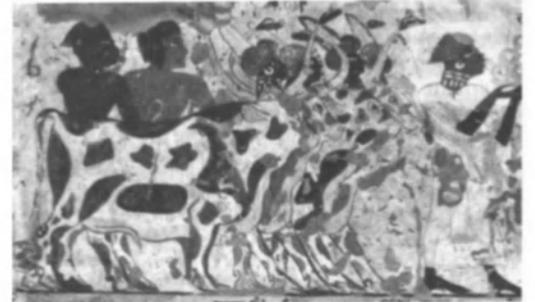


Photo © Metropolitan Museum of Art, New York

Cette scène est un détail du fameux bas-relief peint qui orne la tombe de Houy, vice-roi de Nubie sous le règne du pharaon Toutankhamon, à Louxor, la Thèbes antique, capitale de l'Egypte pharaonique. Elle a pour thème la présentation du tribut nubien au souverain égyptien. Entre les cornes des bœufs, on distingue plusieurs têtes de noirs, coiffés d'une plume. Les cornes sont terminées par une main, ou plutôt par un gantelet, tendu en geste d'adoration.

# Du royaume de Kouch à l'avènement de l'Islam

par William Y. Adams

**P**ENDANT plus de cinq siècles (de 1580 jusqu'à l'an 1000 environ avant J.-C.) la région comprise entre la Première et la Quatrième cataracte du Nil fut administrée par des gouverneurs égyptiens et les revenus du pays servaient à entretenir le régime des pharaons en Egypte. Lorsqu'enfin les occupants retournèrent dans leur pays, ce fut une Nubie égyptiani-

sée qu'ils laissèrent derrière eux, connue alors sous le nom de "royaume de Kouch". Pendant les millénaires suivants, les habitants de Kouch surent maintenir une civilisation originale, tout en jouant un rôle intermittent sur la scène mondiale.

Ni l'histoire, ni l'archéologie ne donnent une image très claire des événements qui se

La domination égyptienne sur la Nubie, région alors connue sous le nom de "Kouch", prit fin vers l'an 1000 avant J.-C., mais les souverains nubiens allaient perpétuer pendant des siècles les traditions héritées de l'Egypte. Ainsi, à leur mort, se faisaient-ils enterrer sous des pyramides. Ces deux pyramides de la nécropole royale de Kouch sont si rapprochées que leurs bases se touchent.



Photo © Musée archéologique national, Athènes

La tête de bronze (photo de gauche) est une effigie de Chabaka, l'un des souverains nubiens qui, de 751 à 663 avant J.-C., régnèrent sur la Nubie et l'Égypte; ce sont les pharaons de la 25<sup>e</sup> dynastie, ou dynastie "éthiopienne". Deux *uraei*, représentations stylisées du naja ou cobra sacré, emblème de l'autorité suprême, déroulent leurs anneaux du front à la nuque. L'association d'*uraei* égyptiens et d'un attribut caractéristique de la royauté nubienne, le bonnet, symbolise la double souveraineté sur la Nubie et l'Égypte.

Cette boucle d'oreille en or finement travaillée, reproduisant une tête de bélier (6<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) provient de la nécropole de Méroé (photo de la page précédente). Le front du bélier porte deux *uraei* couronnés; la tête, un disque solaire. De tels pendants d'oreille faisaient partie des insignes des souverains kouchites, issus de longues lignées de pasteurs. Le choix du motif est lié à l'antique vénération nubienne pour le bélier.



Photo © Musée des Beaux-Arts, Boston



Photo © Musée du Caire

Le roi kouchite d'Égypte, Taharqa (25<sup>e</sup> dynastie, 690-664 avant J.-C.) a été décrit par un spécialiste moderne comme "une puissante personnalité et un grand bâtisseur presque comparable à Ramsès II". Ci-dessus et à droite, deux représentations étonnamment différentes de Taharqa. La tête de diorite noire, ci-dessus, a des traits kouchites, mais elle a été idéalisée selon le canon royal égyptien. À droite, vu de face, un sphinx de Taharqa, de 75 cm de long, en granit, où son type soudanais est plus nettement perceptible.

produisirent en Nubie durant les siècles qui suivirent immédiatement le départ des Égyptiens. Il semble toutefois que le culte d'Amon-Râ et d'autres divinités égyptiennes continua d'être célébré dans les temples de Napata et de Kawa, soit par des Égyptiens, soit par des prêtres locaux qui perpétuèrent les traditions égyptiennes. En 800 avant J.-C., on voit apparaître une dynastie locale qui s'allia peut-être aux prêtres d'Amon à Napata. En effet, peu de temps après, l'un des princes de Nubie, un certain Kashta, fut prié par les prêtres d'Amon de relever l'antique couronne des Pharaons en Égypte même.

Kashta se rendit donc à Thèbes, l'ancienne capitale de l'Égypte, où il fut investi des titres et de l'autorité du pharaon. A part cet unique voyage, rien n'indique qu'il ait jamais tenté de gouverner en Égypte. Cependant, au cours de la génération suivante, un autre chef nubien, Peye ou Piankhi, fut à nouveau appelé à venir au secours des domaines d'Amon assiégés en Égypte. Contrairement à son prédécesseur, Piankhi ne se contenta pas de délivrer Thèbes de la menace qui pesait sur elle. Il chassa les envahisseurs et réunifia le pays en le plaçant sous sa domination. Pendant les 88 ans qui suivirent (de 751 à 663 avant J.-C.), les Nubiens régnèrent sur l'Égypte et le royaume de Kouch, comme pharaons de la 25<sup>e</sup> dynastie "éthiopienne".

La domination nubienne sur l'Égypte prit fin avec l'invasion des Assyriens en 663 avant J.-C. Mais une fois de retour dans leur pays, les anciens "pharaons du sud" continuèrent à maintenir les traditions politiques, religieuses et artistiques de l'ancienne Égypte pendant un nouveau millénaire, jusqu'au 4<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ils élevèrent des temples dans le style égyptien aux dieux de ce pays (et à certains de leurs dieux), proclamèrent leurs hauts-faits (du moins dans les premiers siècles après leur retour) dans des textes hiéroglyphiques et furent ensevelis dans des pyramides. La capitale royale fut d'abord établie dans l'ancienne ville égyptienne de Napata qui s'élevait avec son temple principal près de la quatrième cataracte. Plus tard, elle fut transférée dans la cité de Méroé, située beaucoup plus haut sur le Nil.

La conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand en 332 avant J.-C. attira sur elle et sur le royaume de Kouch (ou "Éthiopie" comme l'appellent les écrivains de l'Antiquité) l'attention du monde antique tout entier. Des relations diplomatiques s'établirent entre le royaume méroïtique de Nubie et la dynastie des Ptolémées, dynastie grecque nouvellement couronnée; pendant les siècles suivants, de nombreux diplomates et commerçants grecs et romains se rendirent dans la cité presque légendaire de Méroé, perdue au cœur de l'Afrique.

L'archéologie a révélé qu'au temps de sa splendeur, Méroé était réellement un lieu impressionnant. Parmi ses monuments de pierre et de brique, on comptait plus d'une demi-douzaine de temples, deux grands palais au moins, et des thermes de style romain. Le grand temple d'Amon ne le cédait par ses dimensions qu'à celui de Thèbes en Égypte. Environ trois kilomètres à l'est, une rangée de pyramides de pierre indiquait la dernière demeure des souverains de Kouch. Dans les steppes de l'arrière-pays, au sud et à l'est de la capitale, les villes de

Mussaw Ouarat, Naga, et Ouad-ben-Naga, étaient presque aussi impressionnantes que Méroé elle-même.

Les débuts de la domination romaine en Égypte, en 30 avant J.-C., furent d'abord marqués par des hostilités le long de la frontière séparant l'empire romain de la Nubie. Mais un traité signé en 21 avant J.-C. inaugura entre les deux puissances une ère de relations bonnes qui dura près de 3 siècles.

Les derniers siècles de l'empire romain furent une époque de bouleversements et de migrations en Afrique du Nord, ainsi qu'en Europe et en Asie. Le royaume de Kouch, vieux maintenant de plus de mille ans, était menacé à l'est et à l'ouest par des barbares nomades, les Blemmyes et les Nobades.

Une menace tout aussi sérieuse venait d'une nouvelle puissance: le royaume d'Axoum dans les montagnes d'Abyssinie. En 350 de notre ère, l'un des souverains d'Axoum, Ezanas, marcha vers le Nil dans l'intention d'asservir le royaume agonisant de Kouch. Mais il avait été distancé par les barbares Nobades, qui avaient déjà dévasté la ville et l'arrière-pays de Méroé et mis fin à son antique dynastie. Les traditions des Pharaons semblent avoir disparu avec les derniers souverains méroïtiques dans la partie sud du royaume de Kouch.

Les deux siècles suivants comportent une période obscure sur laquelle nous ne possédons ni documents archéologiques, ni données historiques d'importance. Mais dans les régions du nord, à la frontière de l'Égypte romanisée, les traditions pharaoniques subsistèrent un peu plus longtemps dans le royaume de Ballana qui leur succéda (et qui fut appelé par la suite "Nobatia").

La plupart de nos connaissances sur ce royaume proviennent des riches tumuli funéraires de ses souverains, dans les cimetières jumeaux de Ballana et de Koustoul

**WILLIAM Y. ADAMS**, de nationalité américaine, est professeur d'archéologie à l'université du Kentucky. Il a dirigé, à la fin des années 50, les fouilles archéologiques de Glen Canyon, sur les rives du Colorado. Nommé expert par l'Unesco pour la Campagne de Nubie, il a planifié et dirigé, de 1959 à 1966, les fouilles réalisées par le Service des antiquités du Soudan et coordonné les activités de quatorze autres expéditions. Il est l'auteur d'un ouvrage important, *Nubia, Corridor to Africa*, (La Nubie, corridor de l'Afrique), publié à Londres en 1977.

Oeuvre rare, cette tête en grès, à la bouche petite, au visage pointu et aux cheveux bouclés, est un objet funéraire de la Nubie "méroïtique" — du nom de Méroé, capitale de la Nubie kouchite pendant plus de six cents ans jusqu'au 4<sup>e</sup> siècle après J.-C. Presque grandeur nature, elle fut découverte dans la tombe d'un enfant, à Amir Abdallah, par la Mission archéologique franco-soudanaise.



Photo Alexis Vorontzoff - Unesco © British Museum, Londres

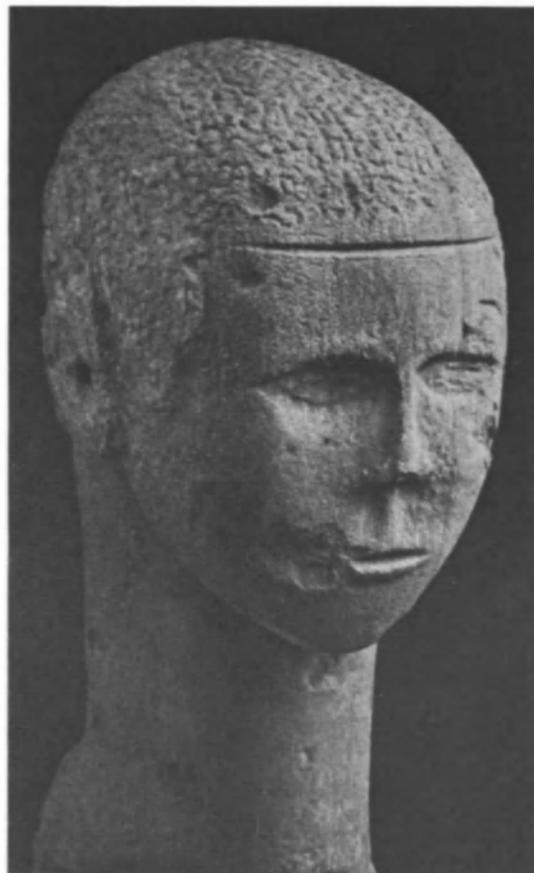


Photo © André Via, Mission archéologique franco-soudanaise

tout près de la frontière actuelle entre l'Égypte et le Soudan. On trouve là des preuves de la permanence du culte de la déesse égyptienne Isis, et de l'usage continu de quelques-uns des insignes pharaoniques repris par les souverains de Ballana.

L'introduction du christianisme, au milieu du 6<sup>e</sup> siècle, marque un tournant dans le destin de la Nubie. Les spécialistes de l'histoire de l'Église supposent qu'il y avait à l'époque trois royaumes indépendants en Nubie : la Nobatia au nord, la Makouria dans la région comprise entre la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> cataracte du Nil, et l'Alwa au confluent du Nil bleu et du Nil blanc. La conversion au christianisme de ces trois royaumes eut lieu avant la fin du 6<sup>e</sup> siècle, fait attesté archéologiquement par l'aspect de nombreuses églises et un changement brusque dans le rituel des sépultures que l'on constate dans toute la Nubie au même moment.

Un siècle plus tard environ, les deux royaumes du nord du pays (la Makouria et la Nobatia) furent réunis sous un même roi ; la résidence de ce dernier se trouvait dans l'ancienne Dongola, sur le territoire de la Makouria. Mais l'ancien territoire de la Nobatia conserva son nom et son identité. Il était gouverné par un vice-roi appelé l'Éparque de la Nobatia.

Moins d'un siècle après la christianisation de la Nubie, l'Égypte fut vaincue par les armées de l'Islam. Pendant une longue période, l'ensemble de la population égyptienne resta chrétienne, et l'Église copte indigène continua de prospérer même sous l'autorité arabe. C'est à cette Église égyptienne indigène que les chrétiens de Nubie s'étaient affiliés. Leurs évêques étaient nommés par le patriarche d'Alexandrie, et beaucoup d'entre eux étaient de nationalité égyptienne.

Presque immédiatement après avoir conquis l'Égypte, les Arabes tentèrent

Les artisans nubiens se signalent, à l'époque méroïtique, par la production de poteries décorées aux formes très originales. Ce pot de terre cuite d'un rouge bruni, décoré de motifs blancs et noirs (2<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> siècle après J.-C.), a été trouvé à Karanog, en Nubie égyptienne. Les pampres stylisés dessinés sur l'épaule sont la marque de l'atelier d'origine. Le ventre est orné d'antilopes, de plantes et d'oiseaux. On a retrouvé d'autres œuvres du même artiste, dit "le peintre à l'antilope".



Photo © Organisation des Antiquités égyptiennes, Le Caire

Les parois de ce vase en verre (1<sup>er</sup>-2<sup>e</sup> siècle après J.-C.) ont moins d'un millimètre d'épaisseur. On pense que nombre des bouteilles, flacons et coupes en verre trouvés dans les tombes nubiennes méroïtiques étaient importés d'Égypte, et même de pays plus lointains.

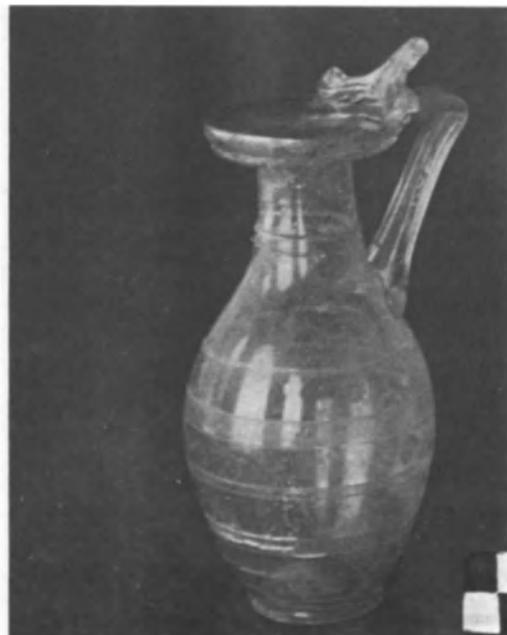


Photo © André Via, Mission archéologique franco-soudanaise



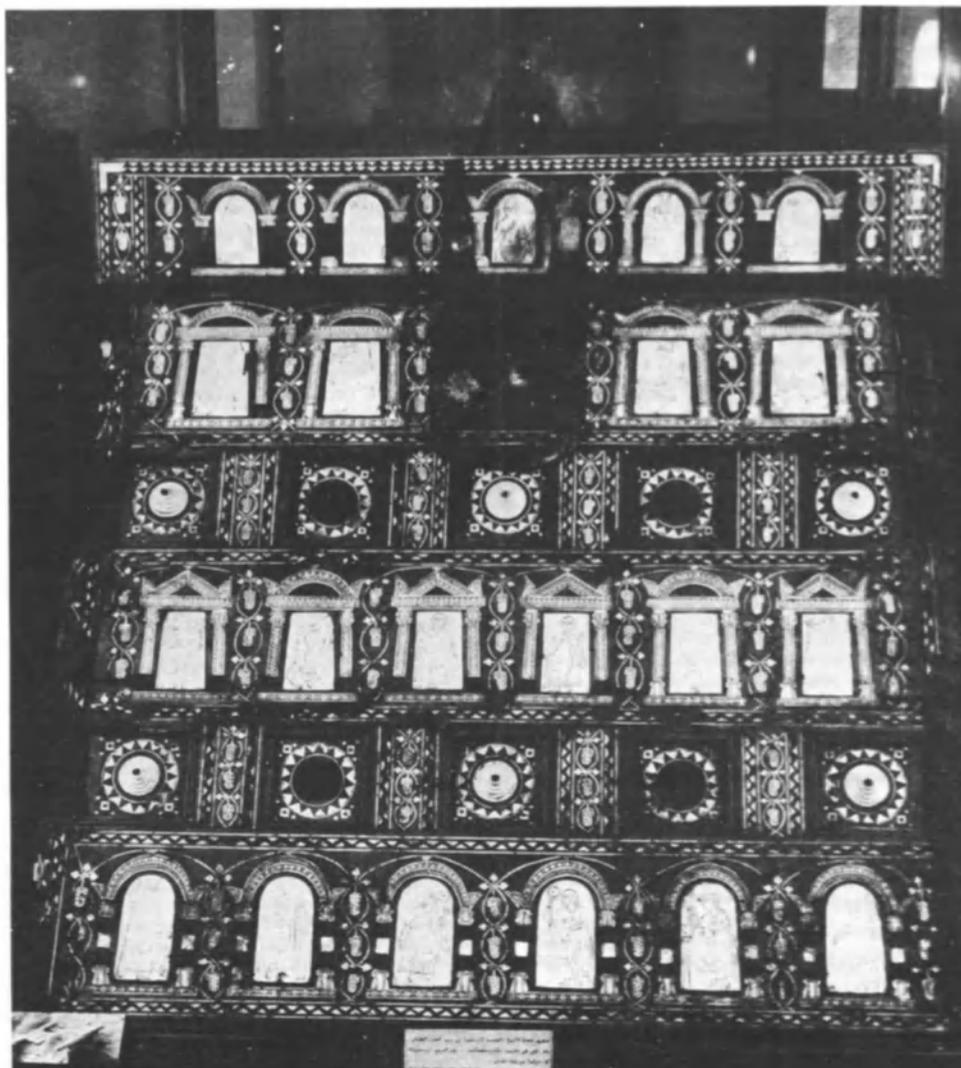
Cette lampe à huile en bronze à poignée en forme de tête de cheval fut découverte dans une tombe de la forteresse de Kasr Ibrim lors de la campagne de fouilles menée en 1961-1962. On estime qu'elle date du 2<sup>e</sup> ou du 3<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Elle reflète une nette influence hellénistique mais fut sans doute fabriquée en Nubie.

Photo Unesco - Alexis Vorontzoff © British Museum, Londres

Photo © Organisation des Antiquités égyptiennes, Le Caire

Photo © Musée du Caire

Cette couronne en argent et cette lampe à huile en bronze et en forme de tête humaine (ci-dessus) ainsi que cet extraordinaire coffre en bois incrusté d'ivoire (ci-dessous) font partie d'un trésor découvert il y a cinquante ans environ dans un cimetière royal de Ballana sur les bords du Nil. Ces objets datent du 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles, à l'époque où Ballana était le centre d'un royaume florissant dans la Nubie septentrionale, à la frontière de l'Égypte romaine. Sur la couronne, richement sertie de pierres semi-précieuses et de verre coloré, se dressent cinq uraei ailés, ce qui prouve que les anciennes traditions pharaoniques ont survécu durant une période historique où la Nubie subissait fortement l'influence hellénistique byzantine. Le coffre (fin du 4<sup>e</sup> siècle) rappelle par sa forme la façade d'une maison de 4 étages. Sur les plaques d'ivoire figurent des dieux grecs et égyptiens, notamment Pan, Zeus, Aphrodite et Bès, le dieu-nain égyptien.



d'annexer la Nubie, mais deux invasions, en 642 et 652, furent repoussées avec succès. Les Nubiens et les souverains d'Égypte conclurent alors un traité, le Baqt, qui garantissait l'intégralité territoriale et l'indépendance politique de la Nubie pour les siècles à venir.

Protégée par le Baqt et animée d'un nouveau zèle par sa foi chrétienne récente, la Nubie médiévale connut un nouvel âge d'or. L'art religieux, l'architecture et la littérature fleurirent. A Dongola, la cour fut organisée sur le modèle byzantin, comme les institutions du royaume de la Nubie du nord. La Makouria et l'Alwa prospérèrent grâce au commerce avec les royaumes arabes bordant la Méditerranée.

L'épisode des Croisades, qui dura 200 ans, donna naissance à une nouvelle sorte de féodalité militaire dont les effets se firent sentir de la même façon en Europe, au Moyen-Orient et en Afrique du nord. En Égypte, ce phénomène atteignit son point culminant en 1250 avec l'établissement des dynasties mamelouk anarchiques. En Nubie, il aboutit à une succession de querelles dynastiques qui affaiblirent les royaumes chrétiens, offrant un champ d'activité providentiel à l'intervention des mamelouks.

Le coup de grâce fut donné aux monarchies médiévales par la migration vers le Soudan d'une foule d'Arabes nomades chassés d'Égypte par les mesures cruellement répressives de ces mamelouks. Au début, les Arabes nomades firent mouvement vers le sud à travers les collines bordant la mer Rouge, puis, peu à peu, ils se répandirent vers l'ouest jusqu'à la vallée du Nil et au-delà, envahissant et ravageant les royaumes chrétiens affaiblis. Dans la Makouria et l'Alwa, les derniers vestiges de l'autorité centrale et de l'église chrétienne organisée s'écroulèrent vers 1500 après J.-C.

Nous sommes mal renseignés sur les événements de Nubie pendant les siècles qui suivirent la destruction des royaumes médiévaux. Mais deux ou trois siècles plus tard, tout le nord du Soudan était converti à la Loi du Prophète. Lorsque le pacha Mohammed Ali, fondateur de l'État égyptien moderne, conquiert le Soudan en 1821, il trouva le pays tout entier uni dans la foi musulmane, bien que politiquement, il fût divisé en plus d'une douzaine de petites principautés.

Photo © Musée du Caire

William Y. Adams

## LE COULOIR NUBIEN DU NIL

Depuis plus de 3000 ans, les Nubiens ont joué un rôle dans tous les grands mouvements civilisateurs qui se sont épanouis sur les côtes de l'Afrique du nord: civilisation égyptienne ancienne, civilisation classique, civilisation chrétienne médiévale et civilisation arabe. Les traditions des pharaons, comme celles du christianisme médiéval, ont duré plus longtemps en Nubie qu'en Egypte même, et aujourd'hui encore, les Nubiens sont célèbres pour leur piété islamique.

La Nubie était, et reste encore, pauvre en ressources agraires. La source de richesse des Nubiens (comme celle de toutes les civilisations et de tous les empires africains ultérieurs) venait de l'abondance des différents produits qui furent toujours convoités par les peuples du littoral méditerranéen, comme l'or, les peaux d'animaux tropicaux, les plumes d'autruche, l'ivoire, l'ébène, l'encens, et du commerce des esclaves noirs. Bref, la Nubie fut le premier et le plus durable des grands empires commerciaux africains. Sa fortune connut des hauts et des bas, liés en partie à la demande de produits exotiques de luxe par les peuples méditerranéens. En général, cette demande était importante en temps de paix et de prospérité, mais diminuait durant les périodes d'instabilité politique et en temps de guerre.

Pendant près de 3000 ans, depuis l'aube de l'histoire jusqu'aux derniers siècles avant J.-C., le couloir du Nil représenta la seule voie commerciale sûre à travers l'obstacle du Sahara qui reliât l'intérieur de l'Afrique à la côte méditerranéenne. Aussi longtemps que dura cette situation, les Nubiens, habitants de ce couloir, jouirent d'un monopole sur le trafic des marchandises d'Afrique voyageant vers le nord. Mais ce monopole fut ensuite menacé par la création d'un commerce maritime sur la Mer Rouge.

La position privilégiée de la Nubie devait être encore davantage sapée par l'introduction du chameau et le développement du commerce transsaharien par caravanes. L'or, l'ivoire et les esclaves pénétraient maintenant en quantité croissante à travers le désert jusqu'aux cités portuaires du nord-ouest de l'Afrique. A l'intérieur, de nouvelles civilisations et de nouveaux empires africains — le Ghana, le Mali, le Songhaï et le Kanem-Bornu — surgirent, conséquence directe de ce commerce.

Mais le coup de grâce porté à la richesse de la Nubie et à l'importance stratégique de la moyenne vallée du Nil, vint de l'ouverture du trafic maritime de l'Europe avec la côte orientale de l'Afrique et avec la Guinée, lequel commença avec les voyages d'exploration des Portugais au 15<sup>e</sup> siècle. Le long et parfois dangereux itinéraire qui passait par le couloir du Nil, n'était plus compétitif par rapport aux routes maritimes européennes et, à la fin du Moyen-Age, la Nubie connut une stagnation géopolitique.

W. Y. A.

Ci-dessous, relief en grès, sculpté au début du 7<sup>e</sup> siècle à l'époque de la Nubie chrétienne. Il faisait partie d'une frise de la cathédrale de Faras et fut découvert par la Mission archéologique polonaise (voir page 39). Le motif de l'oiseau à la tête tournée de côté est emprunté à l'Egypte, où il figure souvent dans l'iconographie du christianisme primitif.

Photo © F. Hinkel, République Démocratique Allemande. Musée National de Varsovie

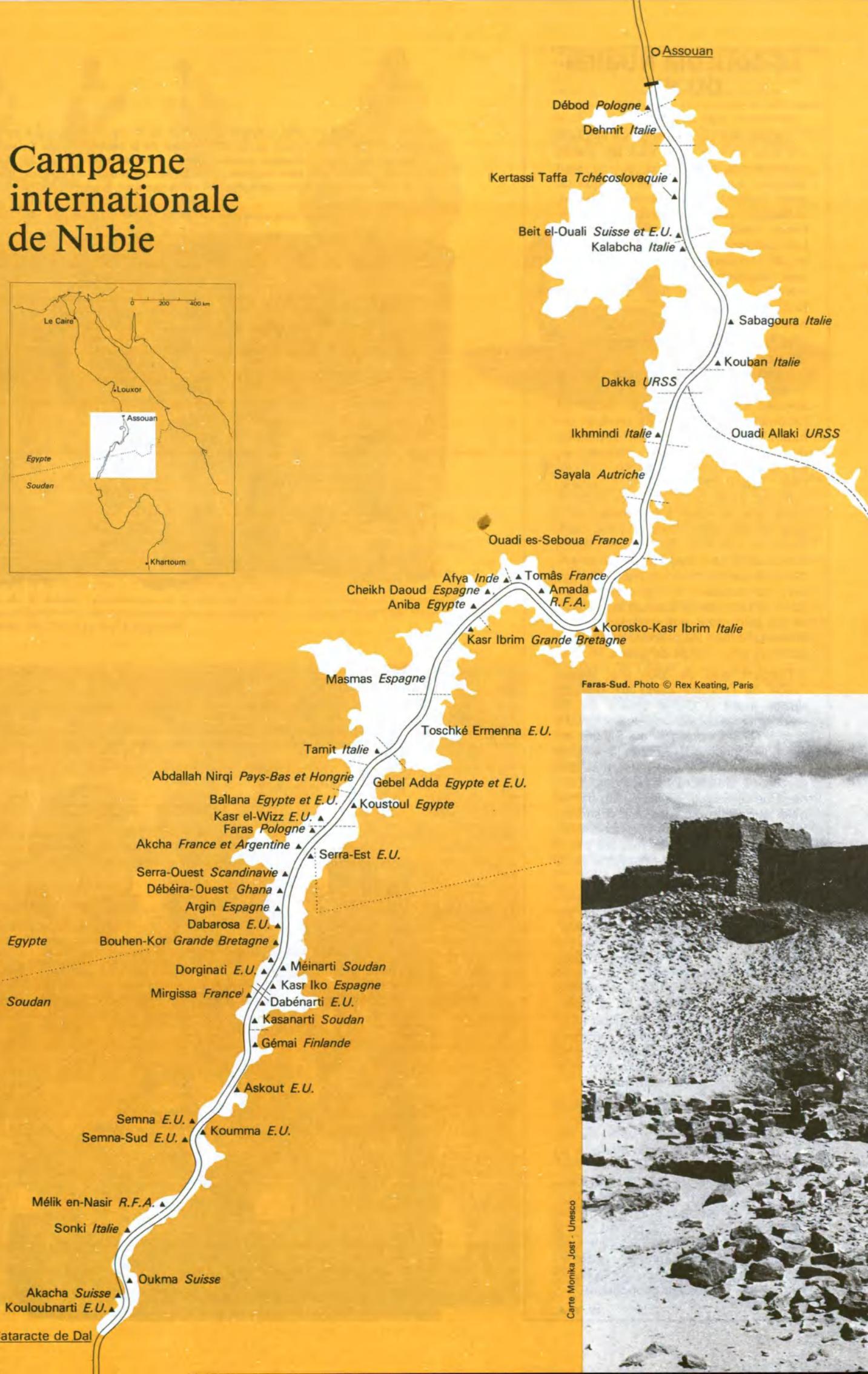
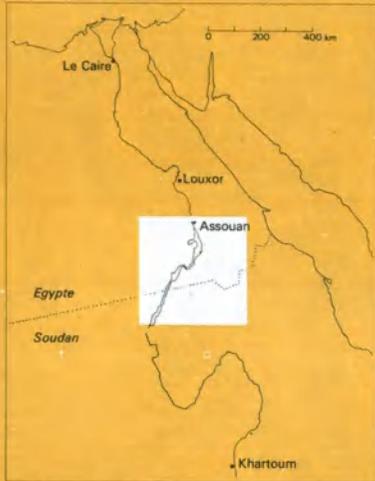


L'Egypte préhistorique vénérât déjà une divinité à tête de faucon qui devait entrer plus tard, sous le nom d'Horus, fils d'Osiris et de sa sœur et épouse Isis, dans le culte osiriaque. Ce grès copte (hauteur : 41 cm), gravé en Egypte à une époque tardive (5<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> siècle après J.-C.) montre Horus harponnant Seth, le meurtrier d'Osiris, représenté sous la forme d'un crocodile.

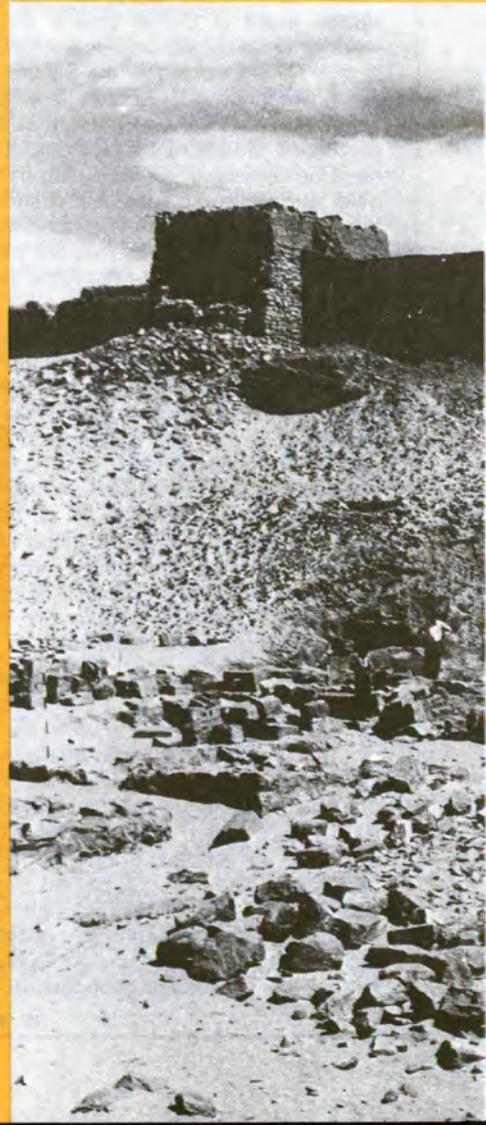
Photo Chuzeville © Musée du Louvre, Paris



# La Campagne internationale de Nubie



Faras-Sud. Photo © Rex Keating, Paris



Carte Monika Jost - Unesco



Kasr Ibrim. Photo Mariani, Unesco

Plaine de Kom Ombo.  
Photo © Philip E.L. Smith, Montréal



Kertassi. Photo © Institut tchécoslovaque d'égyptologie

## Les fouilles archéologiques



Débéira-Ouest. Photo © Rex Keating, Paris

Au cours des vingt années qui se sont écoulées depuis le jour de mars 1960 où le Directeur général de l'Unesco lança un appel en faveur d'une campagne internationale pour la sauvegarde des sites et monuments de Nubie, la région que recouvrent aujourd'hui les eaux est devenue le plus vaste chantier de fouilles archéologiques de l'histoire. La richesse et la variété des découvertes est telle qu'il faudra plusieurs années d'étude avant qu'on puisse mesurer toute la portée historique, culturelle et anthropologique de la campagne. Dans les pages qui suivent, le *Courrier de l'Unesco* présente, sous une forme très condensée, certains éléments des premiers rapports des missions archéologiques. Bien qu'incomplet, ce tableau offre cependant un aperçu des remarquables résultats obtenus par ces hommes et ces femmes enthousiastes venus de nombreux pays, qui, pendant deux décennies et dans des conditions souvent difficiles, ont lutté contre le temps pour sauver de l'oubli une part inestimable du patrimoine culturel de la Nubie et du monde.

# Les expéditions archéologiques : 20 ans de fouilles

EXPEDITION: UNIVERSITE DU CAIRE

SITE: ANIBA

RAPPORTEUR: ABD-EL-MONEIM ABOU BAKR

## La tombe de Pennout

PENDANT les saisons 1960-1961 et 1961-1962, la mission de l'université du Caire effectua des fouilles dans la région d'Aniba. Elle recensa toutes les inscriptions contenues dans la tombe de Pennout, gouverneur de Miam (nom ancien de la province d'Aniba) pendant le règne de Ramsès VI, avant que la tombe soit déplacée et reconstruite près du nouveau site du temple d'Amada. La mission essaya aussi de retrouver le temple du dieu Horus, qui, on le sait, s'élevait jadis à Miam, mais dont toute trace est définitivement perdue.

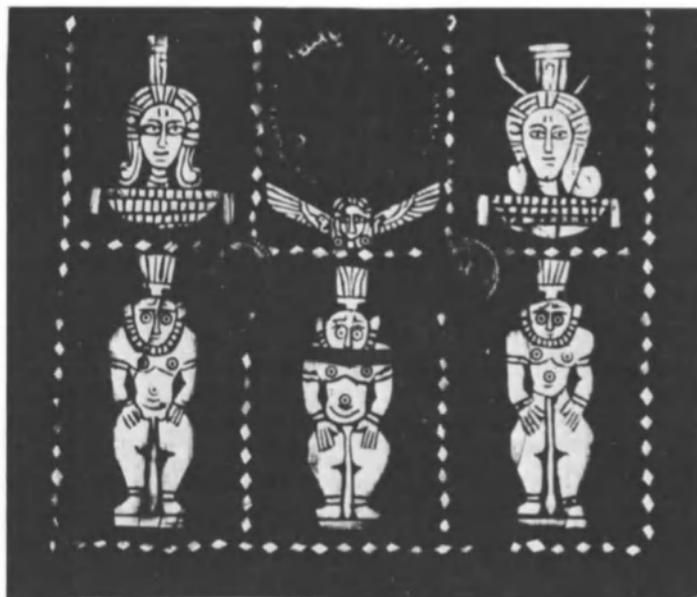
## Un millier de sépultures

Sur la bande de terre de treize kilomètres qui longe la rive occidentale du Nil, de part et d'autre de la tombe de Pennout, la mission découvrit plus d'un millier de tombes appartenant à deux groupes distincts. La nécropole de Nagaa el-Tahouna datait du groupe A. Les corps ramenés au jour étaient entourés de vases en terre cuite du type kerma, de colliers et de scarabées. Ceux-ci indiquent que la population d'Aniba, à cette époque, entretenait des liens étroits avec les rois hyksôs du delta du Nil. L'un des scarabées était gravé au nom du roi hyksôs Apophis, qui chercha à s'allier avec les Nubiens contre les puissants princes de Thèbes.

Le second groupe de tombes, situé beaucoup plus près d'Aniba, appartient à la seconde période méroïtique. La plus belle trouvaille est un coffre dont les faces latérales s'ornent d'incrustations en ivoire représentant la déesse Hathor et le dieu Bes.

## TABLEAU CHRONOLOGIQUE

NUBIE	av. J.-C.	EGYPTE
Apparition du groupe A	3000	Epoque thinite (1 <sup>re</sup> - 2 <sup>e</sup> dynasties) Sépultures royales de Saqqara Ancien Empire (3 <sup>e</sup> - 6 <sup>e</sup> dynasties)
	2500	Grande pyramide de Gizeh Première période intermédiaire (7 <sup>e</sup> - 10 <sup>e</sup> dynasties)
Fin du groupe A Apparition du groupe C Les forteresses égyptiennes en Nubie	2000	Moyen Empire (11 <sup>e</sup> - 12 <sup>e</sup> dynasties) Les Hyksôs en Egypte Amenemhat Deuxième période intermédiaire (13 <sup>e</sup> - 17 <sup>e</sup> dynasties)
Absorption du groupe C par l'Egypte	1500	Nouvel Empire (18 <sup>e</sup> - 20 <sup>e</sup> dynasties) Aménophis III Ramsès II Basse Epoque (21 <sup>e</sup> - 31 <sup>e</sup> dynasties)
Empire méroïtique	1000	Taharqa (25 <sup>e</sup> dynastie dite "éthiopienne")
	500	Epoque gréco-romaine Alexandre le Grand et les Ptolémées Les Romains en Egypte
	ap. J.-C.	
(3 <sup>e</sup> - 6 <sup>e</sup> siècles) Fin de l'Empire méroïtique groupe X Royaumes chrétiens en Nubie. Faras, capitale de la Nobatia	500	
Intronisation de Timothée, l'un des derniers évêques nubiens de Kasr Ibrim	1000	Les Arabes en Egypte



Représentations en ivoire de Hathor et de Bes, coffre méroïtique. Photo © Centre de documentation du Caire

SERVICE DES ANTIQUITES DU SOUDAN  
RECONNAISSANCE  
PHOTOGRAPHIQUE AERIENNE  
RELEVES ARCHEOLOGIQUES  
FOUILLES COMPLEMENTAIRES

QUAND commença la campagne de Nubie, il n'y avait pas encore eu, en Nubie soudanaise, de reconnaissances préalables pouvant fournir des données de base semblables à celles dont on dis-

posait pour l'Égypte. Le service des Antiquités du Soudan organisa donc des missions de reconnaissance à la fois aériennes et terrestres, de Faras à Dal. Des concessions furent proposées dans cette région aux missions étrangères, et le Service des Antiquités du Soudan effectua des fouilles complémentaires sur les sites qui n'avaient pas trouvé preneur. Les résultats de ces travaux de reconnaissance furent remarquables : en 1959, dix seulement des sites de la région avaient été fouillés ; en 1969, plus d'un millier de sites avaient été identifiés. La reconnaissance aérienne donna des résultats inattendus, et permit notamment de déceler, sur la barrière rocheuse naturelle du Nil à Semna, les traces d'un barrage construit par des ingénieurs égyptiens trente-neuf siècles auparavant (voir également l'article en page 62).

**EXPEDITION:** INSTITUT FRANÇAIS  
D'ARCHEOLOGIE  
ORIENTALE

**SITE:** DE OUADI ES-  
SEBOUA A SAYALA

**RAPPORTEUR:** FRANÇOIS DAUMAS

Le premier lieu fouillé fut le temple de Ramsès II à Ouadi es-Seboua. Dans la voie d'accès au temple, ou "dromos", la mission fit une intéressante découverte : une sorte de réchaud en bronze, retrouvé dans un complexe de constructions flanquant le dromos, et qui porte, semble-t-il, le cartouche de Ramsès II.

#### Un site préhistorique

Les fouilles du temple de Ramsès II ont révélé que cet édifice avait été construit sur un site déjà habité à l'époque préhistorique. Dans une petite vallée voisine on a découvert un grand nombre de gravures rupestres représentant des animaux. Leur âge n'a pu être fixé avec exactitude.

#### Un étrange sacrifice

Tout à côté, la mission examina les carrières d'où avaient été extraits les blocs destinés à la construction du temple. A la partie supérieure de l'une d'entre elles, elle dégacha une cavité qui avait dû servir de tombeau, puisqu'elle possédait une porte bien taillée dans le grès nubien. A l'intérieur, on avait placé des quartiers de chèvres et d'oies, des œufs d'oie, ainsi qu'un plat et une gourde de la 19<sup>e</sup> dynastie. On doit pouvoir interpréter ce curieux ensevelissement comme les restes d'un sacrifice marquant l'ouverture de la carrière.



Dessin de B. Lenthéric © F. Daumas, France



Un barrage vieux de trente-neuf siècles. Photo ©  
Reconnaissance aérienne du Gouvernement soudanais

#### Ramsès offre un bouquet à saint Pierre

Une église copte avait été aménagée à l'intérieur du temple de Ramsès, dont l'ancienne cella païenne présentait un aspect surprenant. Les artistes chrétiens avaient masqué les bas-reliefs égyptiens sous une couche de plâtre, et avaient peint par-dessus un saint Pierre. Au cours du temps, le plâtre des murs était tombé par endroits, dénudant certains des anciens bas-reliefs égyptiens. Et l'on voyait de nouveau Ramsès II offrant un bouquet... à saint Pierre !

D'autres sujets, tel qu'un ange tenant dans ses bras une momie, figurant peut-être l'âme d'un défunt, aident à mieux comprendre la peinture copte.

#### Un village du groupe C

Sur la falaise qui domine le fleuve fut découvert un village du groupe C, qui devait remonter à peu près au 18<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Il était entouré d'un mur de pierres sèches, avec une porte fortifiée à l'est, du côté le plus vulnérable. De la poterie nubienne, des outils et des armes en pierre et en os ont été mis au jour.

**EXPEDITION:** MISSION  
ARCHEOLOGIQUE  
DE LA FONDATION  
HENRY  
M. BLACKMER  
ET DU CENTRE  
DES ETUDES  
ORIENTALES  
DE L'UNIVERSITE  
DE GENEVE

**SITE:** REGION D'AKACHA

**RAPPORTEUR:** CHARLES MAYSTRE

La mission a eu la chance de découvrir un site paléolithique qui a livré un bel échantillonnage d'outils de pierre, comparable au Levalloisien. Elle a également recueilli plus de 9000 objets fabriqués. L'outillage de pierre était du type "Kerma ancien", et des tessons ont fourni des décors aux styles variés.

#### Plus de 200 tombes de type Kerma

Une autre belle découverte faite par la mission fut celle d'un cimetière comprenant plus de deux cents tombes datant des trois périodes de la civilisation dite de Kerma (2500 à 1500 avant J.-C.). Le cimetière avait été pillé, mais il a néanmoins fourni un abondant matériel, et notamment de beaux vases rouges à bord noir en forme de tulipe.

#### Un vase méroïtique ocellé

Il semble que cette région ait été abandonnée à l'époque du Nouvel Empire, mais à l'époque méroïtique, elle s'est repeuplée, ainsi qu'en témoignent de nombreux cimetières dont les tombes ont été vidées et réutilisées par les chrétiens. Cependant, des objets méroïtiques de qualité ont subsisté, comme ce beau vase de terre cuite dont la curieuse décoration reprend dix fois le motif d'un œil gauche.

#### Témoignages de l'époque chrétienne

Quatre ensembles d'habitations, trois églises, un petit fort, l'enceinte fortifiée de l'église de Kageiras, de nombreux cimetières chrétiens et des tombes réemployées des époques précédentes, autant de preuves que la région était relativement peuplée à l'époque chrétienne (jusqu'à 1500 de notre ère).



Vase méroïtique orné de dix yeux. Photo © C. Maystre,  
Suisse

EXPEDITION: ACADEMIE DES SCIENCES DE L'U.R.S.S.

SITE: REGION DE DAKKA, OUADI ALLAKI

RAPPORTEUR: BORIS PIOTROVSKY

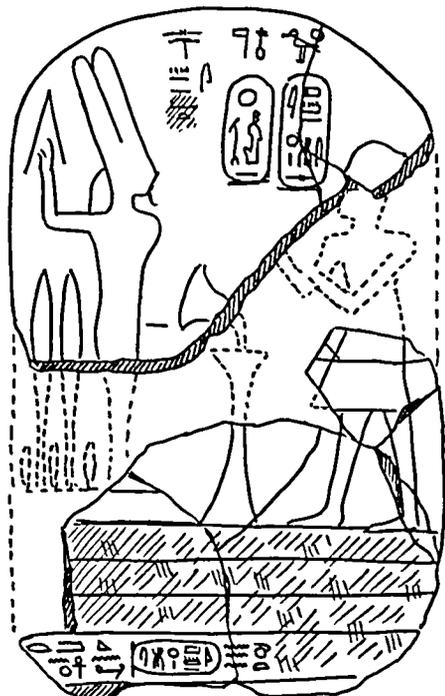
Il s'agissait, dans ce secteur de Dakka, d'explorer d'anciens villages, cimetières et monuments, le long de la rive du fleuve. La mission a pu rassembler d'importantes collections d'outils paléolithiques, inventorier de nombreuses roches sculptées de l'époque prédynastique, et prospector des tombes de l'Ancien et du Nouvel Empire.

#### Ouadi Allaki, la route de l'or

Parmi les travaux les plus intéressants, il faut citer la prospection du Ouadi Allaki, une des plus grandes vallées sèches de la Nubie, que suivait la route menant aux anciennes mines d'or nubiennes. Avant même qu'ait commencé la prospection de l'or en Nubie, à l'époque du Nouvel Empire, les souverains de la 6<sup>e</sup> dynastie avaient envoyé des caravanes le long du Ouadi Allaki, à la recherche de pierres précieuses, d'ébène, d'ivoire et de peaux de panthère. Ces expéditions sont décrites en détail par des inscriptions le long du ouadi. Nous sommes tombés par hasard sur une inscription due à un "chef de caravane", le prince Hounes, noble dignitaire de la cour de la 6<sup>e</sup> dynastie, dont la tombe est à Assouan. Plus surprenante encore fut la découverte d'une brève inscription d'un autre célèbre dignitaire de la cour, Ouni, qui fit de nombreux voyages en Nubie. Mais la plupart des 200 inscriptions que nous avons découvertes datent des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> dynasties, à l'époque où la Nubie était devenue le principal fournisseur d'or de l'Egypte. Il est maintenant établi, par exemple, que certains des objets trouvés dans la tombe de Toutankhamon étaient en or de Nubie.

#### Le puits de Ramsès, bien-aimé d'Amon

Pour ces caravanes, le principal souci était de trouver des points d'eau. En 1842, dans les ruines de l'ancienne forteresse de Kouban, à l'embouchure du Ouadi Allaki, l'archéologue français Prisse d'Avennes trouva une grande stèle qui représentait Ramsès II faisant des offrandes au dieu Horus "de la région de Baki", et à Min "qui demeure dans les rochers". Le texte raconte longuement combien le pharaon était préoccupé par le manque d'eau le long de la route menant aux régions aurifères.



Le puits de Ramsès, la stèle complète. Dessin © B Piotrovsky, URSS

Bien que son père eût essayé en vain de trouver de l'eau, Ramsès donna l'ordre au gouverneur de la région de poursuivre les recherches. Elles furent enfin couronnées de succès et l'on creusa un puits qui reçut le nom du souverain. Mais lorsque Prisse d'Avennes fit sa découverte, la partie inférieure de la stèle était brisée, précisément à l'endroit où était inscrit le nom du puits: "...Ramsès, bien-aimé d'Amon, valeureux...". Pendant des années, les égyptologues ont tenté de reconstituer cette phrase et de situer le puits avec exactitude.

On imagine combien notre mission était désireuse de résoudre cette énigme. Nous avons mis tous nos espoirs dans un site connu sous le nom de Bir-el-Askari, "le puits du soldat". On voyait à certains signes que le site avait déjà été visité, mais notre guide nous expliqua que des soldats britanniques y avaient établi un camp au siècle dernier, et eux aussi creusé le sol à la recherche d'eau.

Au tout dernier jour de nos travaux à Bir-el-Askari, sur le site de l'ancien camp militaire, nous trouvâmes des fragments de pierre couverts d'hieroglyphes qui, réassemblés, formèrent une stèle célébrant un sacrifice offert par Ramsès au dieu Min. Les hieroglyphes étaient si abîmés que la stèle nous sembla d'abord de peu d'intérêt. Puis nous remarquâmes qu'une seule phrase était déchiffrable. Elle disait: "Le puits de Ramsès, bien-aimé d'Amon, valeureux dans sa vie". Nous avons trouvé la stèle qui marquait l'emplacement du puits, ainsi que la partie de l'inscription qui manquait à celle que Prisse d'Avennes avait mise au jour dans la forteresse de Kouban! Un mystère vieux de 120 ans était éclairci.

EXPEDITION: INDE

SITE: AFYA, TOMAS

RAPPORTEUR: B.B. LAL

L'EXPLORATION des terrasses du Nil autour d'Afya et de Tomas mit au jour des outils du milieu et de la fin de l'âge de pierre. On pense que ce sont les premiers outils de l'âge de pierre découverts dans la région d'Afya-Tomas.

#### Datation du groupe A au carbone 14

On considérait généralement la culture nubienne du groupe A comme contemporaine de la fin de la culture pré-dynastique et du début de la culture dynastique de la Moyenne et Haute Egypte, bien que ce point fût encore controversé. Il semble bien que les découvertes de l'expédition indienne aient définitivement réglé cette question, puisqu'elles ont fourni trois dates au carbone 14 qui, après la correction de Masca, s'échelonnent nettement de 3160 à 2985 avant l'ère chrétienne.

#### Y a-t-il un lien entre la Nubie et l'Inde ?

Le cimetière du groupe C, que l'on peut dater en gros de la première moitié du second millénaire avant J.-C., se révéla tout aussi intéressant. Les morts étaient enterrés dans des fosses oblongues aux bouts arrondis mesurant environ 1,5 à 2 mètres de long, 1 mètre de large et 1 à 1,5 mètre de profondeur. Ils étaient généralement couchés sur le côté droit, les genoux repliés et la tête tournée vers le sud-est. Après les funérailles, on élevait autour de la tombe un cercle de pierres souvent surmonté d'un tumulus. Signalons, parmi les objets récupérés dans les tombes, un plat de quartz portant des traces de khôl, un manche de miroir en bois, de nombreuses poteries — noires, noires et rouges, rouges — et des objets en peau aux formes et aux décors variés. On remarque particulièrement une coupe ornée d'incisions remplies de blanc et représentant une ronde de danseurs.

Certaines ressemblances sont apparues entre ces tombes du groupe C et les mégalithes du sud de l'Inde. On trouve par exemple des coupes en poterie rouge et noir dans les poteries funéraires des mégalithes indiens. Le mur circulaire qui entoure les tombes de Nubie a également son pendant dans l'Inde du sud, où il arrive également que les corps soient couchés en position fléchie sur le côté droit.

Page de droite en couleur

Ces masques funéraires d'une extrême fragilité gardent intacts les traits de trois personnes inhumées en Nubie il y a près de 4000 ans. Ils ont été reconstitués à partir de fragments découverts par la Mission archéologique française en Nubie soudanaise dans une nécropole proche de Mirgissa, sur la Seconde cataracte du Nil. Ces masques peints étaient modelés alors que le visage du défunt avait déjà disparu sous les bandages de la momification.

Photos André Vila © Mission archéologique franco-soudanaise

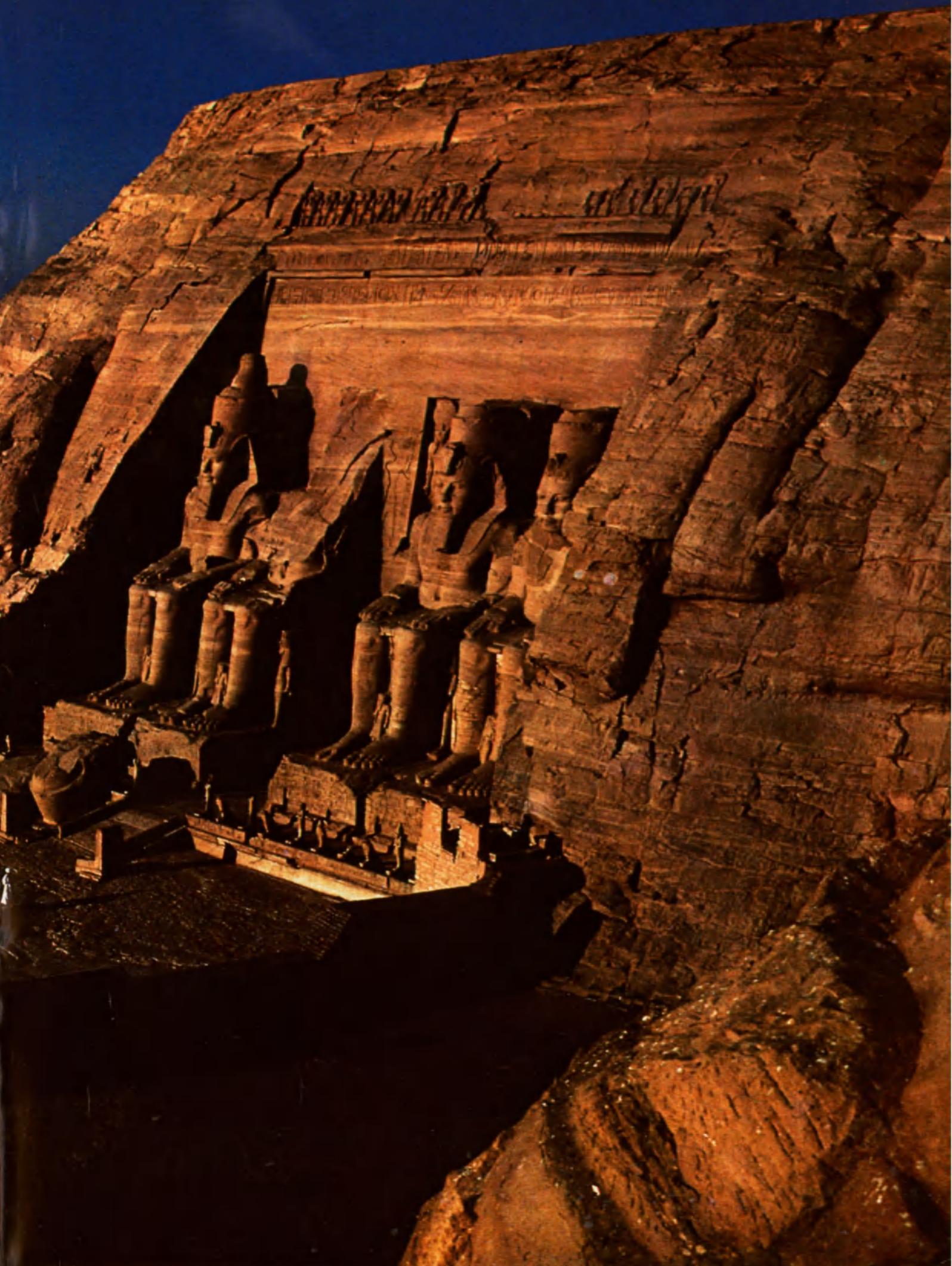
Pages centrales en couleur

Façade du grand temple d'Abou Simbel : les statues colossales de Ramsès II dominent les eaux du Nil du haut du nouvel emplacement où elles ont été transportées grâce à une véritable prouesse technique réalisée en quatre ans et demi.

Photo © Fred J. Maroon, New York (Eternelle Egypte, Nathan, Paris)









## Page couleur

“Un jalon essentiel dans l’histoire de l’art byzantin” : c’est ainsi que le professeur Michalowski, chef de l’Expédition archéologique polonaise, a qualifié un ensemble de peintures murales chrétiennes découvert dans l’ancienne cathédrale de Faras, en Nubie soudanaise (voir le texte de cette page). A l’extrême gauche, la martyre Damienne, fille du gouverneur d’une province du Delta. Convertie au christianisme, elle mourut en 284 au temps des persécutions de Dioclétien. Cette peinture murale date de la fin du 10<sup>e</sup> siècle. A gauche, l’apôtre Pierre appuie ses mains, d’un geste protecteur, sur les épaules de l’évêque nubien copte Pétros, qui fut évêque de Faras de 974 à 999. Cette peinture date de la même époque. En bas, peinture murale du début du 11<sup>e</sup> siècle représentant Marianos, évêque de Faras de 1000 à 1036, près de la Madone à l’Enfant. Toutes ces peintures murales se trouvent aujourd’hui au Musée national de Varsovie.

Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

Photos © Interpress, Musée national, Varsovie

## EXPEDITION: CENTRE POLONAIS D'ARCHEOLOGIE MEDITERRANEEENNE

### SITE: FARAS

RAPPORTEUR: K. MICHALOWSKI

#### L'église sous le sable

L'APPORT le plus décisif de l'archéologie polonaise à la campagne de Nubie fut incontestablement la découverte de Faras, en Nubie soudanaise. Là, parmi tout un ensemble d'édifices sacrés et profanes ensevelis sous le sable, sous les murs de la citadelle arabe, la mission a dégagé une imposante cathédrale paléo-chrétienne aux murs ornés de plus de 120 fresques en excellent état. Aujourd'hui, Faras dort sous quarante mètres d'eau du lac de retenue, mais c'était au 7<sup>e</sup> siècle la capitale de la Nubie septentrionale. En trois années de fouilles, la mission polonaise a fait revivre un chapitre inconnu de l'histoire de la Nubie aux premiers temps du christianisme et nous a restitué quelques-unes des admirables œuvres d'art qui l'illustrèrent.

#### Sainte Anne invite au silence

Parmi les œuvres les plus marquantes, une tête de sainte Anne, un doigt sur les lèvres, qui invite au silence; l'évêque noir Pétros, sous la protection de l'apôtre Pierre; l'évêque Marianos; la reine-mère Marthe, au teint sombre; une grande Nativité groupant les bergers et les trois Rois Mages.

Il est impossible d'énumérer tous les objets — tel ce splendide calice en verre du 11<sup>e</sup> siècle — trouvés pendant les fouilles. Celles-ci ne portaient d'ailleurs pas seulement sur le site de la cathédrale, mais sur tout un ensemble d'édifices dont le palais d'un évêque, deux monastères et une seconde église.

#### Une course contre la montre

Les fouilles à Faras furent une course contre la montre. En quatre saisons de cinq à six mois chacune, la mission est parvenue à sauver les objets les plus importants — les peintures murales de la cathédrale, déposées et mises en caisses, les bronzes, la céramique, les inscriptions et, avec

leurs cercueils, les ossements des évêques. La liste des noms des dignitaires épiscopaux, inscrite sur les murs de la cathédrale est un document capital pour l'étude historique du christianisme nubien. A peine achevait-on de clouer les caisses que les eaux du Nil atteignaient le niveau de la colline qui venait d'être explorée. Quelques mois plus tard, seules des couronnes de palmiers émergeant du lac indiquaient l'emplacement où Faras fleurissait autrefois.

## EXPEDITION: MISSION ARGENTINE EN NUBIE

### SITE: AKCHA

RAPPORTEUR: A. ROSENWASSER

DEPUIS 1961, l'Argentine a envoyé plusieurs missions pour travailler en Nubie soudanaise avec des archéologues français. Ces missions ont déblayé le temple d'Akcha, et sauvé de nombreux et importants bas-reliefs, qui se trouvent aujourd'hui à Khartoum.

#### Le fils royal de Kouch

Pendant la saison 1962-1963, la mission argentine découvrit cinq chapelles construites par le pharaon Séthi 1<sup>er</sup>, père de Ramsès II, et les restes d'une porte menant à une chapelle dédiée à Hekanakht, vice-roi de la Nubie sous le règne de Ramsès II. On y voit le vice-roi en vêtements de cérémonie, avec cette inscription: "Hekanakht, fils royal de Kouch".



Sainte Anne, Faras.  
Photo K. Michalowski ©  
Musée national, Varsovie



Dépose de fresque à Faras. Photo © Rex Keating, Paris



Hekanakht, fils royal de Kouch, Akcha. Photo © A  
Rosenwasser, Argentine

EXPEDITION: CANADA

SITE: PLAINE DE KOM OMBO

RAPPORTEUR: PHILIP E. SMITH

#### La plaine de Kom Ombo

Si la mission canadienne en Nubie choisit de prospecter non dans la zone qui serait immergée, mais à une cinquantaine de kilomètres en aval du Haut Barrage d'Assouan, dans la plaine de Kom Ombo, c'est parce qu'on était sur le point de transférer la plupart des Egyptiens d'origine nubienne sur des terres bonifiées autour de Kom Ombo et que le nivellement des sols, déjà commencé, risquait d'y anéantir des sites préhistoriques.

Dans les années 20, un ingénieur français installé à Kom Ombo, Edmond Vignard, avait publié plusieurs études sur des sites préhistoriques de la région; jusqu'en 1962, celles-ci constituaient pratiquement la somme des connaissances relatives au paléolithique supérieur en Egypte. Il semble que cette région fut peuplée pendant plusieurs centaines de milliers d'années au paléolithique bien qu'il ne subsiste que peu de traces de ces groupes humains antérieures à 15000 environ avant J.-C.

#### Cinq cultures préhistoriques

Vignard avait identifié une culture qu'il appela sébilienne, et qui se caractérisait par un travail particulier des outils de pierre; il pressentit l'existence de plusieurs autres. Il y eut en réalité cinq "cultures" (identifiables à leurs outils de pierre) autour de Kom Ombo, de 15000 à 9000 environ. Nous avons pu sauvegarder quelques-uns de leurs campements, en surface ou enfouis sous terre, et effectuer, au radiocarbone, les premières datations du paléolithique en Egypte.

L'histoire de l'occupation dans la plaine de Kom Ombo pourrait se résumer comme suit. Vers 15000 avant J.-C. vivait à Kom Ombo une population qui fabriquait des outils de silex du type appelé "halfan" en Nubie; elle vivait, semble-t-il, de cueillette, de chasse et de pêche.

De 13000 à 12000 avant J.-C., deux groupes distincts et récemment identifiés leur succédèrent: les Silsiens, qui taillèrent des outils de pierre encore plus petits, et même des microlithes, et les Sébéliens, dont les outils étaient surtout de longues lames étroites. Vers 11000 apparaît un quatrième groupe que nous avons dénommé les Menchiens; ils utilisaient de lourds outils faits d'éclats de pierre, surtout des grattoirs, et un très grand nombre de pilons en grès, qui servaient probablement à préparer la nourriture. Enfin, à partir de 11000 environ, on retrouve les Sébiliens de Vignard, qui semblent s'être perpétués jusqu'aux débuts de l'holocène.

L'image qu'on retire de ces six millénaires est celle de petits groupes ne dépassant pas quelques centaines d'individus qui parcouraient en toutes saisons la plaine de Kom Ombo. C'étaient essentiellement des chasseurs.

#### Un style unique d'art rupestre

Nous avons également inventorié une série de dessins rupestres d'animaux sauvages, gravés dans les falaises du nord de la plaine. Ils décrivent l'activité des chasseurs de la région au cours des millénaires qui ont précédé l'introduction de la production alimentaire en Egypte, soit (vraisemblablement) après 6000. L'âge de ces dessins reste incertain; leur style semble unique dans la vallée du Nil.

Le tableau que nous avons établi de la vie dans la plaine de Kom Ombo donne, à son échelle, une bonne idée de la façon dont d'autres populations pré-agricoles ont pu vivre, à cette époque, en Nubie et dans la Haute et la Basse Egypte. Il illustre leur adaptation aux conditions du milieu nilotique, des collines avoisinantes et des bords du désert.



Fragment de texte liturgique, Sounnarti. Photo © E Dinkler, Heidelberg

EXPEDITION: INSTITUT ARCHEOLOGIQUE ALLEMAND, REPUBLIQUE FEDERALE D'ALLEMAGNE

SITE: KOULB, ILES DE SOUNNARTI et TANGOUR

RAPPORTEUR: ERICH DINKLER

L'INSTITUT a effectué des fouilles sur les trois îles de Batn el Hajar, entre la seconde cataracte et Akacha, mais aussi à Koulb, à environ trois kilomètres à l'ouest d'Akacha, sur la rive occidentale du Nil.

#### Trois églises de village

La mission a dégagé trois églises; chacune d'elles était construite dans un petit village et pouvait contenir de vingt à vingt-cinq personnes. L'église de l'île de Sounnarti était la mieux conservée. L'autel était encore debout, avec son dessus de marbre, et la chaire s'élevait au centre de l'édifice. Le mur occidental, du 12<sup>e</sup> ou du 13<sup>e</sup> siècle, était percé de deux entrées, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes.

Trois sites fortifiés furent également mis au jour et, cette fois encore, les fortifications les plus imposantes étaient celles de Sounnarti. De forme triangulaire, elles étaient construites en pierre sèche, s'adaptant à la topographie du terrain et protégeaient une quinzaine de maisons, avec assez d'espace libre pour quelques têtes de bétail.

#### Koulb, village fortifié

Le village fortifié de Koulb, particulièrement intéressant, date vraisemblablement du 8<sup>e</sup> siècle; le mur d'enceinte aurait été construit plus tard. Dans plusieurs maisons, on trouva des fragments d'objets marqués du nom Michel, ou d'un monogramme de ce nom, le tout en caractères grecs. Ces fragments étaient percés de trous, sans doute pour que les objets puissent être suspendus. Le nombre de ces graffiti semblerait indiquer que les villageois connaissaient l'alphabet grec.

#### Le plus ancien texte liturgique

La découverte la plus importante reste sans doute un petit morceau de parchemin, trouvé dans le sol sableux de l'église de Sounnarti. Il porte le plus ancien texte liturgique connu de l'église nubienne. Sur l'une des pages était soigneusement transcrit à l'encre rouge et noire, le texte d'une prière eucharistique grecque.

EXPEDITION: UNIVERSITES DE TURIN, MILAN et ROME

SITES: DEHMIT, KALABCHA, IKHMINDI, MAHARRAQA, KOUBAN, SABAGOURA, TAMIT, SONQI

RAPPORTEUR: SERGIO DONADONI

LA contribution de l'Italie à la campagne de fouilles en Nubie se fit dans trois secteurs: l'université de Turin fit des recherches sur les sites de Dehmit et Kalabcha, l'université de Milan sur ceux de Maharraqa, Ikhmindi, Kouban et Sabagoura, et l'université de Rome sur ceux de Tamit et Sonqi.

#### Un ensemble de cultures locales

Les travaux de recherche de la mission italienne en Nubie portèrent moins sur les antiquités égyptiennes que recelait le sol nubien (bien que ce fût un des aspects du travail effectué à Dehmit et à Kouban), que sur les vestiges permettant d'identifier certaines cultures locales. C'étaient souvent des ensembles de cultures sans écriture et qui ne pouvaient nous parler qu'au travers de leurs œuvres d'art. Dans un cimetière de Tamit, par exemple, nous tombâmes sur des vestiges de la période la plus reculée, contemporaine de l'Egypte prédynastique et du début de la période dynastique; quant aux dessins rupestres et à la poterie découverts à Sabagoura et à Kouban, ils nous parlent de populations pastorales de la période du Moyen Empire.

#### Une Nubie indépendante

Mais la recherche la plus fructueuse fut sans doute celle qui se rapportait à une période postérieure. L'identification d'une nécropole méroïtique à Maharraqa, à la limite du monde romain et des territoires des rois de Nubie dont la capitale était la lointaine Méroé, montre jusqu'à quelle distance vers le nord cette culture africaine avait imposé le sceau de sa personnalité.

A Ikhmindi, nous eûmes la chance de découvrir une inscription virtuellement contemporaine de l'introduction du christianisme dans la région; il nous fut ainsi possible d'identifier une certaine forme d'urbanisme chrétien à Ikhmindi, Sabagoura et Kalabcha.

Nous découvrimés d'autres monuments chrétiens importants datant de l'époque de l'apogée de la Nubie indépendante, lorsque, pour la première fois, des inscriptions furent rédigées dans la langue locale, et non dans celle d'un des pays avoisinants: le complexe d'un sanctuaire à Tamit, et un petit cimetière d'église à Sonqi, ont fourni une série de peintures, inscriptions et autres témoignages d'une vie sociale et culturelle, influencée certes par celle de Faras, la métropole voisine, mais tout aussi riche et variée.



Travailleurs soudanais à Argin. Photo © M. Llonguera-Campana

**EXPEDITION: INSTITUT  
D'EGYPTOLOGIE  
DE L'UNIVERSITE  
HUMBOLDT  
BERLIN-EST,  
REPUBLIQUE  
DEMOCRATIQUE  
D'ALLEMAGNE**

**SITE: DE FARAS A DAL  
(rive occidentale)  
DE LA 2<sup>e</sup>  
CATARACTE  
A DAL  
(rive orientale)**

**RAPPORTEUR: FRITZ HINTZE**

**600 inscriptions et 750 groupes de dessins  
rupestres**

La mission de l'Université Humboldt fut confiée la tâche de recenser toutes les inscriptions et tous les dessins rupestres de la Nubie soudanaise, de la Seconde cataracte à Dal, sur la rive orientale du Nil, et de Faras à Dal, sur la rive occidentale. Toutes les inscriptions et tous les dessins découverts ont été recopiés et photographiés, et des estampages au latex ont été faits pour les plus importants d'entre eux. A cette occasion, une nouvelle technique d'estampage en couleurs a été mise au point. Le travail s'est poursuivi pendant trois saisons, et le matériel rassemblé et enregistré comprenait environ 600 inscriptions et plus de cent sites totalisant 750 groupes de dessins rupestres.

La répartition des inscriptions rupestres est très significative. Au nord de Semna, qui marquait autrefois la limite sud du Moyen Empire de l'Ancienne Egypte, la plupart des inscriptions datent de la période du Moyen Empire; mais au sud de Semna, toutes les inscriptions — à l'exception de trois d'entre elles, près de la cataracte de Dal, qui datent de l'Ancien Empire — sont de l'époque du Nouvel Empire. Les trois exceptions sont les plus méridionales des inscriptions de l'Ancien Empire découvertes *in situ* jusqu'à ce jour. Elles ont été l'œuvre de scribes, ou de contremaitres des chercheurs d'or et de métaux dans les montagnes. La mission a également relevé les marques des fameuses crues du Nil à Semna et à Kumma.

Les dessins rupestres s'échelonnent de la préhistoire au Moyen Age. Environ 10 % d'entre eux sont des représentations d'animaux sauvages, éléphants, girafes, antilopes, gazelles et autres. Soixante pour cent représentent des animaux domestiques — bœufs, mais aussi chevaux, chameaux, moutons, chèvres et chiens. Les trente pour cent restants retracent des scènes diverses: hommes à la chasse, à cheval ou sur des chameaux, danses de femmes, bateaux. On trouve de nombreux signes symboliques qu'il n'est pas toujours aisé d'interpréter.



**Stèle du Prince Amenemhet.** Photo © T. Sæve-Soderbergh, Upsala

**EXPEDITION: MISSION  
SCANDINAVE  
EN NUBIE  
SOUDANAISE**

**SITE: RIVE ORIENTALE  
DU NIL, DE FARAS  
A GAMAI**

**RAPPORTEUR: TORGNY SÆVE-  
SODERBERGH**

LA mission conjointe des quatre pays scandinaves — le Danemark, la Finlande, la Suède et la Norvège — a travaillé dans la région septentrionale du Soudan pendant l'hiver des années 1961 à 1964. Elle a mené à bien une prospection archéologique exhaustive de la rive orientale du Nil, de Faras, sur la frontière avec l'Egypte, à Gamai, proche de la Seconde cataracte, soit sur une distance d'environ soixante kilomètres. Près de 490 sites, du début de l'âge de pierre au Moyen Age, furent recensés. Tous étaient pratiquement inconnus auparavant. Quelque 4 200 tombes furent mises au jour, ainsi que cinq églises et des sites fortifiés. La mission a photographié près de 2 600 dessins rupestres, et en a établi la carte détaillée ainsi que la documentation. Elle a retrouvé quelque 3 000 vases plus ou moins intacts du Nouvel Empire, 6 000 morceaux de textiles divers, et les ossements provenant de 1 500 squelettes humains.

#### **La stèle du Prince Amenemhet**

La mission découvrit aussi un riche cimetière de 692 tombes à Faras, dans la province de Dêbéira. L'hypothèse selon laquelle ces tombes seraient celles de nubiens de culture égyptienne semble d'autant plus fondée que la sépulture de Djehouti-hotep, prince de Teh-khet (Dêbéira), qui portait aussi le nom nubien de Paitsy, est toute proche. Or ses titres montrent clairement qu'il avait été éduqué à la cour d'Egypte.

La mission a prospecté la tombe du frère de Djehouti-hotep, Amenemhet, sur la rive occidentale du Nil. Amenemhet avait été fonctionnaire dans l'administration égyptienne, avant de succéder à son frère comme prince de Teh-khet. La chambre du culte contenait une magnifique stèle, portant un long texte hiéroglyphique et des représentations d'Amenemhet, de sa femme et de ses parents.

#### **Des restes humains**

Nous avons soumis à l'analyse informatique un nombre considérable d'ossements, représentant

1 546 individus ayant vécu au cours de la période allant du groupe X à la fin de l'ère chrétienne (1500). La pyramide des âges montre que les nubiens mouraient généralement jeunes. Dans les groupes A et X, le taux de mortalité le plus élevé correspond au groupe d'âge des 20-25 ans, dans les autres, au groupe d'âge des 35-50 ans. L'analyse de diverses données, notamment anthropométriques, semble révéler un changement de population dans la dernière époque nubienne, au cours de la période transitoire entre la culture méroïtique et celle du groupe X. Le groupe X allogène n'était pas d'un type tellement éloigné de celui des populations méroïtiques successives, mais il se différençait très nettement du groupe C, plus ancien.

**EXPEDITION: SOCIETE  
D'EXPLORATION  
EGYPTIENNE  
DE LONDRES**

**SITE: KASR IBRIM**

**RAPPORTEUR: J.M. PLUMFLEY  
et R.D. ANDERSON**

#### **La forteresse de Kasr Ibrim**

UN projet qui dépassa toutes les espérances fut la prospection de la colline fortifiée de Kasr Ibrim. Elle révéla que ce site avait une longue histoire remontant au moins au début du Nouvel Empire, sinon plus haut encore, et se poursuivant presque sans interruption jusqu'en 1812 après J.-C. quand il fut définitivement abandonné. Depuis, la montée des eaux du lac en a fait une île, où des fouilles complémentaires restent toutefois possibles.

Les anciennes fortifications, qui durent être impressionnantes, ont été plusieurs fois reconstruites. La date de construction du bastion en briques de boue séchée, découvert en 1978, demeure inconnue, mais la plus ancienne enceinte continue pourrait avoir été élevée à l'époque méroïtique ou ptolémaïque et fut probablement renforcée par le gouverneur romain Pétrionius vers l'an 22 avant J.-C.

#### **Le temple de Taharqa**

La découverte d'un très grand nombre de blocs de pierre portant les titres de Taharqa, pharaon de la dynastie "éthiopienne" (7<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) donnait à penser qu'un édifice de cette époque avait autrefois existé à Ibrim; et en effet, pendant la saison 1972, des vestiges importants d'un temple construit par ce souverain furent découverts. Un bas-relief peint, unique en son genre, est un portrait de Taharqa lui-même.

#### **Une taverne dans la ville (groupe X)**

Les fouilles dans le périmètre de la forteresse firent apparaître une ville étendue du groupe X, bâtie sur d'anciennes constructions méroïtiques. Ibrim fut peut-être un lieu de résidence royale et les objets fabriqués à cette époque attestent une évolution culturelle plus poussée qu'on ne l'avait cru.

Le bâtiment profane le plus grand du groupe X, à Ibrim, semble avoir été une taverne, construite au milieu du 4<sup>e</sup> siècle après J.-C., à la fin de la période méroïtique. Les cisures d'une amphore posée sur un trépied, ainsi qu'une grappe de raisins indiquent la destination des lieux, que confirme la découverte, dans les pièces contigues, de milliers de pichets et de gobelets brisés.

#### **La cathédrale de la Vierge Marie**

Kasr Ibrim est dominé par les vestiges d'une splendide cathédrale en pierre construite à partir d'un édifice primitif. Les arcades de la cathédrale sont décorées de rosaces de pierre et d'autres motifs. C'était un bâtiment à deux nefs latérales, avec des colonnes de granit monolithiques, une abside semi-circulaire à l'est et deux cryptes profondes avec des fosses tombales, qu'on abordait par la magnifique volée d'un escalier monumental.

#### **L'évêque nubien Timothée**

En 1964, la sépulture d'un évêque fut découverte sous l'entrée menant à la crypte nord de la cathédrale. Des lettres du patriarche de l'Eglise copte



Le corps de l'évêque Timothée, et les deux lettres trouvées dans sa tombe. Photo © J. M. Plumley, U.K.

trouvées dans cette tombe — deux rouleaux de 4,5 mètres de long — indiquent que l'évêque s'appelait Timothée, qu'il était nubien et qu'il fut sacré en 1372. On a cru, longtemps, que Timothée avait été le dernier évêque de Nubie, mais l'un des neuf rouleaux de cuir trouvés à Ibrim en 1864 infirme cette opinion. Écrit en nubien médiéval, et daté de 1464, ce rouleau nous apprend en effet qu'un roi nubien, Joel, régnait alors à Gebel Adda tandis qu'un évêque du nom de Merki résidait à Ibrim.

#### Un traité bien réel

En 1972, on découvrit à Kasr Ibrim un magnifique rouleau de parchemin arabe, qui avait trait à l'application du *bakt*, ou traité, entre la Nubie chrétienne et l'Égypte musulmane. Auparavant, certains érudits pensaient que tout ce qui touchait à ce traité avait été inventé par des écrivains arabes postérieurs. Le rouleau lui confère une indiscutable réalité historique. C'est une missive adressée à l'automne de 758 par le gouverneur de l'Égypte au roi de Nubie, pour se plaindre que les termes du traité n'étaient pas respectés : des esclaves évadés d'Égypte n'étaient pas renvoyés à leurs maîtres, les marchands musulmans ne pouvaient pas voyager en Nubie en sécurité, et des messagers y étaient retenus sans raison.

#### Cornélius Gallus, le gouverneur-poète

La découverte la plus passionnante de la saison 1978 fut un papyrus sur lequel figuraient dix vers élégiaques de Cornélius Gallus, le premier gouverneur de l'Égypte romaine, célèbre dans l'antiquité pour avoir fait Cléopâtre prisonnière, ami de Virgile et poète passionné admiré d'Ovide. Avant la découverte d'Ibrim, le monde moderne ne connaissait de Gallus qu'un pentamètre. Le texte, transcrit en petits caractères, est sans doute le meilleur échantillon que nous possédons actuellement de la copie contemporaine d'une œuvre d'un poète latin connu.

#### Clefs pour deux langues inconnues

Mais la fascination d'Ibrim tient surtout aux deux langues pour l'essentiel non encore déchiffrées dont les découvertes faites sur ce site permettront peut-être de percer un jour le secret. La langue la plus ancienne est le méroïtique, langue de la cité du sud qui domina si souvent Ibrim tout au long de son histoire, et dont les caractères dérivent des signes démotiques égyptiens. On peut en lire certains mots, mais leur sens nous échappe encore presque complètement. Les tablettes de bois et

les tessons de pots trouvés à Ibrim contribueront à leur déchiffrement. L'autre langue mal connue est le nubien médiéval ; les premiers textes écrits datent de la fin du 8<sup>e</sup> siècle après J.-C. La dernière saison de fouilles à Ibrim mit au jour cinq psaumes bilingues écrits en grec et en nubien, qu'on étudie actuellement.



Dessin rupestre de Sayala. Photo © Kunsthistorisches Museum, Vienne

**EXPEDITION :** MISSION  
AUTRICHIENNE  
EN NUBIE

**SITE :** REGION DE SAYALA

**RAPPORTEUR :** WILHELM  
EHGARTNER

**A** la mission autrichienne incombait la tâche d'explorer les tombes, de rassembler les squelettes et de les étudier scientifiquement et de faire le relevé des gravures et dessins rupestres dans toute la région de Sayala, sur les deux rives du Nil.

#### Des navires de toutes les époques

Outre de multiples dessins rupestres de bovins, de girafes, d'éléphants, d'autruches et d'êtres humains, la mission releva 140 représentations de navires. L'examen du type de construction dépeint a permis de les dater et les classer : bateaux de type Nagada II, vaisseaux des périodes dynastiques à cabines centrales, navires romains hauts de franc-bord, galères à rames multiples d'une époque postérieure, *felouques* plus récentes encore.

#### L'histoire racontée par les ossements

L'anthropologie physique moderne va bien au-delà de la détermination du type humain par la mesure du crâne et d'autres indicateurs, ou l'évaluation de la taille des individus. Elle s'attaque à la tâche plus ambitieuse de reconstituer la structure biologique complète d'une population ou d'un de ses groupes, en cherchant notamment à déterminer la répartition des sexes, la mortalité infantile, le processus de la croissance de l'enfant, la longévité.

La mission autrichienne a examiné en tout 107 squelettes humains ; 30 d'entre eux appartenaient à la fin du groupe C, 13 dataient de la période romano-nubienne, et 64 du début de la période byzantine. Parmi les squelettes du groupe C, on ne trouva pas une seule femme. Quant aux enfants, ils étaient pour la plupart âgés de un à six ans. Où donc étaient enterrées les femmes ? Et pourquoi certains enfants avaient-ils droit aux mêmes honneurs funéraires que les adultes de sexe masculin ? Plusieurs hommes avaient des dents exceptionnellement grandes. Parmi les squelettes de la période byzantine, la proportion d'individus déjà édentés à un âge relativement jeune (entre 25 et 35 ans) était surprenante. Les enfants et les adolescents, en revanche, ne semblaient pas atteints. Comment expliquer ce brusque changement à l'âge mur ? Autant de questions encore restées sans réponse.

**EXPEDITION :** INSTITUT D'EGYPTOLOGIE DE  
L'UNIVERSITE  
DE PRAGUE

**SITE :** TAFFA, KERTASSI,  
OUADI KITNA,  
KALABCHA - SUD

**RAPPORTEUR :** MIROSLAV VERNER

#### Le temple perdu de Taffa

**L'**UNE des réussites les plus intéressantes de la mission de l'Institut d'égyptologie de l'université de Prague, fut la localisation du temple méridional de Taffa, disparu depuis de longues années. Construit pendant la période romaine, puis remis en usage par les chrétiens, ce temple était encore connu au début du siècle dernier ; mais toute trace en avait disparu depuis lors. On savait qu'il se situait quelque part dans une plaine d'un kilomètre de long sur un demi-kilomètre de large, enseveli sous les boues déposées par le Nil après la construction du premier barrage d'Assouan.

En étudiant deux daguerréotypes pris en 1850-1851 par les voyageurs français Maxime du Camp et Félix Teynard, la mission put calculer la position du photographe d'après la perspective de la falaise située derrière le temple, et en repérer ainsi l'emplacement exact.

#### La forteresse de Kertassi

En même temps qu'elle travaillait à Taffa, la mission s'attachait à établir le plan d'une vaste forteresse ancienne située à Kertassi, tout près de la gigantesque carrière qui avait jadis fourni le grès pour la construction des temples de Philae. Cette carrière a la forme d'un immense amphithéâtre, auquel une niche encadrée de deux bustes sculptés sur une paroi donne l'apparence d'un ancien temple en ruine.

#### 550 tombes du groupe X

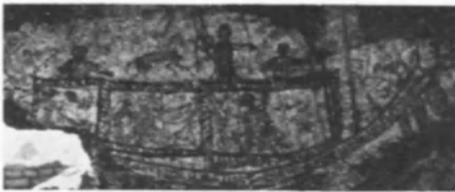
Les fouilles à Ouadi et au sud de Kalabcha révélèrent 550 tombes du groupe X, des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles. Parmi les riches ornements funéraires, figuraient des séries d'objets en poterie, en verre et en métal, des bijoux, des fragments de châlits, des restes de nourriture, et un matériel anthropologique très fourni.

#### Recherche épigraphique

Dans les deux territoires de quinze kilomètres de long qui s'étendent de Naga el Dom el Dakar à Naga el Kouroud, et de Naga el Birba à Gerf Hussein, la mission a fait une étude épigraphique qui a permis de relever quelque 250 inscriptions égyptiennes, méroïtiques, cariennes, araméennes, grecques, latines et coptes.



La carrière de Kertassi. Photo Manani Unesco



**L'arche de Noé, fresque, Dabéira Ouest.**  
Photo © Rex Keating Paris

**EXPEDITION: UNIVERSITE DU GHANA**

**SITE: DEBEIRA OUEST**

**RAPPORTEUR: PETER SHINNIE**

**La vie quotidienne en Nubie médiévale**

LÀ prospection de la ville médiévale de Dabéira, située sur la rive gauche du Nil entre les villages modernes de Serra et d'Argin, avait pour objectif de recueillir le maximum d'informations sur la vie quotidienne dans la Nubie du Moyen-Age. Les objets découverts et certaines des constructions mises au jour montrèrent, par leur degré d'élaboration, que Dabéira était bien plus qu'un simple village de paysans.

Outre la ville, on retrouva deux églises et un monastère (?). La ville avait été habitée à deux périodes tout à fait différentes, d'abord jusqu'au 7<sup>e</sup> siècle après J.-C., puis de 750 à 1100 environ. Dans l'intervalle, le site fut totalement abandonné et recouvert par le sable apporté par le vent. Les églises appartiennent à la seconde période d'occupation, la plus importante et la plus riche, alors que le monastère semble dater de la première ville, c'est-à-dire du 6<sup>e</sup> siècle ou même d'une période quelque peu antérieure.

**La première ville**

La première ville (7<sup>e</sup> siècle après J.-C.) avait en grande partie disparu sous les fondations de la seconde, à quelques maisons près. Ces constructions, de structure légère, semblent être des magasins et des cuisines, éléments probables d'un ensemble plus étendu sous-jacent aux constructions ultérieures.

**Les maisons nubienne de la seconde période**

La ville de Dabéira gagne en importance pendant la seconde période d'occupation. La plupart des constructions semblent avoir été des maisons d'habitation, et bien qu'elles soient toutes différentes les unes des autres, on y remarque des similitudes d'agencement. Petites, n'ayant souvent que deux pièces, elles sont recouvertes du toit en voûte nubien, auquel mène parfois un escalier. Toutes les constructions sont en briques de boue séchée, sauf une seule, qui est en pierre et qui se trouve dans le prolongement méridional du site. Cette partie de la ville semble la plus récente, et la maison en pierre date probablement des alentours de 1100 après J.-C.

**Un mode de vie séculaire**

La vie quotidienne était sans doute assez proche de celle d'un passé récent. La différence essentielle résidait dans le plan des villages — car depuis plus de 150 ans, le village nubien est un ensemble de vastes maisons entourées d'une cour, indépendantes les unes des autres, disposées en alignement et tournées vers le fleuve. Tandis que le village médiéval groupait des maisons beaucoup plus petites, serrées les unes contre les autres, sans logique apparente.

**Agriculture et régime alimentaire**

Tributaire de la *saqia* pour l'irrigation, l'agriculture ne devait pas être différente de ce qu'elle est aujourd'hui, non plus que les récoltes — blé et sorgho — et le régime alimentaire correspondant. On a mis au jour à Dabéira ce qui semble être un élément d'une presse à sésame.

**EXPEDITION: INSTITUT ORIENTAL, UNIVERSITE DE CHICAGO, ETATS-UNIS**

**SITE: BEIT EL-OUALI, KALABCHA, KOUSTOUL**

**RAPPORTEUR: BRUCE WILLIAMS**

**Les tombes des chefs Blemmyes**

LES opérations sur le terrain commencèrent en 1960-1961, lorsque l'université de Chicago et l'Institut suisse de recherches architecturales du Caire organisèrent une expédition conjointe juste au sud d'Assouan, afin d'étudier le temple partiellement excavé de Beit el-Ouali, construit par Ramsès II (19<sup>e</sup> dynastie) et de fouiller d'autres sites archéologiques jusqu'à Bab Kalabcha.

La prospection de plusieurs sites dans la région de Koustoul livra de la céramique et des objets d'une culture jusque-là inconnue. De grandes tombes de pierre circulaires contenaient notamment une belle poterie d'un rouge bruni, décorée de motifs linéaires, ainsi que des objets et des monnaies de la fin de l'Empire romain. Ces tombes seraient celles de roitelets ou de chefs Blemmyes, une puissante tribu qui a occupé cette partie de la Nubie lors du déclin de l'Empire romain. Les poteries et les objets originaux découverts viennent conférer une réalité culturelle aux Blemmyes, dont l'existence était déjà attestée par des sources anciennes, mais non dans le domaine de l'archéologie.

**Les plus grandes tombes du groupe A jamais découvertes en Nubie**

En janvier 1964, des membres de l'expédition découvrirent un cimetière de tombes du groupe A bien plus grandes que celles qu'on avait trouvées jusque-là en Nubie. Les sépultures avaient été pillées et incendiées, mais les fragments de poterie et d'objets divers sont si nombreux, si variés et d'un tel intérêt (certains sont absolument uniques) que ces tombes auraient été considérées comme des tombes royales si elles avaient été découvertes dans un cimetière prédynastique au nord de la première cataracte ou s'il était apparu qu'elles dataient d'une période beaucoup plus récente.

**Le témoignage d'un brûle-parfums**

Or les symboles et insignes trouvés dans ces tombes donnaient à penser que cette royauté était de type égyptien. Avant cette découverte, les preuves de l'existence, à la même époque, de rois en Egypte ne remontaient qu'à deux ou trois générations avant le début de la première dynastie (vers 3100 avant J.-C.); quelques façades de palais représentées sur des poteries faisaient reculer nos connaissances d'une ou deux générations encore dans le passé. En rapprochant ces témoignages de listes, d'annales et de légendes postérieures, les spécialistes avaient pu établir un tableau théorique de l'Egypte préhistorique. Mais nul vestige royal n'avait jusque-là été retrouvé qui corroborât clairement l'analyse de ces éléments discontinus.

Les tombes du cimetière L, à Koustoul, ont livré deux séries d'objets qui confirment leur caractère royal et devraient faire progresser notre connaissance imparfaite de cette période: un ensemble de brûle-parfums décorés et d'objets cylindriques en grès ou faits d'un curieux mélange d'argile et de minéraux, parfois ornés de motifs sculptés. L'un des brûle-parfums, celui de Koustoul, particulièrement volumineux, est finement travaillé en une sorte d'intaille rappelant les dessins rupestres de la vallée du Nil et des déserts avoisinants. Il avait été gravement endommagé par les pilliers de tombes; si l'on pouvait encore distinguer sans difficulté une file de trois bateaux arrivant devant un palais, deux des trois passagers de marque étaient fort abîmés. Mais, à la lumière du caractère incontestablement royal du cimetière, la restauration à effectuer devenait évidente. Le premier navire transporte un prisonnier enchaîné et son gardien jusqu'au lieu du sacrifice, devant la façade du palais. Dans le deuxième se tient un roi, que désignent la couronne blanche de la Haute Egypte et le faucon Horus. Le souverain assis sur son trône et le faucon perché sur la façade d'un palais portant son nom sont une représentation typique des premières dynasties égyptiennes.

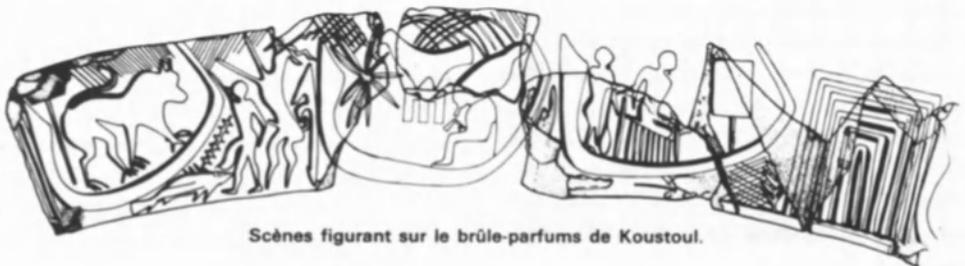
**Le première représentation d'un événement historique**

Le second groupe d'objets qui confirme la réalité historique des rois enterrés dans le cimetière L est une série de vases peints représentant des événements réels ou prétendus tels. Sur l'une des pièces, un oiseau attaque un cartouche où figurent deux lignes diagonales, symbole d'Hiérakonpolis, la plus vénérée des anciennes capitales de la Haute Egypte. Ce rappel d'un conflit est la première mention de cette ville, la plus ancienne référence à une entité politique en Egypte, et très probablement le plus ancien événement historique consigné.

Le vase le plus important est une coupe jadis décorée de quatre groupes de girafes encadrés de palmiers. Deux scènes seulement subsistent: sur l'une d'elles, on voit une plante qui, bien que de forme bizarre, est sans aucun doute le symbole de la Haute Egypte. Là encore, nous avons la première mention de la Haute Egypte en tant qu'entité politique. Ces nouvelles pièces aideront à dater quelques monuments d'Egypte où il est fait allusion à des événements de cette époque "préhistorique". Ils permettront également, avec le brûle-parfums de Koustoul, d'identifier d'autres objets et un monument déjà connus en Nubie comme appartenant aux pharaons qui unifièrent la région politiquement et lui donnèrent une identité culturelle.



**Le brûle-parfums de Koustoul.** Photo © Institut Oriental de l'Université de Chicago, Etats Unis



Scènes figurant sur le brûle-parfums de Koustoul.

## La Nubie du groupe A, Etat unifié

Grâce au témoignage fourni par le cimetière L, la période qui précède juste la première dynastie devient, pour la première fois, une époque historique.

Un fait étonnant se dégage, absolument contraire à toutes les idées antérieures sur la question : pendant neuf générations au moins, de 3500-3400 à 3200-3100 avant J.-C., la Nubie du groupe A fut un Etat unifié, possédant tous les attributs d'une civilisation — un gouvernement, un pharaon, des fonctionnaires, une religion officielle, une écriture et des monuments — un Etat assez fort pour unir des peuples qui n'étaient pas de même origine. C'est ainsi que les habitants du Ta-Seti, "Le Pays de l'Arc", nom par lequel les anciens Egyptiens désignaient la Nubie, participèrent pleinement et sur un plan d'égalité que personne n'avait jamais soupçonné, à l'irrésistible essor de la civilisation des rives du Nil.

**EXPEDITION:** UNIVERSITE  
DE STRASBOURG

**SITE:** TOMAS

**RAPPORTEUR:** JEAN LECLANT

UN certain nombre d'inscriptions de l'Ancien Empire indiquait que Tomas était un important centre commercial de la Nubie antique, et le point de départ de pistes vers les oasis et vers Assouan à travers le désert. Une prospection minutieuse le long du Nil, en amont et en aval de Tomas, a fait découvrir de nombreuses gravures rupestres apparentées à l'art rupestre saharien septentrional et jusqu'ici insoupçonnées.

### La stèle de Bertoye

A la fin de la période méroïtique, la région de Tomas faisait partie d'une province frontière du royaume méroïtique. A Karanog, juste en amont de Tomas la mission découvrit deux importants documents : une stèle et une table d'offrandes avec des inscriptions en méroïtique cursif. L'une et l'autre citent le nom de Bertoye, grand dignitaire et prêtre de plusieurs cultes de la région en particulier de celui d'Amon. Le personnage était déjà connu par plusieurs inscriptions en méroïtique, mais aussi en démotique et en grec. Certaines, datées de 253 et de 260 après J.-C., indiquent que Bertoye était contemporain du roi méroïtique Tequeridéamani. Ce sont là de très précieux apports pour l'étude, actuellement en cours, de la langue méroïtique. Cette étude, qui se fait en partie à l'aide d'ordinateurs, portait jusqu'alors sur quelque 800 inscriptions, mais le plus souvent très courtes; d'où l'intérêt de la découverte de deux longs textes exceptionnellement bien conservés.



La stèle de Bertoye. Photo © J. Leclant, France

## Tomas à l'époque chrétienne

Lorsque la Nubie fut devenue chrétienne, Tomas conserva son importance. A Cheikh Daoud, la mission a noté plusieurs graffiti d'époque copte et dégagé une tombe dans laquelle elle a recueilli quatre dépouilles humaines et un morceau de grès rose sur lequel est dessiné le contour d'un chameau.

**EXPEDITION:** MISSION YALE-  
PENNSYLVANIE,  
ETATS-UNIS

**SITE:** TOCHKA, ARMINNA

**RAPPORTEUR:** WILLIAM KELLY  
SIMPSON

### La prince de Miam

L'UNE des réussites de la campagne fut l'identification par la mission Yale-Pennsylvanie de l'une des trois tombes de Tochka-est, juste au nord d'Abou Simbel, comme étant celle de Heka-nefer, prince de Miam (nom ancien d'une province de Nubie).

Dès 1905, Arthur Weigall, alors inspecteur-chef du Service des Antiquités de l'Egypte, avait trouvé près de la tombe une inscription qu'il avait traduite par "chef de Miam, prince (heka) de Nefer", sans comprendre que la dernière partie était un nom propre, "Hefa-neker". Au nord, à Thèbes en Egypte même, un prince de Miam appelé Heka-nefer, est représenté dans la tombe de Houy, vice-roi de Nubie sous le règne de Toutankhamon (vers 1352-1343 avant J.-C.). Toutankhamon, Houy et Heka-nefer sont tous les trois représentés sur le même mur; Heka-nefer participe à une procession où les terres du sud présentent leur tribut. Des trois personnages, seul Heka-nefer est désigné par son nom.

D'autres chercheurs devaient plus tard établir un lien entre le Heka-nefer de l'inscription de Tochka et celui de la tombe de Thèbes. S'ils comprirent qu'il s'agissait de la même personne, ils ne purent identifier la tombe de Tochka comme étant la sienne. Cela s'explique sans doute par le contraste entre la représentation de Thèbes, où Heka-nefer a l'apparence d'un Nubien typique, à la peau sombre et au costume du sud, et l'impression qui se dégage de la tombe de Tochka : construite sur le modèle des tombes thébaines, cette tombe pouvait donner à penser qu'il s'agissait d'un dignitaire égyptien.

### Compagnon d'enfance du roi

La mission a aussi découvert quatre inscriptions inconnues, à quelque distance au sud des tombes de Tochka-est. L'une de ces inscriptions indique que Heka-nefer était le chef du service des transports sur le Nil, investi du contrôle de tout le trafic fluvial dans sa principauté. Trois autres titres précisent ses relations avec la cour royale de Thèbes. Le premier, celui de "compagnon d'enfance du roi", était décerné aux fils des nobles princes étrangers qui avaient été élevés avec les enfants royaux. Ces condisciples du souverain continuaient de porter fièrement ce titre à l'âge adulte. Ensuite, Heka-nefer était "porteur de la chaise pliante du souverain des deux royaumes", titre qui désignait sa position dans les cérémonies royales. Enfin, les mots "sandale du souverain", ou "fabricant des sandales du souverain", titre qui souligne sa vassalité, semble suggérer que Miam était une région où l'industrie du cuir était particulièrement florissante.

### Serviteurs dans l'au-delà

La découverte la plus passionnante, faite dans le puits qui menait à la chambre funéraire d'Heka-nefer, fut celle de cinq statuette du prince. Négligées par les pilliers de sépultures, qui avaient emporté toutes les parures et tous les trésors enterrés avec le corps, ces statuette funéraires étaient les ouchebtis du prince - statuette portant un texte expliquant qu'elles prendraient dans l'au-delà la place de leur possesseur chaque fois qu'il serait appelé à effectuer un travail manuel. Elles figurent parmi les plus beaux ouchebtis jamais trouvés en Nubie.



Statuette funéraire de Heka-nefer. Photo © W. K. Simpson, Etats-Unis

### Une stèle copte

A Arminna-ouest, la mission concentra ses efforts sur un site qu'on pensait jusqu'alors être celui d'un complexe monastique, mais qu'on décrirait plus précisément en disant qu'il a été habité successivement aux périodes méroïtique, du groupe X et chrétienne. L'édifice le plus inattendu que la mission mit au jour est une église copte semblable à plusieurs des petites églises trouvées plus loin au sud. Dans l'abside, une stèle funéraire copte en terre cuite indique que l'église était probablement un lieu de culte au 10<sup>e</sup> siècle.

**EXPEDITION:** MISSION  
ARCHEOLOGIQUE  
NEERLANDAISE  
EN NUBIE

**SITE:** SHOKAN,  
ABDALLAH NIRQI

**RAPPORTEUR:** H. D. SCHNEIDER

### Habitat de la fin du méroïtique à Shokan

DE 1962 à 1964, la mission néerlandaise fouilla un village de la fin de la période méroïtique (du 1<sup>er</sup> au 4<sup>e</sup> siècle après J.-C.), situé à Shokan, à deux ou trois kilomètres au nord des temples d'Abou Simbel et comptant une trentaine de maisons. L'habitation-type comportait trois pièces. Les toits étaient en voûte, les portes avaient des montants de pierre, et les murs, où s'ouvraient des niches, s'ornaient parfois de frises peintes en rouge. On a notamment trouvé à Shokan un beau gobelet en faïence, décoré de dessins au trait noir représentant deux prisonniers attachés à un pieu devant une panthère.

### L'église d'Abdallah Nirqi

La mission néerlandaise découvrit et fouilla une église du 8<sup>e</sup> siècle de Abdallah Nirqi, à quatre kilomètres au nord d'Abou Simbel. L'église, en briques de boue séchée, mesurait 15 mètres sur 12, et ses murs étaient intacts jusqu'à une hauteur de 3,5 mètres. Dans la nef centrale, un escalier de sept marches menait à la chaire. Les murs et les plafonds étaient peints de scènes représentant la Sainte Famille et des personnages importants de l'Eglise nubienne. Plusieurs de ces peintures ont été sauvées grâce aux travaux d'une mission de restauration égypto-yougoslave.

### Le Christ et les quatre Créatures Saintes

Sur le mur oriental de l'aile droite de l'église se trouvait une mandorle représentant le Christ entouré des quatre créatures saintes de l'Apocalypse : un homme, un aigle, un veau et un lion. Une croix grecque — symbole, en Nubie chrétienne, d'une nouvelle vie — complétait cette



L'homme dans la jarre. Photo © H. D. Schneider, Hollande

composition. A gauche de la mandorle, figurait un prêtre tenant une palme à la main.

#### Prisonniers de la jarre

Unique en son genre, une peinture d'Abdallah Nirqi représente un saint sur un cheval blanc. Entre les jambes de sa monture, on peut voir un homme nu, barbu, emprisonné dans une jarre à provisions, et qui s'écrie: "Kyrie eleison", Seigneur, prends pitié! Ce serait l'illustration d'un des principaux épisodes d'une légende perdue, lorsqu'un chrétien, enfermé dans une jarre par des païens, supplie un saint de le délivrer. Ce thème de l'emprisonnement dans un récipient se retrouve dans la mythologie grecque, et on pense qu'on punissait parfois les esclaves, en Orient, en les enfermant dans un "pythos", récipient à engranger le grain.

**EXPEDITION:** ACADEMIE  
DES SCIENCES  
DE HONGRIE

**SITE:** ABDALLAH NIRQI

**RAPPORTEUR:** L. TÖRÖK

LA mission de l'Académie des Sciences de Hongrie a commencé ses travaux en Basse Nubie pendant l'été de 1964, à un moment de l'année où il ne restait que quelques semaines pour procéder à des fouilles. Le site néerlandaise se trouvait sur la rive occidentale du Nil, à quatre kilomètres au nord des temples excavés d'Abou-Simbel.

L'importance des vestiges d'Abdallah Nirqi (du nom d'un fermier qui vivait près de ces lieux dans les années 30) avait déjà été établie par la première expédition de reconnaissance archéologique; mais ce fut néanmoins une belle surprise pour la mission néerlandaise que de découvrir dans une église située dans la zone désertique du site des peintures murales datant du 8<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> siècle, d'un intérêt comparable à celles de la cathédrale de Faras.

Après avoir déblayé l'église et déposé les peintures murales, la mission néerlandaise dut quitter Abdallah Nirqi. La mission hongroise accepta alors la proposition que lui fit le Service des Antiquités d'Egypte de reprendre la concession, et décida de concentrer ses efforts sur l'agglomération et son cimetière chrétien.

#### L'évêque, l'archange et le saint à cheval

Le centre de cette agglomération, qui englobe l'église mise au jour par la mission néerlandaise, était ceinturé par un mur de défense. Deux autres églises furent découvertes à l'extérieur de ce mur. L'une, l'église de l'ouest, avait été édifiée peu après l'achèvement de l'église située dans la citadelle, au 12<sup>e</sup> siècle. L'autre, celle de l'est, dans le cimetière du village, fut construite quelques décennies plus tard. Au 11<sup>e</sup> siècle, l'église de l'ouest fut ornée de peintures murales par des artistes qui décorèrent également l'église de la citadelle: ils venaient très probablement de Faras, centre du diocèse dont Abdullah Nirqi faisait par-

tie. La décoration de cette église de l'ouest fut cependant détruite très peu de temps après par l'écroulement de la voûte. Des fragments de peinture détachés des murs furent retrouvés çà et là dans le remblai du nouveau sol aménagé après la reconstruction de la voûte. Avec ces fragments, nous avons pu reconstituer trois personnages: un évêque, un archange et un saint à cheval.

Ces vestiges picturaux sont sans doute bien modestes, comparés aux somptueuses fresques de Faras. Mais ils témoignent de la présence des arts dans un petit village médiéval et des liens étroits qui existaient entre une église de village et le *grand art* du siège épiscopal. Leur découverte montre aussi comment l'archéologue parvient à reconstituer, avec d'infimes fragments du passé, une vision de l'histoire.

**EXPEDITION:** MISSION ESPAGNOLE  
EN NUBIE

**SITES:** CHEIKH DAUD,  
MASMAS,  
ARGIN, KASR IKO,  
ABKANARTI

**RAPPORTEUR:** E. RIPOLL-PERELLO et  
M. LLONGUERA-  
CAMPANA

LES activités de la mission espagnole en Nubie commencèrent en 1961. La mission se scinda en deux équipes: l'une travailla à Cheikh Daoud et Masmas, en Nubie égyptienne; l'autre à Argin, sur les îles de Kasr Iko et d'Abkanarti, en Nubie soudanaise.

#### Une forteresse au tracé romain

Dans la forteresse de Cheikh Daoud, édiflée au cours de la seconde moitié du 6<sup>e</sup> siècle, les fouilles mirent au jour trente-huit maisons et une église. Le plan des rues ressemblait à celui d'un campement romain. On trouva de très nombreux objets en céramique et en métal, des sceaux, des plaques en grès, des poids, des fragments de colliers, quelques sculptures et des vestiges d'architecture. Mais on ne découvrit aucune inscription.

#### Les fouilles à Masmas

Les fouilles de la région de Masmas ont permis d'inventorier de nombreuses inscriptions et gravures rupestres des époques préhistorique et historique, et de dégager plusieurs cimetières renfermant des tombes du groupe C, du Nouvel Empire, et des sépultures chrétiennes et méroïtiques. De tous les sites prospectés par la mission espagnole en Nubie, les cimetières méroïtiques se révélèrent les plus riches. Ils livrèrent de nombreuses sculptures caractéristiques, des inscriptions, d'intéressantes tables d'offrandes, et surtout, quelques beaux vases décorés, dont un superbe vase orné de motifs floraux et anthropomorphes.

#### En Nubie soudanaise

Située sur la rive gauche du Nil, toute la région d'Argin se révéla riche en tombes d'époques diverses, allant du groupe C et de la période pharaonique à l'ère chrétienne. Ces tombes contenaient d'innombrables objets de toutes les époques. De la période pharaonique, on trouva un admirable fragment de sarcophage peint datant de la 19<sup>e</sup> dynastie. Et les sépultures de l'époque méroïtique livrèrent quelques vases en argent et en argent doré, une gamme variée de bijoux, et des armes en grand nombre.

#### Deux sites sur des îles

Plus au sud, la mission espagnole fouilla des sites sur les îles de Kasr Iko et d'Abkanarti. Sur l'île de Kasr Iko, la mission dégaga deux petites églises chrétiennes et découvrit dans l'une d'elles les restes de quelques peintures murales. Sur l'île d'Abkanarti, elle étudia un village entouré d'une enceinte fortifiée et une petite forteresse perchée sur une colline rocheuse. La mission fit dans le village l'intéressante découverte d'un fourneau pour fondre les métaux et d'un four à céramique.

**EXPEDITION:** INSTITUT  
YUGOSLAVE POUR  
LA PROTECTION DES  
MONUMENTS  
HISTORIQUES

**SITE:** OUADI ES-SEBOUA,  
ABOU ODA, CHEIKH  
ABD-EL-GADIR,  
ABDALLAH NIRQI

**RAPPORTEUR:** MILORAD MEDIC

L'INSTITUT yougoslave eut pour tâche principale d'assurer les opérations très délicates de dépose, de transfert et de conservation des peintures murales de temples et d'églises, sur plusieurs sites.

#### Des artistes de tous les temps

L'éventail chronologique des œuvres de la Vallée des Lions (Ouadi es-Seboua) est des plus larges; des dessins rupestres de la préhistoire y voisinaient avec des reliefs égyptiens et des peintures chrétiennes ornant un temple construit par Ramsès II, et plus tard converti en église copte. Les artistes qui accompagnèrent les premiers missionnaires chrétiens peignirent sur les reliefs égyptiens d'admirables portraits de saint Pierre et de saint Georges, des croix et d'autres symboles du christianisme. On peut admirer aujourd'hui plus de trente peintures murales provenant du Ouadi es-Seboua dans les musées du Caire.

#### L'art copte à Abou Oda et Abdallah Nirqi

A Abou Oda, la mission déposa, dans le temple d'Horemheb, quelques-unes des plus anciennes et des plus belles peintures murales chrétiennes trouvées en Nubie, dont une représentation du Christ et d'un saint martyr. Au même moment, une mission d'archéologues néerlandais découvrait à Abdallah Nirqi une petite église chrétienne ornée de nombreuses peintures murales bien conservées, parmi lesquelles une belle mandorle. Ces peintures furent également transférées par la mission yougoslave au Musée copte du Caire.

#### Cheikh Abd-el-Gadir

La dernière tâche de la mission yougoslave fut de détacher des murs de l'église de Cheikh Abd-el-Gadir (9<sup>e</sup> siècle) de belles peintures murales, et notamment celle d'un éparque nubien tenant dans sa main une maquette de l'église, une scène de la Nativité et une représentation de la Sainte Trinité.

#### Une prouesse technique

La dépose et la sauvegarde de ces peintures murales furent une remarquable prouesse technique. Bien souvent, ces peintures risquaient de tomber en morceaux au simple toucher. Avant d'entreprendre le travail sur le terrain, l'Institut yougoslave s'était livré à une série d'expériences préliminaires: les techniques ainsi mises au point ont donné d'excellents résultats dans les conditions de travail si difficiles de la Campagne de Nubie.



Peinture murale, Abdallah Nirqi. Photo © M. Medic, Yougoslave

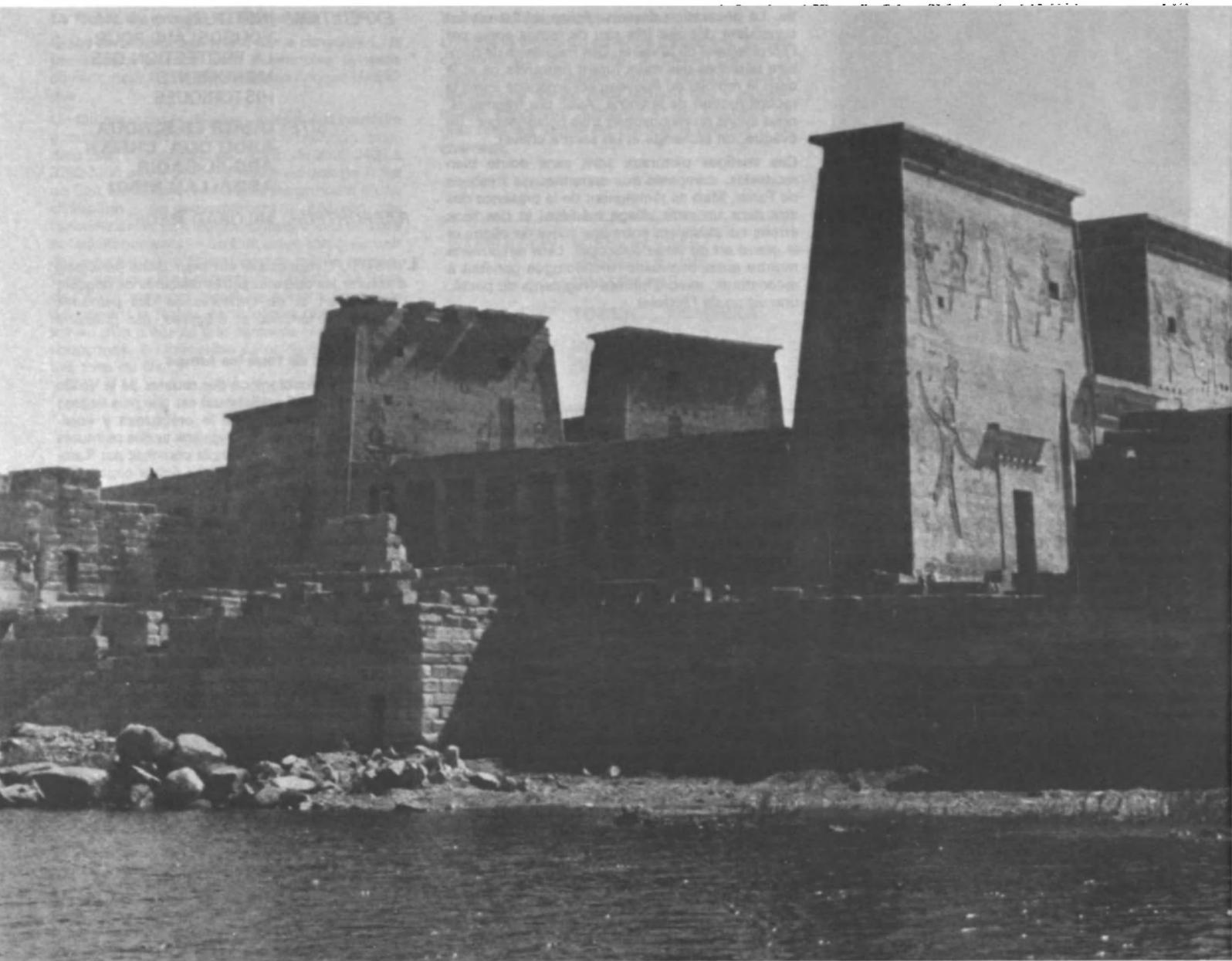


Photo © Condotta - Mazzi Estero, S.P.A., Rome

# Philae, île sainte

Les photos de cette double page illustrent trois épisodes de l'histoire mouvementée des monuments de Philae à l'époque moderne. Sur la gravure, en haut à droite, l'île de Philae telle qu'elle apparaissait au 19<sup>e</sup> siècle, émergeant des eaux du Nil avec ses temples restés presque intacts depuis l'Antiquité. Philae commença d'être menacée au début du siècle quand le premier barrage d'Assouan fut construit en aval (1902), puis surélevé par deux fois (1907-1912 et 1929-1934). Pendant trente ans (1934-1964) le lac de retenue a englouti l'île et ses temples, sauf durant les mois de l'année où l'ouverture des vannes du barrage laissait réapparaître dans leur totalité les monuments de Philae. Quand les eaux atteignaient leur plus haut niveau, seul émergeait le sommet des deux tours jumelles du premier pylône du grand temple d'Isis. La photo à droite en bas fut prise lors de cette période, peu de temps avant la fermeture des vannes et la montée des eaux. Les édifices ont survécu grâce au Service des Antiquités de l'Égypte qui avait pris soin de renforcer les fondations avant que le barrage soit bâti. Mais en 1960 la construction du Haut Barrage, en amont de Philae, vouait l'île à une mort certaine. Cet ensemble architectural unique était désormais à la merci des eaux retenues entre les deux barrages (le premier barrage d'Assouan restait en usage). En 1965, le sanctuaire de la déesse Isis était noyé à demi durant toute l'année. Les variations quotidiennes du niveau de l'eau (jusqu'à 6 mètres) rongeaient progressivement les monuments. Après avoir envisagé divers projets de sauvetage, on décida de démonter les édifices et de les reconstruire sur l'île voisine d'Agilkia, hors d'atteinte des eaux du Nil (voir légende de la page 13). Photo ci-dessus : le temple d'Isis sur son nouvel emplacement ; l'île d'Agilkia fut spécialement aménagée pour ressembler à Philae.

**Q**UAND Nectanébo I (380-363 avant J.-C.) fit construire son temple à Philae, personne n'aurait pu prédire l'importance qu'allaient prendre l'île et ses prêtres dans l'histoire politico-religieuse de l'Égypte pendant les mille années à venir. En 332 avant J.-C., trente et un ans après la mort de Nectanébo I, l'Égypte fut conquise par Alexandre le Grand et, pendant les trois siècles qui suivirent la conquête, le trône fut occupé par des souverains de souche macédonienne, portant tous le nom de Ptolémée, à l'exception de la fameuse reine Cléopâtre (51-30 avant J.-C.). Dès le début, ils adoptèrent la religion égyptienne et en particulier le culte d'Isis et d'Osiris. Le temple d'Isis, le monument le plus important de Philae, fut construit par Ptolémée II Philadelphie (285-246 avant J.-C.) et Ptolémée III Evergète I (246-221 avant J.-C.), sauf la porte principale du premier pylône qui était un vestige du temple de Nectanébo.

Mais ce n'est pas seulement en Égypte que le culte d'Isis et d'Osiris gagna en popu-

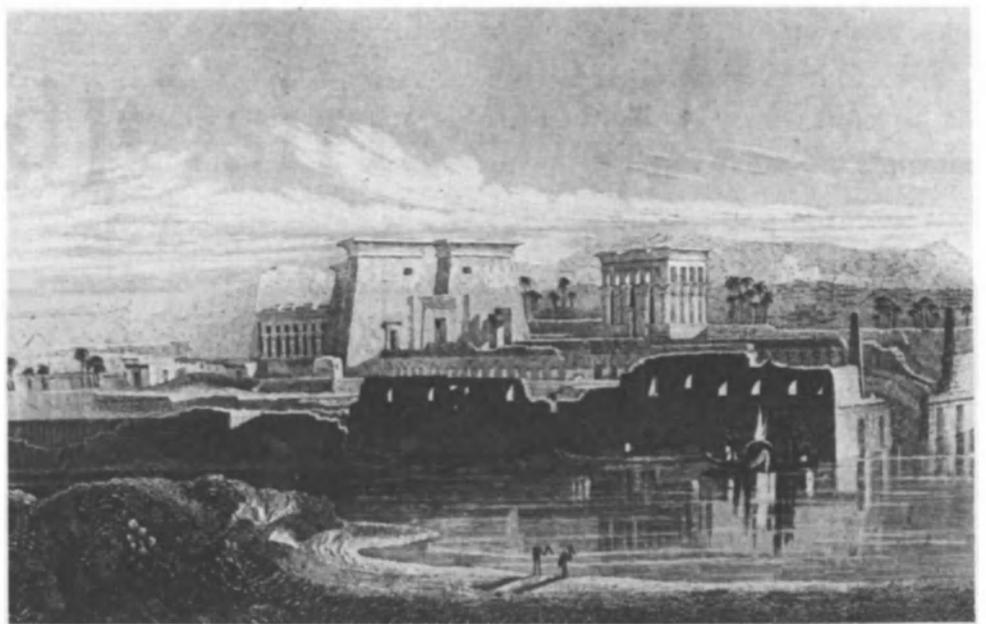
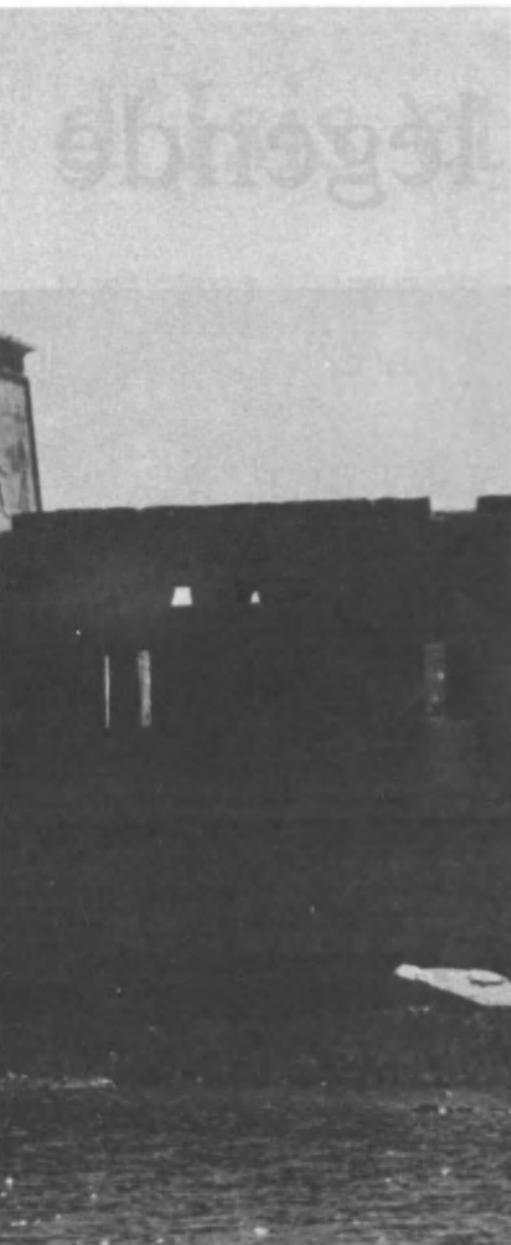


Photo Alexis Vorontzoff-Unesco. Département d'art de l'Institut bibliographique de Hildel

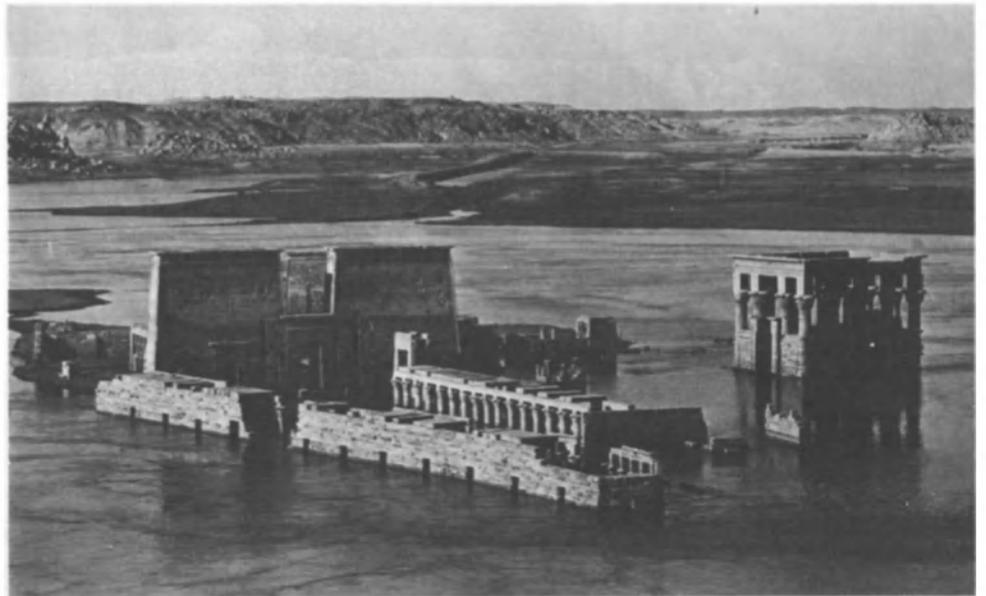


Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

## par Iorwerth E.S. Edwards

larité durant la période ptolémaïque. Des colons grecs dont beaucoup étaient commerçants l'avaient introduit dans leur pays natal et ses territoires, si bien qu'en l'année 30 avant J.-C., lorsque les pays méditerranéens, y compris l'Égypte, furent unis sous l'autorité de Rome, ce culte était solidement établi dans tous les pays de la mer Egée. Il avait même atteint Rome où Isis acquit la réputation de protéger les marins ; de là, il se répandit dans les parties les plus reculées de l'Empire.

Au début, Philae ne reçut aucune marque visible de la protection impériale, car Auguste était sans doute peu disposé à se montrer favorable envers Isis, qui était la déesse de Cléopâtre, son ennemie. Mais par la suite il changea d'attitude et fit construire un temple à l'extrémité nord de l'île. Tibère, le successeur d'Auguste, et d'autres empereurs après lui, laissèrent leur empreinte à Philae, surtout par les reliefs et les inscriptions qu'ils ajoutèrent aux monuments déjà existants. Quatre Empereurs érigèrent de

nouvelles constructions, Claude (41-54 après J.-C.) — temple consacré à Harendotès —, Trajan (98-117 après J.-C.) — le plus renommé des monuments de Philae, le kiosque qui se trouve sur le côté oriental de l'île —, Hadrien (117-138 après J.C.) — le portail et le vestibule situés près du temple d'Harendotès — et probablement Dioclétien (284-305 après J.-C.) — le portail de cérémonie à l'extrémité nord de l'île.

Alors que le culte d'Isis faisait de nouveaux adeptes au-delà de la Méditerranée, il progressait aussi en Nubie, loin au sud, jusqu'au royaume de Méroé dont la capitale se trouvait à environ 120 kilomètres au nord-est de Khartoum. Ergamène, l'un des rois de Méroé, agrandit le temple d'Arsénouphis et des voyageurs venant de Méroé laissèrent des graffiti sur le toit de la Maison de Naisance du temple d'Isis. Cependant, c'est en Basse-Nubie que le culte d'Isis eut la plus forte influence, notamment dans ce qu'on appelle le Dodekaschoenus, territoire qui s'étend à 130 kilomètres au sud de la Pre-

mière Cataracte jusqu'à Maharraqa. Pour les habitants de cette région, Philae devint la métropole religieuse ; nombreuses sont les inscriptions attestant que tous leurs produits étaient dédiés à Isis et aux prêtres de Philae.

Même après que l'Empereur Théodose I eut publié, en 391 après J.-C., un décret supprimant les cultes païens dans tout l'Empire, Philae conserva sa position privilégiée. L'opportunisme politique était sans aucun doute la principale raison de cette

**SUITE PAGE 70**

---

**IORWERTH E. S. EDWARDS**, de nationalité britannique, a été, jusqu'en 1974, conservateur des antiquités égyptiennes du British Museum, à Londres. Il a appartenu au Comité des archéologues et paysagistes créé par l'Unesco et le Ministère égyptien de la Culture comme conseiller pour le déplacement et le transport, à Agilkia, des monuments de Philae. Il a écrit plusieurs livres sur l'ancienne Égypte, notamment *Pyramids of Egypt*

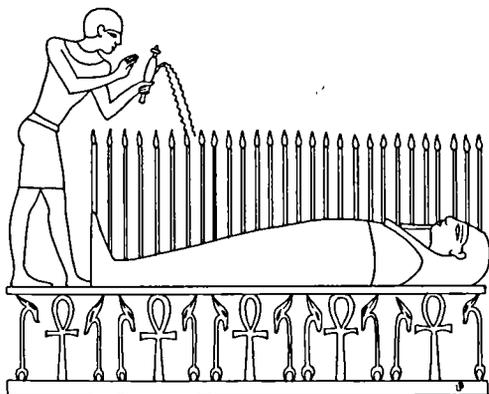
# La légende



# d'Isis et d'Osiris

par François Daumas

L'image ci-dessous, où l'on voit un prêtre arroser une statue d'Osiris formée de limon et ensémençée d'orge, figure la résurrection du dieu et rappelle qu'Osiris, à l'origine, était un dieu agraire incarnant la terre égyptienne et sa végétation périodiquement renaissante (chapelle osirienne du temple de Philae). Pour les anciens Egyptiens, Osiris était surtout le dieu de l'au-delà et le garant de la résurrection humaine. Déchiqueté par son frère Seth, puis ressuscité au souffle de la déesse Isis, son épouse fidèle, Osiris symbolisait la victoire sur la mort de l'être bon et innocent, apportant ainsi à tous l'assurance d'une existence posthume. Le mythe osirien a été raconté par Plutarque (1<sup>er</sup> siècle après J.-C.) qui prétendait tenir sa version des prêtres égyptiens eux-mêmes. Le dessin du bas correspond à la description qu'il donne du tombeau du dieu dans l'Abaton (sanctuaire inviolable) de l'île de Bigeh. Le corps momifié d'Osiris, étendu sur un lit funéraire, est ombragé par un arbrisseau sur lequel est perché le *baï* (âme) du dieu (temple de Dendara).



Dessin © B. Lenthéric d'après J.-F. Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie* (1835-1845)

**A**VANT que l'Égypte ne devînt chrétienne, la première cataracte du Nil avait un aspect assez différent de celui que nous lui connaissons aujourd'hui. Le fleuve très bas tourbillonnait bruyamment au milieu des granits roses noircis et polis par les eaux. De grandes coulées de sable cuivre et or coupaient les rochers plus sombres sur chaque rive. Des îles de toutes tailles émergeaient de ce chaos coloré et sonore. En remontant le fleuve à partir d'Assouan et d'Éléphantine, on finissait par arriver, du côté du levant, à trois îles très proches l'une de l'autre : le rocher de Konosso, où, aux temps pharaoniques, rois et fonctionnaires de passage ont tenu à graver quelques inscriptions ; l'île de Philae sur laquelle s'élevait jusqu'à ces dernières années le temple d'Isis et l'île de Bigeh où se dressait l'ancien Abaton, le sanctuaire d'Osiris. Comment et pourquoi Isis possédait-elle un temple si considérable à la limite de la Nubie ? A dire vrai, nous ne le savons pas. Mais la légende mythologique l'expliquait clairement.

Osiris avait régné jadis sur l'Égypte et avait appris à ses habitants l'agriculture, l'élevage et la justice. Il avait épousé sa sœur Isis, magicienne subtile et puissante, très éprise de son frère et mari. Leur frère Seth, au contraire, dieu du désert aride, était incapable de créer et possédait un caractère malfaisant. Un jour, au cours d'un banquet, Seth enferma Osiris dans un cercueil et le jeta à la mer. Isis se mit à sa recherche, retrouva le cadavre de son mari à Byblos et le ramena en Égypte, où Seth le découvrit caché dans les marais du Delta. Il le dépeça en quatorze morceaux et les dispersa dans le Nil. Isis parcourut le pays et découvrit les membres épars de son époux. Pour déjouer la malice de Seth, elle feignit d'enterrer chaque partie du corps au lieu même où elle l'avait trouvée, de façon qu'on ne puisse point savoir le lieu exact où elle avait déposé Osiris. Aussi les traditions divergent-elles. Pour les uns, il avait été enseveli à Abydos, où l'on conservait son chef, pour d'autres à Memphis, à Busiris ou à Taposiris... Pour d'autres encore, dans l'Abaton de Philae. Pour le clergé local, il ne faisait pas de doute qu'il reposait bien à Bigeh, l'île sainte, comme l'appellent les inscriptions du Temple d'Isis.

Là s'élevait, en effet, un monument dont nul ne devait approcher, à l'exception de quelques prêtres chargés du service funéraire. C'est pourquoi les Grecs lui avaient donné le nom d'*Abaton*, lieu inviolable, lieu où nul n'a le droit de pénétrer. Le tombeau, probablement très simple, était situé à l'intérieur d'un bois sacré, où poussaient persées, jubiers et acacias. Ce petit monument était ombragé par l'arbre *Méthide* qui a fait couler beaucoup d'encre, sans que l'on ait pu établir jusqu'à présent son identité botanique. Sa hauteur était supérieure à celle des oliviers. Dans le bois étaient disposées trois cent soixante cinq tables d'offrandes pour qu'une libation de lait soit faite chaque jour de l'année. En effet, le *baï* d'Osiris, un des éléments de la personnalité du dieu, était perché dans l'arbre même qui ombrageait le

tombeau. Et pour qu'il puisse s'abreuver sans discontinuer du lait régénérateur, on prenait soin de recouvrir les tables libatoires de tiges de palmier feuillues, qui conservaient le liquide frais le plus longtemps possible. Chaque jour, ce rituel était exécuté par le prêtre du rang le plus élevé qui desservait, sans doute, le temple même de Bigeh, dont les restes se voient encore dans la partie est de l'île, qui fait face à Philae.

Sans cesse l'*lle-pure* devait demeurer dans le silence, pour que le repos du dieu ne soit jamais troublé. Non seulement on n'y devait point élever la voix, mais il était interdit d'y frapper le tambourin, geste qui symbolise la joie. On ne devait pas y chanter en s'accompagnant de la harpe ni de la flûte. Les oiseaux et les poissons, disait-on, n'en approchaient pas et, de toutes façons, il était strictement défendu de chasser et de pêcher dans l'île et autour d'elle.

Tous les dix jours, Isis se rendait au tertre funéraire de son époux pour lui verser la libation et couronner son tombeau. Elle traversait le fleuve, d'ailleurs étroit à cet endroit, sur la barque sacrée qui portait le nom de *La Protectrice*. Les cérémonies étaient particulièrement solennelles pour le 12 Epiphi, qui, si le calcul est exact, correspond à notre 17 juillet. Ce jour là, Harendotès, *Horus qui protège son père*, se joignait à Isis pour le pèlerinage sacré. Mais les renseignements concernant cette fête n'ont pas encore été rassemblés et nous manquons d'éléments pour l'interpréter. Son but essentiel, semble-t-il, était d'accomplir l'offrande funéraire. Cependant, ses caractéristiques détaillées nous échappent. Isis offrait sans aucun doute du lait. Parfois, les inscriptions semblent dire que l'eau était présentée en libation. Mais le même mot égyptien signifie à la fois *eau*, au sens propre du terme, et aussi plus généralement *liquide*, ce qui est fâcheux pour la connaissance exacte des détails du rituel.

Ces cérémonies étaient particulières à Philae et dues en partie à la disposition géographique des lieux saints sur les îles de la cataracte. Mais il est clair qu'on y célébrait aussi les grands rites osiriens comme dans beaucoup d'autres villes qui avaient voué un culte à ce dieu, telles Edfou, Dendara, Abydos, Memphis, Saïs, Busiris et bien d'autres. L'une des cérémonies a été appelée *La Garde des heures*. Les dieux autour du cadavre d'Osiris célébraient une veillée durant les douze heures de la nuit et les douze heures du jour. Ils prenaient la garde et, s'adressant tour à tour au corps divin couché sur sa bière, prononçaient les paroles créatrices pour lui rendre la vie.

Il est difficile de résumer cette longue

**FRANÇOIS DAUMAS**, de nationalité française, est professeur d'égyptologie à l'université de Montpellier. Ancien directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, notamment *Les mammis des temples égyptiens et La civilisation de l'Égypte pharaonique. Il a dirigé l'expédition de l'Institut français pendant la Campagne de Nubie.*

Les rayons du soleil, tombant de cette ouverture percée dans la toiture du temple de Dendara, viennent frapper le corps d'Osiris, étendu sur son lit funéraire. Cette scène symbolique évoque la mort et la résurrection d'Osiris, le plus connu des dieux égyptiens, à la fois souverain de l'au-delà et divinité solaire.

Photo © Henri Stierlin, Genève

Le rite de l'allaitement marque, chez les anciens Egyptiens, le passage d'une existence à une autre. Ainsi, au moment où le jeune prince est couronné roi, il passe du monde des mortels au monde des immortels et puise dans le lait divin la force et la sagesse d'assurer, sur cette terre, sa mission souveraine. Ci-contre, Anoukis, une déesse nubienne (reconnaisable à sa coiffure de plumes) honorée avec le dieu Khnoum dans l'île d'Eléphantine à Assouan, donne le sein au jeune Ramsés II. A l'extrême droite, il est nourri par l'incarnation même de la maternité, la déesse Isis, celle qui a allaité et éduqué son fils Horus au milieu de mille dangers dans les marais du Delta à Chemnis, craignant toujours que Seth ne le trouve et ne le tue (reliefs du temple de Beit el-Ouali).



Photos © Centre de documentation et d'études de l'ancienne Egypte, Le Caire

composition connue par des copies gravées sur les murs de Philae, d'Edfou et de Dendara. D'autant plus difficile, d'ailleurs, que le rédacteur use sans cesse d'allusions et de réticences. La religion osirienne, en effet, possédait de véritables mystères, au sens grec du terme, et il était interdit de les dévoiler, tout autant que ceux d'Eleusis par exemple. Le traité de Plutarque *Sur Isis et Osiris* qui est le seul jusqu'à maintenant à nous donner un récit suivi du mythe, se garde bien de narrer certains épisodes tout à fait secrets. Un hymne célèbre consacré à Osiris, gravé sur une stèle du musée du Louvre, est aussi prudent dans l'expression qu'on peut l'être. Ainsi deux événements ne nous sont connus que par des phrases obscures : la mort du dieu et sa résurrection. Plutarque n'en dit pas un mot. Mais la *Garde des heures* prête à Isis ces paroles : "J'ai revêtu celui qui était nu sur le rivage de Nedyt." Il faut en déduire qu'Osiris avait été dépouillé de ses vêtements, après avoir été tué en ce lieu maudit que citent les documents se rapportant à son mythe depuis le temps lointain des Pyramides. La quête d'Isis est fort bien résumée dans la même composition : "J'ai survolé le pays ; j'ai traversé l'océan primordial ; j'ai reconnu la chose auprès du fleuve". Ces phrases désignent évidemment les longs efforts de la déesse pour réunir les membres divins dispersés et décrivent le succès de ses recherches. *La chose*, c'est le cadavre du dieu, dont tous les fragments gisaient sur les rives du fleuve.

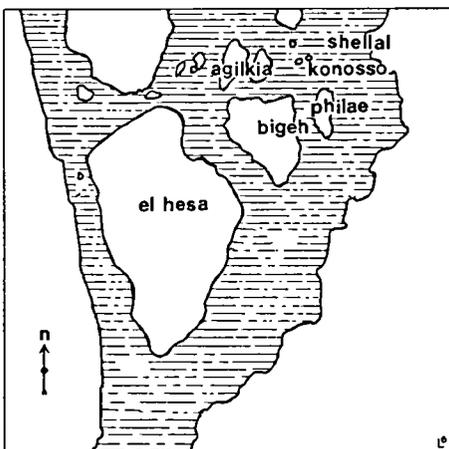
Les rites les plus sacrés et les plus secrets, ceux de la résurrection, n'étaient jamais décrits non plus. Nous devinons que l'air déplacé par les ailes de ses deux sœurs, Isis et Nephtys, avait permis à Osiris de reprendre son souffle. *Leurs ailes sont sur toi*, dit laconiquement le texte liturgique. C'est en comparant les demi-confidences des diffé-

rentes versions que nous conjecturons les faits. Nous savons par une grande scène du tombeau du grand prêtre de Petosiris, dont les inscriptions sont étrangement tronquées et défigurées, que l'or, matière dont était fait le dieu soleil Khépri, avait joué un rôle dans la reviviscence d'Osiris. L'eau aussi lui avait apporté son pouvoir vivificateur :

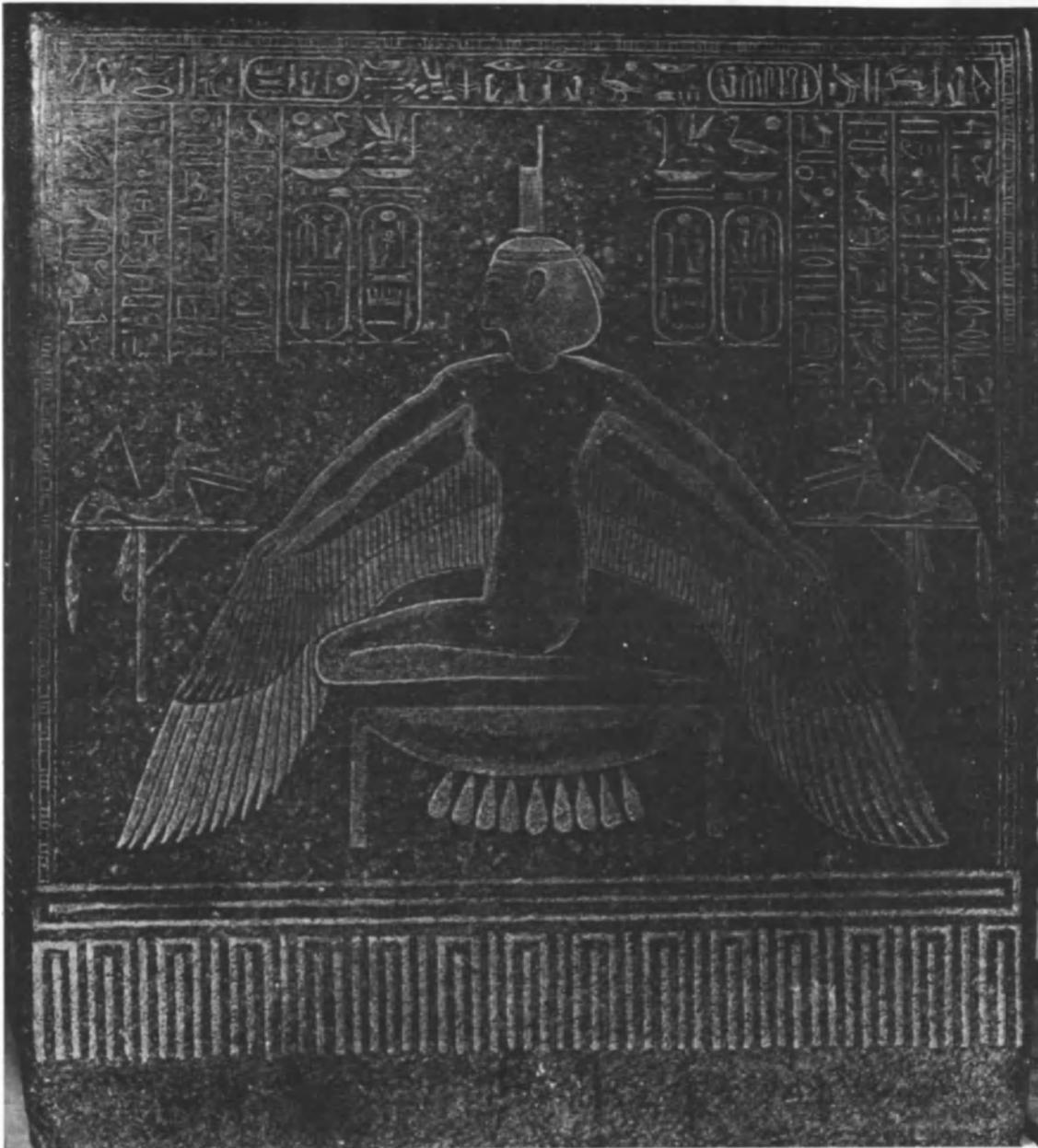
(Par) l'eau divine que son cœur aime,  
l'auguste plante-*ioua* verdit en vie.  
Et quand elle verdit, le pays verdit  
et voici qu'Osiris justifié renouvelle  
son rajeunissement.

Ce pouvoir germinateur de l'eau était utilisé pour un rite symbolique qui était accompli au cours des festivités des mois de Khoiak, correspondant à peu près à notre mois de décembre. Le clergé y commémorait le retour d'Osiris à la vie. Ces fêtes avaient une telle ampleur et une telle importance dans la vie des Egyptiens que, plus tard, les chrétiens d'Egypte, les coptes, éprouvèrent le besoin de les remplacer durant le même mois par une liturgie propre au pays, portant le nom de *Psalmodie sainte du mois de Khoiak*. Au cours des célébrations osiriaques de ce mois, on fabriquait avec du sable et du limon du Nil mêlés d'aromates une statuette d'Osiris qu'on ensémençait de grains d'orge. On l'arrosait chaque jour et les grains germaient. Ce symbolisme, à la fois si simple et si merveilleux, traduisait le retour à la vie de l'époux d'Isis, dans le grand cycle cosmique de la nature. Chaque défunt, qui avait été initié à son culte, devenait un Osiris et espérait ressusciter avec lui. Aussi, avons-nous retrouvé dans plusieurs tombeaux royaux de grands cadres en bois ayant la forme d'Osiris coiffé de sa couronne particulière. Leur partie inférieure garnie de natte de roseaux ou de lin était couverte d'orge germé. Le tout avait été entouré de

La partie sud de la Première cataracte. Cette carte de 1913 représente l'état des lieux en été quand le lac de retenue a disparu et que le Nil a retrouvé son cours.



Dessin © B. Lenthéric d'après W. Junker, *Das Gotterdecret über das Abaton* (1913)



## Déesse, épouse, mère et magicienne

La grande magicienne Isis (ci-contre), sœur et épouse d'Osiris, parvint, en agitant l'air de ses ailes, à insuffler peu à peu une nouvelle vie au cadavre du dieu. Cette déesse qui a le pouvoir de ressusciter les morts est souvent représentée dans les tombes, les bras munis d'ailes largement déployées, comme sur ce bas-relief où elle protège le corps de Ramsès III (Musée du Louvre). En bas à gauche : c'est dans une barque comme celle-ci, gravée sur un pylône du temple de Philae, qu'Isis se rendait tous les dix jours à l'Abaton pour faire la libation de lait au tombeau d'Osiris. En bas à droite : ce détail d'un relief de la chambre osiriaque du temple de Philae montre le reliquaire contenant la tête couronnée d'Osiris, près du dieu momifié qu'Isis protège de ses ailes.



bandelettes, comme une momie. Plutarque fait une allusion discrète à ces pratiques dans son texte sur Isis et Osiris.

Mais, à Philae, dans le tombeau osirique qui abrite le fragment du corps divin, sur le toit du temple d'Isis, on voit une très curieuse représentation qui illustre bien la fabrication de l'Osiris végétant du mois de Khoiak. Sur une sorte de plateau porté par les signes de la stabilité et de la vie repose une statuette momiforme allongée. Sur elle, pousse une touffe de tiges terminées par des épis, qu'un prêtre arrose soigneusement au moyen d'un vase-*hes*. Au-dessus, une inscription précise : c'est le mystère, qui n'est pas connu, *produit par l'eau de l'inondation*. Textes, vestiges funéraires royaux et tableaux se complètent en ce cas de façon assez claire pour nous permettre de saisir le sens profond de ces rites qui assuraient aux fidèles du dieu souffrant la vie éternelle. Les prêtres égyptiens allaient plus loin et pensaient que les grains d'orge étaient l'essence même du corps d'Osiris.

Qu'on imagine un instant maintenant l'île de Philae, telle que l'ont connue les voyageurs ou les égyptologues du 19<sup>e</sup> siècle : le minuscule village d'Assouan, où circulaient les Bicharin nomades, groupés au sud de l'agglomération, était vraiment la porte de l'Afrique tropicale. Les dattiers et les acacias alternaient avec les palmiers doum. Les calotropes abondaient au bord des canaux ou à la limite des terrains désertiques. On a l'impression d'entrer dans un monde déjà fort différent de l'Égypte. Les sables cuivrés et les rocs noirs émergent d'un fleuve en crue aux eaux rouge-brique.

Si nous remontons vers le sud, quand la cataracte touche à sa fin, vers l'est, la petite île de Philae déroule, au milieu des palmiers vert-bleuté et de ses clairs bosquets, son kiosque, ses colonnades, ses portiques et ses pylônes, dont maintenant seules quelques planches de Richard Lepsius (1810-1884), l'égyptologue allemand, évoquent les couleurs un peu atténuées, mais toujours fraîches. Isis, en dépit des déprédations commises par les sbires de Justinien, semblait y régner encore dans le paysage harmonieux créé par les architectes antiques. La mesure et les proportions de Philae traduisaient parfaitement l'aspect si profondément humain de ses dieux et leur transparent mystère : un roi divin, juste et bienfaisant, tué par trahison ; une déesse intrépidement fidèle, douée d'intelligence et d'une puissance souveraine, retrouve son mari, le ressuscite et élève son fils, pour qu'il succède à son père, après avoir vaincu son ennemi. A ceux qui les suivent et pratiquent comme eux la justice, Osiris et Isis procurent une immortalité bienheureuse. A ces traits correspondant aux besoins les plus profonds de l'humanité, on comprend bien que le couple divin, qui régnait aux confins méridionaux de l'Égypte, ait conquis par sa légende touchante et pleine d'espérance, une grande partie de l'Europe, des îles grecques jusqu'aux frontières de la lointaine Germanie.

François Dumas

Sur ce relief du temple de Philae, Osiris, le souverain des morts, est figuré sous l'aspect d'une momie emmaillottée de bandelettes et recouverte d'un fin linceul. Il tient le sceptre et le fouet ; sa tête est couronnée d'une mitre blanche bordée de grandes plumes et ornée de cornes torsadées. Derrière le dieu de la résurrection veille Isis, sa fidèle épouse qui l'a rendu à la vie. De la main gauche elle tient une clé de vie symbolique. Isis arbore la coiffure caractéristique — un disque solaire pris entre des cornes de vache — d'Hathor, la déesse de l'amour avec laquelle elle se confond.

Photo © Henri Stierlin, Genève



# Le message d'Abou Simbel

par **Christiane Desroches-Noblecourt**

**C**E nom d'Abou Simbel, maintenant significatif d'une technique achevée et d'une coopération internationale exemplaire, était encore, il y a une trentaine d'années, inconnu du grand public. Et bien peu de spécialistes, dans le cercle égyptologique contemporain, pouvaient se vanter d'être parvenus jusqu'à ce site béni de la Nubie égyptienne, en aval de la Seconde Cataracte, constitué de deux mamelons rocheux dans lesquels le grand Ramsès avait fait creuser pour lui-même et son épouse de prédilection, Nofretari, deux *speos* (temples creusés dans le roc) ornés de reliefs admirables et de statues engagées dans la montagne.

La raison en était certainement la difficulté

d'accès (le bateau qui assurait la liaison entre les réseaux ferroviaires égyptien et soudanais, reliait une fois par semaine seulement la Première à la Seconde Cataracte) mais aussi l'amoindrissement de l'intérêt pour une région qui, depuis la dernière surélévation du barrage d'Assouan, demeurait quasiment noyée neuf mois de l'année.

Quand Jean-François Champollion (1790-1832) découvrit l'Égypte en interrogeant ses monuments qui, pour la première fois, livraient leur histoire (1827-1828) il ne fut pas question, pour lui, de s'arrêter à mi-chemin, comme avait dû le faire la célèbre Commission des sciences et des arts constituée par le général Bonaparte, en raison de l'arrêt de l'armée Desaix au niveau de l'île de Philae

(1799). Le père de l'égyptologie parti d'Abou Simbel pour relever et étudier systématiquement tous les monuments qu'il avait repérés en remontant le Nil depuis le Caire.

**CHRISTIANE DESROCHES-NOBLECOURT**, de nationalité française, est conservateur en chef du Département des antiquités égyptiennes au Musée du Louvre, à Paris. Conseiller de l'Unesco pour le Centre de documentation sur l'ancienne Égypte, au Caire, elle a participé, depuis le début, à la Campagne internationale pour la sauvegarde des sites et monuments de Nubie. Membre du directoire du Centre national de la recherche scientifique (C.N.R.S.), elle est l'auteur de plusieurs ouvrages d'égyptologie, notamment *Toutankhamon et, en collaboration avec Charles Kuentz, Le petit temple d'Abou Simbel, en deux volumes.*

**Façade du petit temple d'Abou Simbel, que fit construire Ramsès II. Ce sanctuaire rupestre, plus petit que le temple méridional, est consacré à la déesse Hathor et à Nofretari, l'épouse préférée du pharaon. La porte est flanquée de deux colosses royaux. Puis viennent deux statues de la reine et deux statues du roi. Le petit temple a été démonté et reconstruit, selon la même orientation, juste au-dessus de son emplacement initial, sur la rive gauche du Nil, face au soleil levant (voir page 11).**

Photo Unesco-Dominique Roger

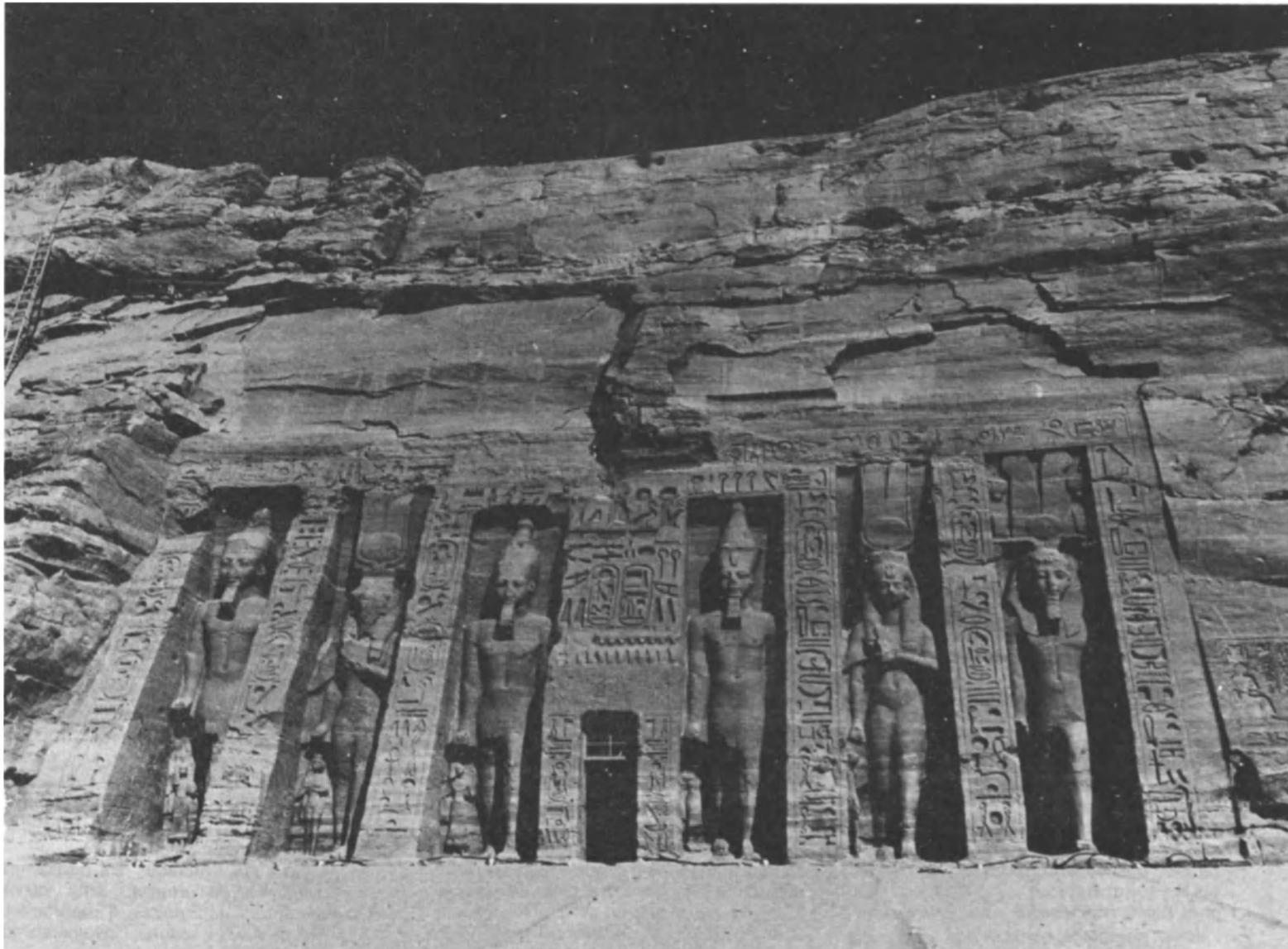




Photo © Christiane Desroches-Noblecourt, Paris

Cette image sculptée de Rê, le dieu soleil, dominant la porte d'entrée du grand temple d'Abou Simbel, fait partie d'un rébus servant à écrire le nom de couronnement de Ramsès II : *ouser - Maât - Rê*. Le pharaon, figuré à gauche et à droite dans la pierre, offre d'une main la déesse Maât au dieu Rê qui s'appuie sur un sceptre — *ouser* — et près de qui se tient debout, toute petite, la déesse *Maât*. Le grand temple était dédié aux trois principaux dieux de l'époque ramesside : le dieu soleil Rê - Horakhty, Amon de Karnak et Ptah.

Sur les murs du grand temple, son disciple, M. de Vaucelles, avait déjà pu lire sans difficulté, en utilisant la méthode de déchiffrement du maître, le nom de *Ramsès*.

Depuis, plus de cent cinquante années ont passé. Au moment où le plus grand danger menaçait les monuments de l'antique Nubie (les années cruciales étant évidemment celles du premier tiers du vingtième siècle) le Service des Antiquités de l'Égypte avait confié à des égyptologues de différentes nations l'exécution de relevés rapides, puis la publication des sanctuaires les plus menacés. Il s'agissait de ceux qui avaient été érigés partiellement ou totalement par assises de grès (celui de la Nubie égyptienne) et qui se trouvaient sur les rives immédiates du Nil : ainsi les *hémispeos* (temples mi-construits, mi-creusés dans le roc) ramessides de Derr et de Ouadi es-Seboua (Nord), les temples et chapelles gréco-romaines de Débod, Kertassi, Taffa, Kalabcha, Dendour, Dakkeh, Maharraqa. Le charmant temple d'Amada, de la glorieuse époque des Thoutmosis, édifié sur la hauteur, échappait à la menace immédiate, mais fit également l'objet d'un rapide relevé. En revanche, les célèbres *speos* de Bêt el-Ouali, de Gerf Hussein, de Ouadi es-Seboua (Sud), d'Abou Simbel, d'Abou Oda, creusés dans les falaises libyque et arabique, à cette époque épargnés par la montée des eaux, demeuraient inédits, de même que la grotte d'Ellesiya excavée dans la zone la plus basse de la

falaise arabe. Mais la construction du nouveau barrage les appelait à disparaître presque totalement sous les eaux surélevées du fleuve.

Ce fut une des tâches du Centre d'Etude et de Documentation sur l'Ancienne Egypte (C.E.D.A.E.) de relever systématiquement, de la manière la plus scientifiquement exhaustive, tous ces temples, — certains édités jadis avec les moyens disponibles à l'époque, les autres inédits —, et d'en assurer la publication (à l'exception de l'*hémispeos* de Bêt el-Ouali confié à l'Oriental Institute de Chicago, chargé de prospections archéologiques près de ce site).

Quant à Philae, située au Sud de l'ancien barrage, l'égyptologue français Gaston Maspero (1846-1916), alors Directeur général du Service des Antiquités, en avait pris grand soin. C'est lui qui organisa la consolidation des assises des édifices qui recouvraient l'île, et en confia la charge au Captain Lyons, se réservant de contrôler les dégagements et les fouilles, et la remise en état des superstructures des différents sanctuaires. Il s'efforça d'alerter l'opinion publique pour tenter de sauver l'île de sa submersion. Les temps n'étaient pas venus encore où l'on verrait le magnifique élan de solidarité suscitée par l'Unesco. Mais l'appel de Maspero n'en eut pas moins un certain écho auprès d'une minorité avertie, comme en témoigne le livre de Pierre Loti, *La Mort de Philae*

(1908). Les relevés des constructions religieuses du domaine de la déesse, réservés à l'égyptologue français Georges Bénédite (1875-1926) furent, à cette époque, seulement amorcés, faute de temps.

Au moment où la Sauvegarde des Monuments de la Nubie s'achève et que ses objectifs les plus prestigieux sont illustrés en Abou Simbel et à Philae par l'extraction des temples-grottes et le déménagement d'un ensemble d'édifices construits par assises de pierres, on peut s'interroger sur les raisons essentielles qui incitèrent les pharaons, durant certaines époques bien déterminées, à jalonner le cours du Nil nubien, si loin de la métropole, de tant de sanctuaires qui n'étaient en aucune manière destinés à la population autochtone. Seuls les prêtres y célébraient le culte des formes divines parmi lesquelles figurait la personne royale.

L'ensemble de Philae — constitué par le grand sanctuaire de la déesse Isis, et son *mammisi* (ou maison de naissance du dieu incarné), complété par les chapelles osiriennes d'une part, et, de l'autre, par les chapelles d'Hathor et de la "Barque" — nous permet, surtout grâce au message des textes tapissant les murs, de déceler, dans ses grandes lignes, tout le symbolisme et, partant, la signification des rites qui, tout au cours de l'année, scandaient les saisons, les épreuves de la nature et des hommes, et les avatars de l'entité divine telle que l'Égypte de la Basse Époque en légua le concept à notre monde occidental.

A la Seconde Cataracte, les puissantes forteresses étaient dotées, sans doute depuis les Premiers Empires, d'importantes chapelles, propres à assurer l'invulnérabilité des bastions et à souligner la gloire du sou-



## Pharaon parmi les dieux

Par les sanctuaires qu'il a fait bâtir en Nubie, Ramsès II a voulu exprimer et matérialiser la nature divine du couple royal qu'il formait avec Nofretari, son épouse préférée. Le petit temple d'Abou Simbel fut consacré à la reine. La scène ci-contre montre le couronnement de celle-ci par les déesses Isis et Hathor. Parée d'une coiffure complexe (deux cornes lyriques encadrant le soleil et deux hautes plumes), à la fois femme, reine et déesse, Nofretari apparaît ici comme une sorte de maîtresse divine des lieux. A ce témoignage d'admiration sans précédent d'un pharaon pour son épouse répond, ci-contre au milieu, la scène du couronnement de Ramsès lui-même, située elle aussi dans le petit temple d'Abou Simbel. Les dieux Seth et Horus, debout chacun sur un socle, tiennent en équilibre permanent les emblèmes de la royauté qu'ils viennent d'imposer à Ramsès. La divinisation du roi est encore plus nette dans ce relief du temple de Ouadi es-Seboua, en bas, où l'on voit Ramsès II encenser quatre divinités dont lui-même : Onouris, Ramsès II, Tefnout et Nekhbet. Sur un autre relief du petit temple d'Abou Simbel, ci-dessous, le roi, accompagné de la reine Nofretari qui agit un sistre, offre des fleurs à la déesse Taouret, apparentée à Hathor et maîtresse des naissances. Ces offrandes végétales — boutons et tiges de papyrus — sont une allusion symbolique à la naissance du fils d'Isis et d'Osiris, l'enfant-dieu Horus né dans les marécages du Delta, et à la première floraison du monde. Ainsi se trouve clairement affirmé le caractère divin de la descendance que souhaite obtenir le couple royal lui-même assimilé aux forces cosmiques dont l'Égypte dépendait.



verain. De même, à la Basse Époque, le temple de Dakkeh fut reconstruit sur les ruines des sanctuaires thoutmosides, situées à hauteur du parallèle qui marquait l'arrivée du chemin des mines d'or du Ouadi Allaqui.

Mais quelle fut la préoccupation fondamentale du second Ramsès, lorsqu'il décida, à plusieurs reprises au cours de son long règne, de faire aménager en *hémispeos*, ou en grottes profondes, des sanctuaires à Bêl-el-Ouali, Gerf Hussein, Ouadi es-Seboua, Derr, Abou Simbel Nord, Abou Simbel Sud et Akcha ? On relève au moins sept temples : six répartis du nord au sud sur la rive gauche et un sur la rive droite : Derr. Sept sanctuaires, creusés ou édifiés tout au long d'une languette de terre de trois cents kilomètres, cultivée sur une largeur qui ne dépassait pas cent mètres parfois, en ce pays où, dès le Nouvel Empire, un grand nombre d'hommes exerçaient leur activité en Égypte même, devenue leur métropole.

Propagande politique ? On a pu l'écrire, et la raison est en partie valable. Mais cela ne suffit point à expliquer le phénomène. Certes, on retrouve dans l'entité divine prioritaire vénérée dans chacun des lieux saints, le rappel des dieux de l'Empire qui, sous le grand Ramsès, formaient, en un syncrétisme audacieux, l'image du Tout-Puissant. Amon, Rê et Ptah participaient de cette trinité que l'on imaginait comme un grand corps, commandé par la tête, mais qui ne pouvait accomplir sa mission sans ses membres au complet. Amon, Rê et Ptah sont aussi les trois formes du divin patronnant les différentes armées de Pharaon à la bataille de Qadach, la quatrième étant vouée au dieu Seth, entité reconnue comme bénéfique sous les ramessides, puisque leurs ancêtres et leur famille en avaient fait leur protecteur. En Nubie, dans ses temples, il se peut que l'audace du roi jouant ainsi le rôle de Seth ait été jusqu'à le faire se substituer à l'ancêtre de sa lignée.

En fait, dans chaque sanctuaire, Pharaon est intégré au groupe divin, comme il l'était déjà dans les grottes de la 18<sup>e</sup> dynastie. Et cette apparition de la statue royale, sculptée au fond même des grottes, entourée de divinités, tend certainement à souligner l'aspect du corps divin qu'il traduit en ces lieux : celui de Ptah à Gerf Hussein, celui d'Amon à

Ouadi es-Seboua, enfin celui de Rê au temple de Derr. En Abou Simbel le phénomène atteint à sa plénitude, et l'ensemble des deux speos, les plus prestigieux de la haute Nubie égyptienne, pourrait nous aider à comprendre une partie du secret.

Au fond du grand temple (Abou Simbel Sud) les quatre statues réservées dans la paroi rocheuse représentent, assis côte-à-côte, Ptah, Amon, Ramsès et Rê-Horakhty. Lorsque, par deux fois, au moment des équinoxes, le premier rayon solaire qui pointe à l'horizon transperce directement le temple pour caresser les figures divines au fond du sanctuaire, tout à coup Amon, le roi et Rê-Horakhty sont animés par la clarté de l'astre. Quant à l'entité chthonienne Ptah, qui annonce le moment où la croûte de la terre va s'écarter pour permettre la croissance de toute chose — son épaule seule est effleurée par la lumière solaire. Le roi, dieu parmi les dieux, est comme intégré d'un côté à la force cachée qui vient du Sud, Amon de Napata, Amon qui descend avec et dans le flot pour donner la vie à l'Égypte ; il traduit à lui seul toutes les forces cachées. Sur l'autre flanc de la statue royale, avec Rê-Horakhty, c'est la lumière et la chaleur solaires — renouvelées chaque année au Jour de l'An — auxquelles le roi est également assimilé.

Ramsès II, afin que le processus entraîné par l'image se perpétue, a donc voulu, par ses monuments nubiens, exprimer et matérialiser son identité totale avec le divin, dont il n'est plus simplement le fils terrestre, mais dont il deviendra très vite l'incarnation réelle. Lorsqu'il eut terminé la construction de ses temples tout au long de la Nubie, il eut parallèlement achevé de traduire dans la pierre le cycle de sa propre divinisation.

Ainsi, dans le sanctuaire de Ouadi es-Seboua, le sculpteur l'a représenté sur les bas-reliefs des murs, complétant les triades divines. Aussi, en qualité de dieu, reçoit-il l'hommage qu'il rend simultanément, en tant que souverain, aux dieux dans la compagnie desquels il est lui-même figuré. Ramsès devait avoir atteint au moins sa quarantième année de règne. Alors, il en vint à se retourner vers son grand temple d'Abou Simbel, creusé bien auparavant, et ordonna d'en recycler le langage pictural. En clair, sa silhouette devait être introduite comme celle

Cette scène gravée dans la pierre d'un des murs du grand temple d'Abou Simbel est une évocation de la bataille de Qadach au cours de laquelle l'armée égyptienne dirigée par Ramsès II défait les troupes hittites. Sur le panneau central le pharaon, d'une stature colossale, écoute de hauts dignitaires lui annoncer les fausses nouvelles que deux prisonniers — en réalité des espions à la solde de Hittites — viennent de donner après avoir reçu la bastonnade. La partie supérieure montre la charge de la cavalerie hittite. En bas, le camp égyptien, protégé par des soldats armés de boucliers. A l'extrême droite, les archers de Ramsès II montés sur des chars.

Ramsès II est ici représenté sous l'aspect d'un enfant. Il porte au-dessus de la tempe droite la mèche des enfants royaux enroulée à son extrémité. L'index droit qui touche la bouche est un procédé conventionnel que les Égyptiens emploient souvent pour insister sur la notion d'enfance.



du dieu-fils de chaque couple divin : entre Amon et Mout il occupe, sur la paroi sud, la place de Khonsou ; entre Ptah et Sekhmet, c'est l'image de Néfertoum qu'il représente.

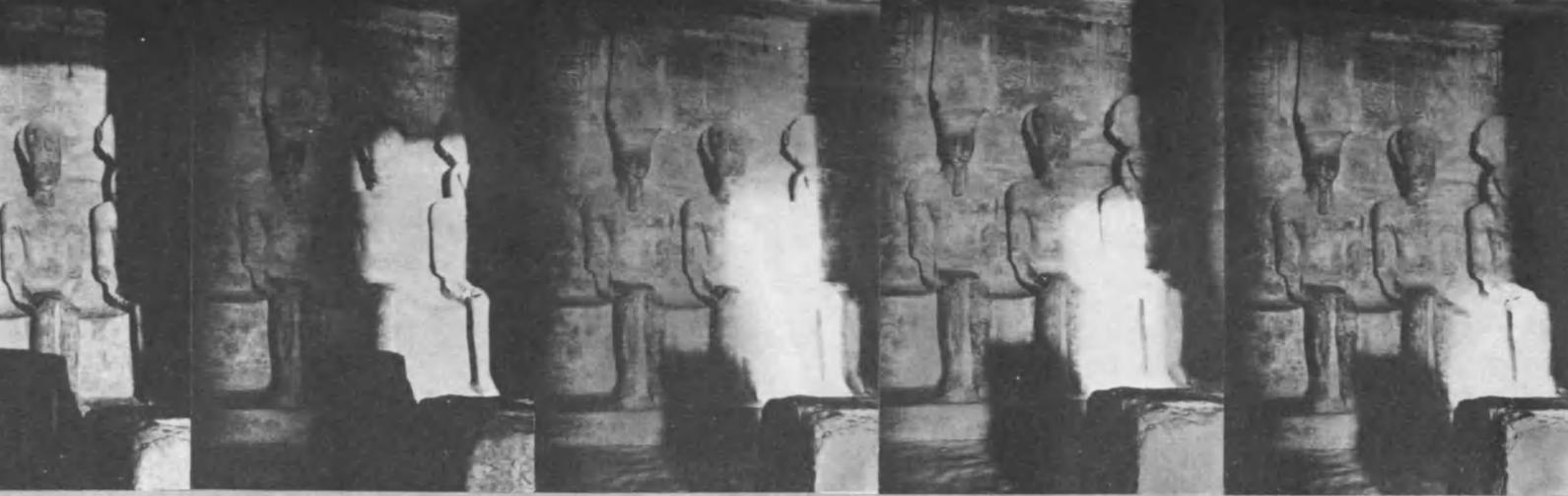
Devant ces phénomènes, l'égyptologue saisit toute l'importance du rôle des représentations figurant sur les murs des temples. En réalité, si l'on souscrit à l'idée que ces nombreux sanctuaires ramessides ont été conçus dans un but de propagande politique, et même religieuse, il faut admettre aussi que, de l'extérieur, la présence, seule, de ces monuments pouvait frapper les populations nubiennes, car pas plus que le peuple égyptien, elles n'avaient accès au sanctuaire. La riche iconographie ornant les murs avait donc été réalisée uniquement pour le fonctionnement interne de ces maisons divines. Leur rôle essentiel résidait dans l'effet



Photo Chuzéville © Musée du Louvre, Paris



Photo Charles Nims © Centre de documentation et d'études sur l'Antiquité Égypte, Le Caire



6 h 08

6 h 12

6 h 15

6 h 20

Amon et éclairent celle de Rê-Horakhty, le dieu soleil ; seule celle de Ptah, divinité chthonienne, reste presque entièrement dans l'ombre. Cette aube rayonnante qui transperçait la nuit du temple correspondait sûrement à un moment décisif du culte.

Pour arriver à obtenir cet effet lumineux, rien ne fut laissé au hasard par les architectes et prêtres égyptiens : ni le choix du site, ni l'architecture des grandes salles et du vestibule creusés au sein de la montagne. Le nouvel aménagement du

temple reproduit strictement la disposition initiale du monument. Cette série de photos, où l'on voit les divinités recevoir le soleil levant, ont été prises le 19 octobre 1963.

de la "magie sympathique" que l'on en attendait : ce qui est figuré existe, et ce qui existe sur les murs des temples est "opératif" ("magie opératoire") pour l'éternité.

On comprend alors pourquoi Ramsès II tint tout particulièrement à remettre en accord certains reliefs de son grand temple avec le concept du personnage royal qu'il faisait évoluer : en Abou Simbel, une fois l'an, une cérémonie essentielle devait se dérouler qui mettait en cause le rôle prépondérant des souverains pour la vie de l'Égypte et leur assimilation définitive aux grandes forces cosmiques, dont le pays dépendait. En effet, l'étude minutieuse des deux temples à laquelle nous nous sommes livrés, au moment où nous avons organisé les relevés scientifiques du C.E.D.A.E. en Nubie, nous

a permis de constater à quel point les deux grottes célèbres étaient en relation — comme, au reste, étaient en relation naturelle le principe masculin et le principe féminin du couple royal. C'est intentionnellement, n'en doutons point, que ces grottes ont été aménagées sur ordre de pharaon de telle manière que les axes des deux sanctuaires se rejoignent dans le Nil. De même, la grotte du Nord — comme il se doit pour l'orientation affectée à l'entité féminine — a été consacrée à la reine ; le *speos* du Sud a été réservé au souverain. Et si l'on s'arrête aux façades de ces temples rupestres, des images essentielles nous frappent. Au-dessus de l'entrée du grand temple, Ramsès en dieu-soleil, à la tête de faucon dominée par l'astre, apparaît puissant, dans tout le dynamisme de sa majesté couronnée : cette

figuration se lit comme la grande écriture-rébus d'un des noms du roi.

En revanche, sur la façade du petit temple figure à deux reprises, encadrée par diverses statues de pharaon, l'apparition, concrétisée dans le grès rose, de la belle Nofretari rayonnante de jeunesse, comme s'élançant de la montagne pour briller à l'horizon du ciel.

Résumant une très longue enquête, il Ces grands temples ramessides de Nubie ont certainement été conçus et localisés dans le lointain pays de Ouauat (Nubie égyptienne) en rapport avec le Nil nourricier et le rôle éminent été conçus et localisés dans le lointain pays de Ouauat (Nubie égyptienne) en rapport avec le Nil nourricier et le rôle éminent que Pharaon jouait comme garant de la vie et de la richesse de l'Égypte, comme responsable, en quelque sorte, des inondations.

Les temples d'Abou Simbel devaient certainement abriter les rites les plus propices au retour du flot qui, chaque année, assurait l'existence du Double pays. Or, l'inondation annuelle miraculeuse — qui avait fait écrire à l'historien grec Hécatée de Milet, (fin du 6<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) bien avant Hérodote, que l'Égypte était un don du Nil — coïncidait avec le 19 juillet julien et était annoncée au ciel d'Égypte par la réapparition de l'étoile Sothis qui en avait disparu depuis soixante-dix jours. Quelques instants après le lever de l'étoile, et approximativement au même endroit, le soleil surgissait de l'horizon. Ce fameux lever héliaque de l'étoile Sothis (Sirius) annonçait le renouveau du monde et le début de l'année. Ce Jour de l'An voyait le petit jubilé du roi et sa revigoration. On sait par les écrits de Basse Époque qu'à cette occasion le roi accomplissait aussi une navigation mystique sur les flots qui venaient régénérer la terre de ses ancêtres. C'est en Abou Simbel, au nord de la Seconde Cataracte, que ces flots pénétraient dans la Nubie égyptienne où les sanctuaires dédiés au couple royal étaient le théâtre d'un magistral mystère et où le lever héliaque de l'étoile Sothis était préparé, puis traduit, par l'apparition sur les façades de grès de Nofretari-Sothis et de Ramsès-Soleil renouvelés, garants de la fertilité de l'Égypte et dont ils annonçaient la perpétuelle productivité par le spectacle de la multiple progéniture escortant leurs images sacrées.

Christiane Desroches-Noblecourt



# Ramsès parle

par Tawfik El-Hakim

**L**A première fois que je me rendis en Nubie, c'était pour voir le temple d'Abou Simbel dans son site initial avant qu'il ne soit démonté et réédifié au sommet de la montagne pour le préserver des inondations après la construction du Haut Barrage. Ce projet grandiose de déplacer un temple de l'endroit où il se dressait depuis plus de trois millénaires, sans rien changer à son aspect, ni perdre une seule pierre, est une des grandes réalisations dont peut à juste titre s'enorgueillir l'Unesco.

Nous prîmes un bateau à vapeur qui nous amena d'Assouan vers le Sud où s'élève le fameux temple avec ses quatre statues qui représentent Ramsès II et, à ses côtés, sa femme Néfertari. Lui, très grand, elle, très petite, arrivant à peine au genou de son époux.

Le bateau sillonnait le Nil. Sur l'une et l'autre rive, on voyait défilier les maisons des Nubiens, en terre sombre, sur les murs desquelles étaient dessinées des formes et des figures qui frappaient par leur simplicité et leurs couleurs éclatantes. Cet art du dessin leur était sans doute venu du fond des âges, de leurs ancêtres. J'ignore si leur inspiration est le fruit de l'instinct ou de l'hérédité, d'une conscience secrète, de la méditation ou d'une volonté délibérée d'imitation, car les Nubiens sont des gens simples. Leur existence s'écoule naturellement face à une nature silencieuse et à l'art de leurs ancêtres.

Nous arrivâmes en vue du temple: déjà Ramsès, imposant, avec ses quatre statues sculptées dans la montagne et sa femme Néfertari, semblait nous accueillir.

Dès que nous eûmes débarqué, nous nous approchâmes d'eux et je commençai à les contempler... Il me sembla alors que ces

personnages de pierre n'étaient pas muets comme on pouvait le croire. Ils se parlent, se comprennent, même si aucun mouvement n'apparaît sur leurs lèvres inertes et même si personne ne les entend... Et moi, je les entendais, je savais ce qu'ils disaient... peut-être en raison du lien spirituel qui nous unissait à travers les âges.

Je leur criai: "Je suis votre fils! J'entends ce que vous dites!" Je pris une feuille de papier et un stylo pour transcrire l'étrange dialogue. Ramsès, contemplant le soleil levant, prononçait ces paroles sybilliques: "Chaque matin, le Nil coule encore à mes huit pieds et le soleil éclaire mes trois visages, mon quatrième visage étant effacé par la main du temps".

Néfertari: "Oui, mon cher époux c'est un seul et long matin; et le soleil éclaire mes quatre visages; le temps n'efface pas mon quatrième visage; car je me cache sous le ciel de ton ombre".  
Ramsès: "Oui, c'est le soleil sur la rive orientale.  
Il paraît à travers les collines couvertes de froment doré;  
et le premier singe crie du haut de mon temple  
et le marin crie du haut de la voile;  
un bateau paraît à l'horizon  
avec de blanches lances qui brillent:  
il a vaincu les pirates noirs;  
le sommeil s'envole des paupières  
et les oiseaux s'envolent des nids;  
mais toutes les choses sommeillent à présent."

Néfertari: "Oui, tout sommeille autour de nous,  
sauf le Nil qui avance:  
les anneaux dans ses vagues  
résonnent comme de l'argent  
en baignant le sol  
tout près de nos pieds."

Ramsès: "Oui; un seul et même matin  
immuable comme la montagne.  
Et toi et moi nous sommes partie de la montagne.  
Et toutes choses autour de nous disparaissent."

Néfertari: "Le Nil seul avance  
même quand il meurt:  
Osiris déchiré en morceaux,  
de chaque morceau germe une herbe.

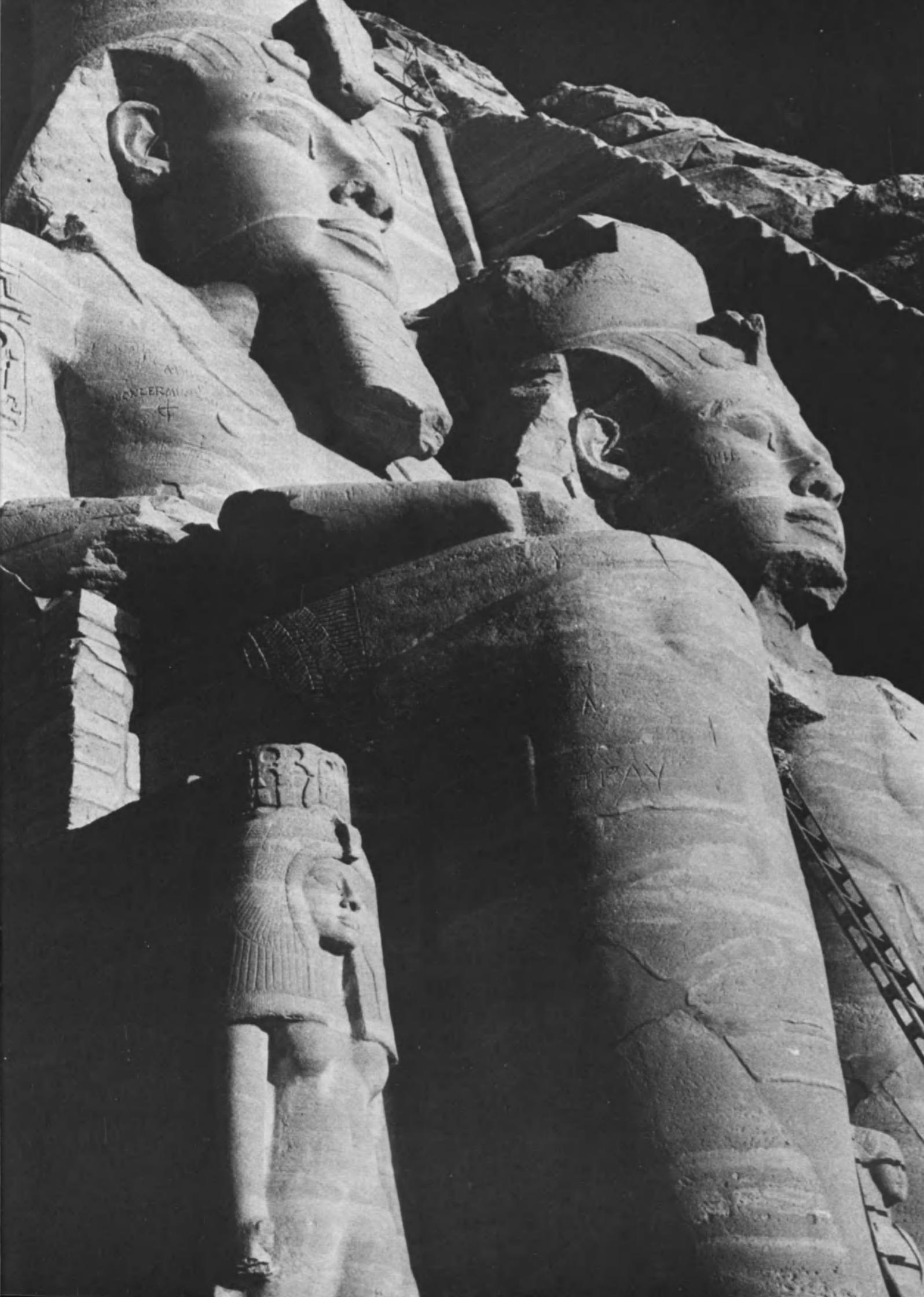
Des pays du Nord,  
où le soleil laisse son or sur les chevelures,  
des pays du Sud,  
où mûrissent la vigne et l'olivier,  
les gens viennent.  
Ils viennent présenter les offrandes;  
la ferveur, l'admiration  
brillent dans leurs regards.  
Et c'est un seul et long matin  
vieux comme des milliers d'années."

Ainsi s'entretenaient-ils. Qui peut affirmer qu'ils étaient restés muets tout au long des siècles? Qui peut affirmer que les yeux de pierre voient moins que nos yeux de verre? Il me semble qu'ils savent tout des choses qui les entourent. Mais comprennent-ils exactement ce qui se passe aujourd'hui près d'eux? Ils voient les bateaux qui viennent du Nord et du Sud, amenant les admirateurs. L'admiration est un sentiment qui leur est familier. On les admirait quand ils étaient des créatures de chair et maintenant on admire leurs statues et leur temple. Ils savent cela et le comprennent. Mais aujourd'hui, à Abou Simbel, ils éprouvent un sentiment étrange, comme si quelque chose d'extraordinaire allait se passer. Ils lisent cela dans le regard de ces yeux bleus, verts, bruns et noirs qui se posent sur eux. Ils se demandent pourquoi il y a une telle affluence de visiteurs. Pourquoi ces ouvriers, ces barques, ces bateaux, ces machines, ces équipements et ces grandes quantités de ciment et de béton? Ils se demandent aussi quel malheur est arrivé à ces villages abandonnés sur les deux rives du Nil, silencieux comme des faucons embaumés.

Pendant plus de trois mille ans, bien des événements s'étaient succédés: des puissances avaient disparu, remplacées par d'autres; les cultes et les religions avaient changé. Une seule chose était immuable: leur conviction d'être fixés pour l'éternité dans cet endroit qui touche les eaux du Nil: "Moi et toi, nous sommes partie de la montagne et toutes les choses autour de nous disparaissent". Le pressentiment d'une chose grave apparaissait clairement sur le visage de Ramsès. Je contemplais chacun de ses visages et j'y lisais la même inquiétude. Devrais-je lui dire la vérité? Quand les visiteurs disparurent derrière le guide qui leur racontait l'histoire du Pharaon, seul en face de lui, je me décidai à lui parler:

---

**TAWFIK EL-HAKIM**, romancier et dramaturge égyptien, est l'un des plus grands écrivains contemporains du monde arabe. Son expérience de magistrat lui a inspiré une œuvre célèbre: le Journal d'un substitut de campagne. Parmi ses nombreux autres ouvrages, souvent traduits en plusieurs langues, il faut citer Schéhérazade, Les jeux de la caverne, Un sultan à vendre, Théâtre multicolore et Théâtre de notre temps. Il a été délégué permanent de l'Égypte à l'Unesco.



Le sanctuaire du grand temple d'Abou Simbel. Les quatre statues du fond — qui représentent, de gauche à droite, le dieu Ptah de Memphis, le dieu Amon de Thèbes, Ramsès II et le dieu Rê-horakhty d'Héliopolis — ainsi que la banquette sur laquelle ils sont assis, ont été sculptées dans la masse de la montagne. Les visages sont très abîmés. La peinture polychrome des sculptures s'est effacée ; les avant-bras, presque entièrement disparus, étaient peut-être à l'origine composés de pièces mobiles. Sur le piédestal ou socle, qui subsiste encore au centre du sanctuaire, reposait sans doute une barque sacrée, reproduite également sur les reliefs des murs latéraux (qu'on ne voit pas sur la photo).

► "Oui, quelque chose va arriver, quelque chose qui te paraîtra incroyable et dont je suis moi-même étonné !"

Les noirs pirates, les voleurs de lumière, les singes, les fils du soleil s'assoupirent sur la frise du temple en attendant le jour. Mais Ramsès ne pouvait fermer les yeux. Lui qui avait dormi sur les gloires du passé, voici que des bruits venant du Nord commençaient à le réveiller. Il entendait les coups de pioche résonner dans sa tête.

— "Entends-tu ?" chuchota-t-il à sa femme. Néfertari était aussi éveillée et inquiète que lui.

— "Où allons-nous ? Se peut-il que l'on nous déplace après tant de siècles ?"

Dans le passé, toute chose était à sa place. L'homme avait son génie, mais la nature était toute puissante. La montagne, c'était la montagne. L'homme construisait les temples et les autels. Parfois, il imitait la montagne : alors il construisait les Pyramides. Sa puissance s'arrêtait là. Mais, à présent, l'imitation ne lui suffit plus. Il transforme la nature suivant ses désirs. Le temple était situé au pied de la montagne. La construction du Haut Barrage ayant haussé le niveau des eaux du Nil, on déplace le temple au sommet de la montagne.

Et le miracle eut lieu.

Ramsès et Néfertari ne comprenaient pas très bien ce qui était arrivé. Mais, de temps en temps, un doute les effleurait :

— "C'est étrange, disait Ramsès en contemplant le Nil. Le fleuve ne m'a jamais paru si bas et notre temple si haut !"

Néfertari répondait :

— "Que dis-tu, mon cher époux ? Le Nil est toujours le Nil."

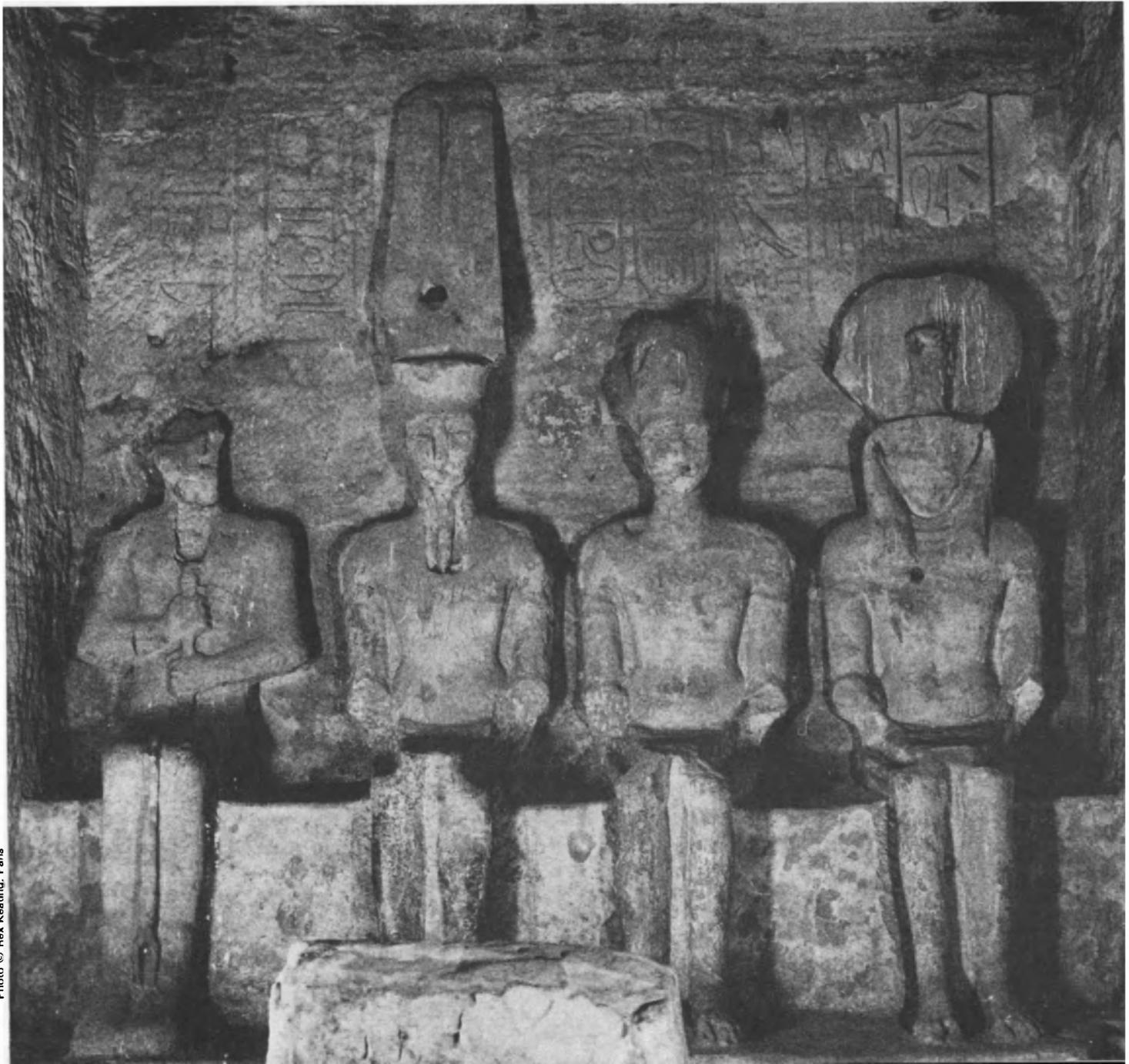
— "Peut-être, disait Ramsès, mais la distance entre le temple et le fleuve n'est plus la même."

Néfertari riait : "Veux-tu dire que le temple a volé jusqu'au sommet de la montagne comme un oiseau ?

— Ce temple n'est plus à sa place... Mais je ne sais pas encore comment c'est arrivé, poursuivait Ramsès.

— Pourquoi dis-tu cela ? Regarde autour de toi, rien n'a changé, rétorquait Néfertari."

Ramsès regardait autour de lui. Il voyait un paysan à demi-nu, irriguant son champ en tournant le "chadouf" ; un autre labourait avec une charrue tirée par deux vaches. Il voyait la "Sakieh". Il voyait les mêmes ânes portant les mêmes sacs en feuilles de palmier. Tout était pareil... seul son temple avait changé. Et il ne savait pas comment



c'était arrivé. Ramsès pensa que le dieu Ptah, représenté sur le mur de son temple, pourrait lui répondre. Mais Ptah ne savait rien. Il ne quittait jamais l'intérieur du temple. Il n'avait rien vu.

Ramsès lui demanda s'il n'avait eu aucun écho de ce qui s'était passé, par les nombreux visiteurs qui lui apportaient les offrandes. Le Dieu Ptah dit en soupirant :

"De mes visiteurs, je n'entends que plaintes et requêtes. Ils me font des offrandes dont profitent les prêtres". Tristement, il ajouta : "J'ai toujours désiré que l'on vienne me voir par amitié, simplement pour bavarder et me donner des nouvelles du monde extérieur. Cela aurait peuplé ma solitude et élargi mon horizon et j'aurais pu vous être utile par mes conseils dans certains cas.

— Pourquoi ne nous l'as-tu jamais demandé ?

— Je l'ai demandé une fois. Mais mon visiteur n'a pas compris.

— Peut-être a-t-il eu peur de te lasser par un bavardage inutile ?"

Le visage du dieu Ptah s'épanouit dans un sourire :

"Bavardage inutile ! C'est tout ce que je désire. Reprenez vos offrandes, vos honneurs et accordez-moi un peu de bavardage inutile !

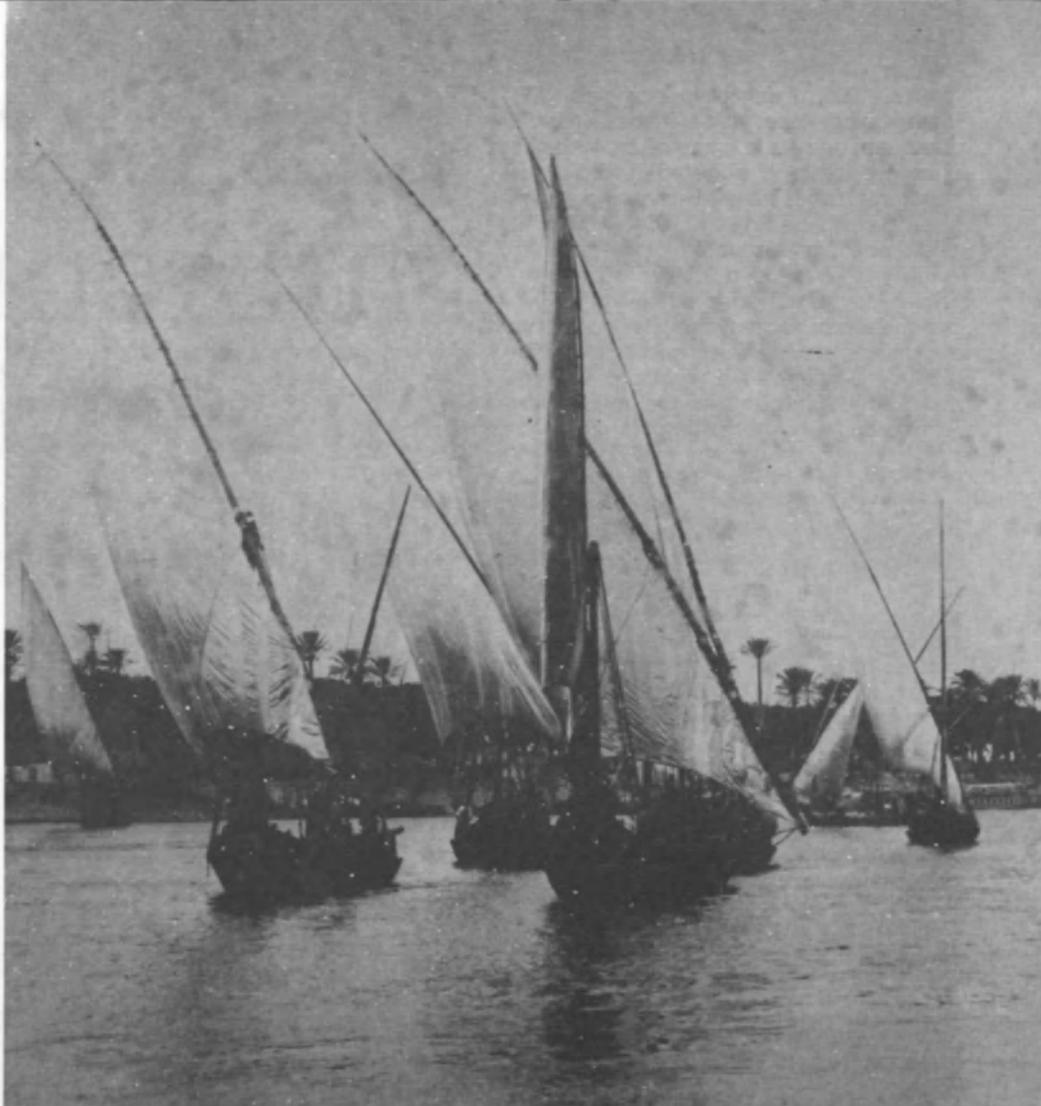
— Crois-tu que ce soit facile ? Les prêtres n'autorisent l'entrée du temple qu'à ceux qui ont des requêtes à faire et qui présentent des offrandes.

— Je ne veux pas d'offrandes.

— Toi, tu n'en veux pas, mais tes prêtres en veulent !"

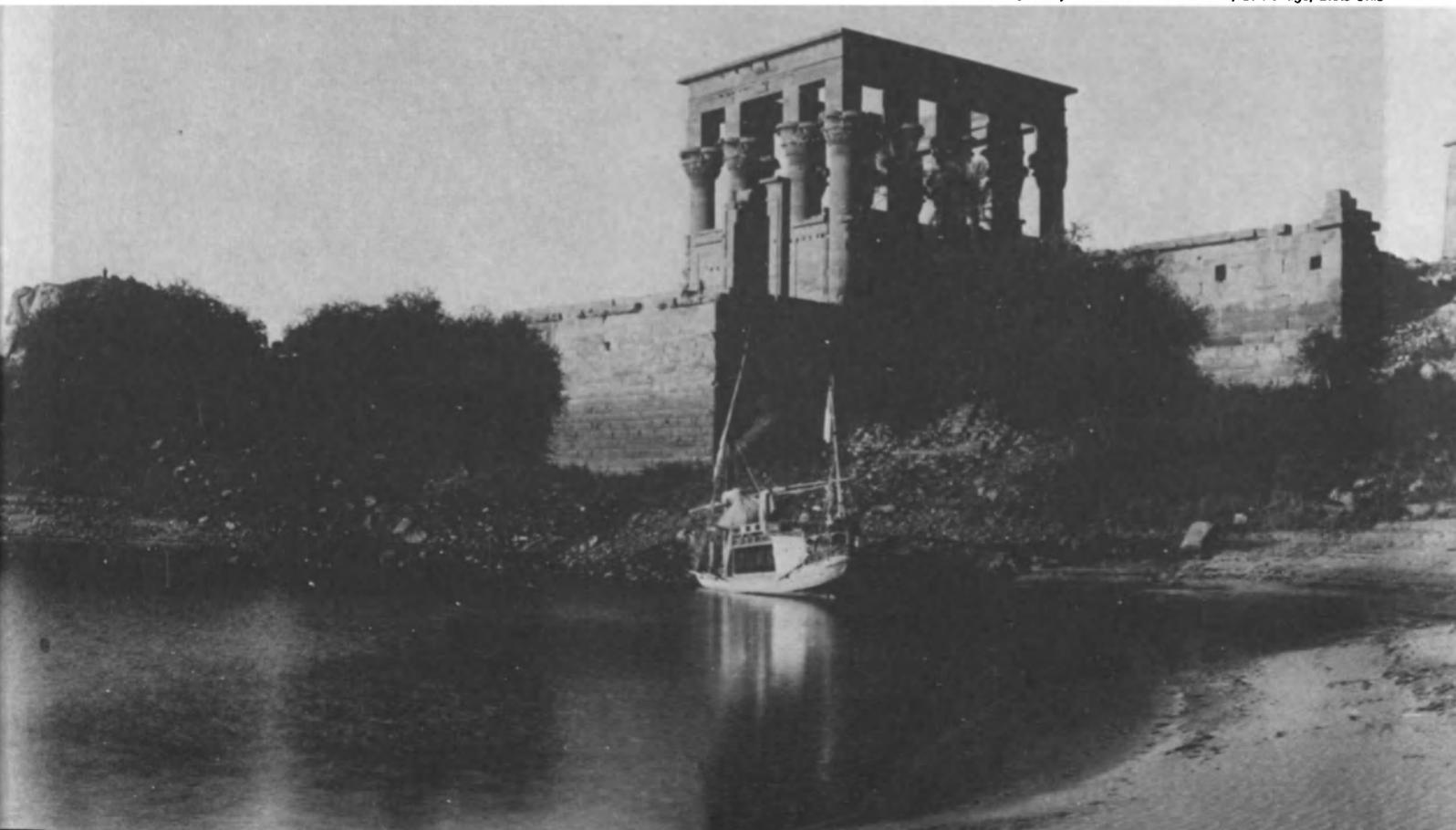
Ainsi s'acheva ma visite au temple d'Abou Simbel. Je repris le bateau et je songeais à Ramsès, à Nefertari, au dieu Ptah en regardant les beaux paysages de Nubie. Je souhaitai au Pharaon et à son épouse de trouver la paix dans leur nouvel emplacement. Je souhaitai au triste dieu Ptah de rencontrer un ami et je priai le ciel qu'il m'accordât de revenir à Abou Simbel.

**Tawfik El-Hakim**



Felouques sur le Nil (en haut), photographie prise vers 1890 par G. Lekejian. En bas, le Kiosque de Trajan, à Philae, avant la construction de l'ancien barrage d'Assouan, photographié par J.P. Sebah vers 1870. Ces deux précieux documents viennent des collections de photographies historiques récemment retrouvées dans les archives du Musée sémitique de Harvard, aux Etats-Unis.

Photos © 1979, Harvard Semitic Museum, Cambridge, Etats-Unis



**E**n 1895, l'archéologue anglais J.E. Quibell découvrait à Thèbes, en fouillant derrière le Ramesséum, la tombe d'un médecin ou d'un magicien-sorcier, les deux professions ne se distinguaient guère alors. Bien qu'elle fût pillée, Quibell recueillit dans cette tombe tout un lot de papyrus, écrits en hiéroglyphes de la fin du Moyen-Empire égyptien (vers 1 700 avant J.-C.), parmi lesquels se trouvaient des fragments de textes littéraires célèbres, comme l'histoire de Sinouhé ou le Conte du Paysan, mais surtout un texte curieux : une sorte de répertoire où les mots, disposés en colonnes, étaient classés par groupes selon leur sens. Ce papyrus, de toute évidence, jouait pour les scribes égyptiens un peu le rôle de nos dictionnaires et de nos encyclopédies.

A la suite de ce répertoire assez désordonné, du moins à nos yeux, puisque après avoir énuméré un groupe de noms de plantes, il passait à une série de noms d'oiseaux, puis de mammifères, pour donner une liste de noms de pains et de gâteaux, de céréales et de parties du corps humain, apparaissait soudain une liste de noms géographiques, fort bien classés, eux, car ils partaient du sud pour descendre, comme le Nil, vers le nord.

Un des mérites des campagnes de fouilles entreprises à la suite de l'appel de l'Unesco du 8 mars 1960 pour le sauvetage de la Nubie aura été d'identifier avec certitude, sur le terrain même et à une seule exception

# Les forteresses nubiennes englouties

par Jean Vercoutter

près, les quatorze premiers noms géographiques énumérés par le Papyrus, bien connu maintenant des Egyptologues sous le nom de "Ramesseum Onomasticon".

Ces noms, en effet, désignent les quatorze forteresses ou villes fortifiées qui défendaient l'entrée de l'Égypte au Sud. Ce sont successivement : Semna-sud, Semna-ouest, Semna-est (ou Koumma), Ouronarti, Shelfak, Askout, Mirgissa, Bouhen, sans doute Serra-ouest ou Faras — seule incertitude qui subsiste aujourd'hui — ainsi que Serra-est, toutes en Nubie soudanaise (cf.

carte p. 30), suivies d'Aniba, Kouban, Bigeh, et Eléphantine en territoire égyptien.

Plus de la moitié de ces forteresses se trouvent dans la région la plus désolée mais la plus belle aussi de la Nubie soudanaise, région aujourd'hui, hélas, recouverte par les eaux de retenue du grand barrage d'Assouan : le "Batn-el-Haggar" ou "Ventre de pierre". Avant la mise en eau du barrage, ce pays commençait un peu au sud de Bouhen, à hauteur, en gros, d'Quadi-Halfa, pour se terminer en amont de la cataracte de Dal, à une cinquantaine de kilomètres au sud





Photo Unesco - Paul Almasy, Paris

Forteresse gigantesque, Bouhen protégeait autrefois la zone stratégique de la Seconde cataracte, entre la Haute et la Basse Nubie. Les fouilles ont révélé la complexité architecturale des citadelles égyptiennes, avec leur double enceinte de remparts, leurs fossés, leurs bastions avancés, la puissance extraordinaire de leurs murs extérieurs qui pouvaient atteindre 8 mètres d'épaisseur à leur base. Les archéologues estiment à plus de 10 millions le nombre de briques qui ont servi à construire la forteresse de Bouhen.

Vue aérienne, prise avant le début de la Campagne internationale de Nubie, de la Seconde cataracte du Nil. Sur l'une des îles, les vestiges de la forteresse de Dabénarti. Non loin de celle-ci, sur la rive gauche du fleuve, se trouvait la citadelle de Mirgissa, l'un des plus puissants maillons d'une chaîne continue de places fortes qui défendaient, au sud, l'entrée de l'Égypte. L'un des mérites de la campagne de Nubie est d'avoir mieux fait connaître le rôle essentiel joué par les forteresses égyptiennes de Nubie. La plupart sont aujourd'hui recouvertes par les eaux de la retenue du grand barrage d'Assouan.

de Semna. C'est là que se trouvaient, entre autres, les rapides de la Deuxième ou "grande" cataracte, dont, aux dires des Grecs, le fracas des eaux rendait sourds les habitants de ses rivages.

Le fait même que les Égyptiens anciens aient éprouvé le besoin de construire de très grandes forteresses dans une région aussi désolée et d'une telle difficulté d'accès pose à lui seul un problème. Pourquoi avoir construit de telles masses de murs à redans et à bastions ? Pourquoi avoir édifié des enceintes de plus de dix mètres de haut, des portes fortifiées, à double défense, intérieure et extérieure, comme à Mirgissa et à Bouhen ? Pourquoi enfin avoir souvent construit deux forteresses, l'une à l'ouest, l'autre à l'est du Nil, à la même hauteur, alors qu'une poignée d'hommes résolu suffisait à interdire tout passage dans les défilés montagneux où le fleuve se précipite impétueusement ?

Il faut avoir vu la sauvagerie du paysage dans le Batn-el-Haggar, il faut avoir parcouru à pied les énormes vestiges des forteresses aujourd'hui englouties sous les eaux pour comprendre que la question doit être posée. Quelle était donc la puissance qui menaçait à un tel point l'Égypte que les Pharaons de la 12<sup>e</sup> dynastie (2000-1785 avant J.-C.) aient éprouvé la nécessité d'édifier aux passages les plus difficiles à franchir, non pas des forteresses isolées, mais de véritables complexes fortifiés ?

A Semna, les rapides, déjà très difficiles à franchir naturellement, sont défendus par cinq forteresses : une en amont à Semna-sud, puis deux de part et d'autre de la barrière rocheuse qui, à l'étiage, ne laisse au Nil qu'un étroit passage de quelques mètres à peine de largeur, Semna-ouest et Koumma. Comme si cela était encore insuffisant, deux autres forteresses ont été construites dans cette véritable "région fortifiée", en aval de la première ligne de défense, l'une à Ournarti, en plein milieu du défilé étroit où coule le Nil à sa sortie des rapides de Semna, l'autre à la sortie de ce même défilé, à Shelifak.

A l'autre extrémité du Batn-el-Haggar, c'est le complexe défensif de Mirgissa-Bouhen, avec sa défense avancée à Askout, son noyau central de Mirgissa et son annexe Dabénarti, à l'endroit même où les rapides de la grande cataracte interdisent pratiquement tout passage à une flotte, comme l'ont appris à leurs dépens aussi bien les troupes

**JEAN VERCOUTTER**, de nationalité française, dirige actuellement l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Il a été directeur du Service des antiquités du Soudan et professeur d'égyptologie à la faculté des sciences humaines de Lille (France). Il a dirigé l'expédition franco-argentine à Akcha et la mission archéologique française de Mirgissa et a publié de nombreux ouvrages sur l'ancienne Égypte.

► égyptiennes de Mohammed Ali en 1820, que celles anglaises de Lord Wolseley en 1884-1885. C'est enfin, à l'extrémité nord du complexe, le camp retranché de Kor (Bouhen sud) et Bouhen même, ainsi que les deux forteresses de Serra-est (Khesef-Medjayan en égyptien), et de Serra-ouest ou Faras (Ink-Taouy), qui se font face de part et d'autre du fleuve.

Il fallait, on le conçoit, que le danger soit grand pour que les Pharaons aient fait construire dix forteresses et deux camps fortifiés dans le seul Batn-el-Haggar pour mettre l'Égypte à l'abri d'un agresseur venu du sud. Quel pouvait être cet agresseur ? Les textes égyptiens nous l'apprennent. Il s'agit du pays de Kouch, dont le nom apparaît sur les monuments égyptiens au moment même où les forteresses s'élèvent peu à peu le long du fleuve.

Le danger virtuel que représentait pour l'Égypte ce pays de Kouch est bien mis en valeur par un texte postérieur de deux siècles environ à la construction des grandes forteresses pharaoniques de Nubie. Il s'agit d'une dépêche que le souverain Hyksôs, Apophis, qui occupait alors la moitié nord, la plus riche, de l'Égypte, adressait au souverain de Kouch vers 1580 avant J.-C.

Cette dépêche, comme nous l'apprend une stèle découverte dans le temple de Karnak en 1954, fut saisie par le roi thébain Kamosis, qui s'exprime ainsi : "Je saisis son message au sud de l'oasis, sur la route qui conduit à Kouch. C'était une lettre de la main même du prince d'Avaris : "Aousserre-Apophis, salue mon fils le prince de Kouch... As-tu appris ce que l'Égypte fait contre moi ? Son prince Kamosis m'attaque sur mon propre territoire... Il a choisi de s'en prendre à deux pays pour les persécuter : mon pays et le tien, et il les ravage. Viens, descends au nord, ne sois pas effrayé. Il est aux prises avec moi ici. Personne ne s'attend à te voir descendre dans cette Égypte. Je ne le lâcherai pas avant que tu arrives. Nous nous partagerons alors les villes de l'Égypte et ton pays sera dans la joie".

Ayant intercepté le message d'Apophis, Kamosis, dans le texte de Karnak, ne parle plus du pays de Kouch et on ne sait donc pas si son souverain joignit effectivement ses forces à celles des asiatiques Hyksôs. On peut en douter. La dépêche nous fait toucher du doigt le danger qui menace l'Égypte. Elle risque à tout moment de devoir se battre simultanément sur deux fronts : dans le Delta ou dans le couloir syro-palestinien contre les Asiatiques qu'attire la richesse de l'Égypte, et en Nubie lorsque ce pays, unifié, lui est hostile. Ce danger permanent explique, d'une part, pourquoi les souverains égyptiens du Moyen-Empire qui ont déjà à faire face à des incursions asiatiques dans le nord, cherchent à consolider leur frontière sud en y installant le système de fortifications que nous venons de voir, et, de l'autre, pourquoi les Pharaons de la 18<sup>e</sup> et de la 19<sup>e</sup> dynasties n'auront de cesse, de 1580 à 1300 avant J.-C., qu'ils n'occupent *tout* le territoire du pays de Kouch.

Au demeurant, la construction des forteresses dans le Batn-el-Haggar n'est pas uniquement motivée par des raisons stratégiques. Leur présence est aussi destinée à protéger et à contrôler la route fluviale qui, d'Égypte, conduit à l'Afrique et à ses ressources. C'est en effet le pays de Kouch, habité par les Nehesyou, qui depuis fort longtemps fournit à l'Égypte de nombreux produits : bétail, bois, notamment l'ébène,

encens, ivoire, pierres semi-précieuses, produits "tropicaux", queues de girafes entre autres, plumes et œufs d'autruches, peaux de léopards ; les prêtres funéraires égyptiens doivent obligatoirement revêtir une peau de cet animal lorsqu'ils officient. Parmi les importations figurent aussi des animaux vivants : girafes, guépards et singes. A cette liste, il faut ajouter l'or, à partir du Moyen Empire. Toutefois, ce que l'Égypte attend du sud et cela dès le troisième millénaire avant J.-C., ce sont les hommes qu'elle emploie surtout dans l'armée : les "éclaireurs" de l'armée de Kamosis aux prises avec les Hyksôs dans le Delta sont des Nubiens.

Ainsi les forteresses de Nubie jouent un double rôle : militaire, d'une part elles protègent l'Égypte d'une invasion massive des redoutables guerriers que furent de tout temps les habitants de l'actuel Soudan et, de l'autre, elles constituent des bases de départ pour les expéditions conduites dans le sud aussi bien en suivant le Nil qu'en empruntant les pistes du désert. C'est de Semna que part l'armée de Sésostri III (1880-1850 avant J.-C.), qui franchit les rapides de la Cataracte de Dal et prépare ainsi l'annexion par les Pharaons de la 18<sup>e</sup> dynastie de toute la région située entre le Batn-el-Haggar et la 3<sup>e</sup> Cataracte.

De curieux documents, découverts avec le "Ramesseum Onomasticon" nous révèlent un autre aspect de l'activité militaire des forteresses : la surveillance des pistes désertiques. Connues des égyptologues sous le nom de "dépêches de Semna" ("Semna Despatches"), ce sont des copies, destinées aux archives centrales, de lettres que les commandants des forteresses échangeaient entre eux et avec les autorités centrales. On y voit que des patrouilles composées d'Égyptiens et de "Medjayou", c'est-à-dire de nomades nubiens enrôlés dans l'armée

égyptienne, sont régulièrement envoyées dans le désert. Elles y interceptent souvent des groupes de nomades qu'elles ramènent avec elles dans les forteresses pour y être interrogés. Ces groupes sont ensuite renvoyés chez eux après que "pain et bière leur ont été donnés" comme le précisent les dépêches. De cette façon, les Pharaons étaient toujours informés de ce qui se passait dans le sud et pouvaient donc, le cas échéant, prévoir une "descente" des Nehesyou en Égypte et s'y opposer.

L'autre rôle des forteresses est de maintenir et de faciliter la liberté de circulation sur les routes qui d'Égypte s'enfoncent vers le sud. C'est à cette fonction que l'on doit aussi bien la "glissière" de Mirgissa destinée à faciliter le passage de la grande cataracte par les bateaux qui faisaient la navette entre la Nubie et l'Égypte, que le "barrage" édifié par Amenemhès III (c. 1850-1800) à Semna, qui, en relevant le niveau du Nil à l'étiage rendait plus aisés les communications fluviales et le franchissement du Batn-el-Haggar.

Un texte hiéroglyphique retrouvé à Semna même résume bien ce double rôle. Il est gravé sur une stèle de granit que Sésostri III fit ériger à Semna-ouest. On y lit : "Frontière méridionale (de l'Égypte) établie en l'an 8 sous la Majesté du Roi de Haute et de Basse Égypte Khâkaouré (Sésostri III) de façon à empêcher qu'aucun Nehesy ne la franchisse en allant au nord, que ce soit par terre ou en bateau, ni qu'aucun troupeau de Nehesyou, à l'exception des Nehesyou qui viendraient faire du commerce dans l'en ou pour toute bonne affaire qu'il est légal de faire avec eux sans aller toutefois jusqu'à permettre que passe aucun bateau des Nehesyou vers le nord au-delà de Heh à jamais."

Dans ce texte on a voulu voir la première discrimination raciale de l'histoire ("The first colour bar in History) ce qui est faux puisque

Photo André Vila © Mission archéologique franco-soudanaise



Cette piste était enfouie sous quelques centimètres de sable. Large de 2 mètres, elle était armée à intervalles de plusieurs poutres de bois. Enduite de limon humide, elle permettait de faire glisser aisément les bateaux qui évitaient ainsi les rapides de la Seconde cataracte, infranchissables au moment de l'étiage du Nil.

ce n'est pas en tant que "Noirs" que les Nehesyou ne sont pas autorisés à entrer en Egypte, mais parce qu'ils appartiennent à une nation qui présente, en puissance, un danger pour les habitants de la basse vallée du Nil. Le texte, en revanche, souligne bien le rôle militaire des forteresses nubiennes : empêcher une invasion venue du sud et leur rôle économique, faciliter et encourager le commerce avec ce même sud. On sait maintenant que le Iken de la stèle de Semna est Mirgissa et que Heh est vraisemblablement le rocher d'Abousir qui marque la fin du Batn-el-Haggar quand on vient du sud.

C'est grâce aux campagnes de sauvetage de la Nubie que nous connaissons mieux maintenant le rôle joué par les forteresses nubiennes dans l'histoire de l'Egypte. Les fouilles de Bouhen, comme de Mirgissa, d'Askout ou de Semna-sud ont révélé l'adaptation parfaite au terrain des plans des forteresses, l'extraordinaire complexité de leur architecture avec leur double enceinte, haute et basse, leurs glacis, leurs fossés, leurs bastions avancés, ronds et rectangulaires, leurs meurtrières permettant tous les angles de tir possibles, la puissance de leurs murs extérieurs qui pouvaient atteindre huit mètres d'épaisseur à la base.

Ces fouilles ont permis aussi de mieux comprendre la vie des garnisons. Isolées dans un pays hostile, non contentes d'être protégées matériellement par les fortifications, elles l'étaient magiquement par les dépôts de textes d'envoûtement, tracés sur des vases et des statuettes, qui étaient "tués" puis enterrés sur les passages obligés de l'ennemi, véritables "mines magiques". On a retrouvé de ces textes aussi bien à Mirgissa qu'à Ouronarti. Nul doute que toutes les forteresses en possédaient aussi.

Installées à longueur d'année, les troupes disposaient de jardins et sans doute de vergers pour se procurer légumes et fruits frais en complément des "rations" réglementaires expédiées d'Egypte dans les colis dont on a retrouvé, par milliers, les sceaux de fermeture. A Mirgissa, au nord de la forteresse, on a dégagé les habitations des "civils" qui organisaient sans doute les échanges avec le sud. Nous y avons retrouvé les foyers où ils cuisaient leur pain, les grandes jarres où ils brassaient leur bière, les écuelles dans lesquelles ils buvaient.

Les temples reconstruits en pierre lors de la réoccupation des forteresses au Nouvel Empire (1850-1200 avant J.-C.), à Semna ouest, comme à Koumma et à Bouhen, montrent que la religion ne perdait pas ses droits et qu'à côté des troupes, en partie recrutées localement vivaient aussi des prêtres, des scribes, des artistes et des artisans. Ce sont eux qui échangeaient les lettres dont on a retrouvé les copies à Thèbes, près du Ramesséum ; ce sont eux aussi qui ont modelé et peint les admirables masques funéraires découverts dans la nécropole de Mirgissa.

Les résultats de l'exploration des forteresses nubiennes sont donc brillants. Toutefois, ils ne doivent pas nous faire oublier la destruction des édifices eux-mêmes, engloutis dans les eaux du nouveau lac. Certes les temples de pierre, démontés, ont pu être transportés à Khartoum, mais les autres constructions qui commandaient de toute leur puissance l'admirable et sauvage beauté du Batn-el-Haggar ont disparu à jamais avec celui-ci.

Jean Vercoutter



A 600 mètres de la puissante forteresse militaire égyptienne de Mirgissa, qui surplombait les rapides de la Seconde cataracte, les archéologues ont découvert, dans une fosse (ci-dessus), un dépôt de textes et de figurines d'envoûtement. Après avoir inscrit sur des poteries des formules maléfiques destinées à réduire l'ennemi à l'impuissance, les défenseurs de la forteresse les brisaient rituellement et les enfouissaient dans le sol. De nombreuses figurines anthropomorphes, couvertes de textes d'envoûtement, ont été aussi retrouvées dans la fosse.



Photos André Vila © Mission archéologique franco-soudanaise



Photo © Jean Leclent, Paris

Les colonnes de la salle hypostyle du temple que fit construire Aménophis III (1402 - 1364 avant J.-C.) à Soleb, en Nubie soudanaise, sont décorées, dans leur partie inférieure, d'une centaine de représentations de prisonniers originaires d'Asie ou d'Afrique. Le nom de chaque peuple étranger est enfermé dans un écusson surmonté du buste d'un personnage aux bras liés derrière le dos. Celui-ci, un Africain (reconnaisable à son visage imberbe, à son anneau d'oreille et à sa coiffure) est accompagné du nom de Tirtir. Ces peuples ne furent pas nécessairement soumis par les victoires de Pharaon. Figurées à la base des colonnes, ces images de soumission sont nécessaires à l'équilibre du monde tel que le réalise Pharaon. Plutôt que de peuples soumis, mieux vaudrait donc parler ici de "peuples envoûtés."



Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

A gauche, le portail du jardin intérieur d'une maison sur l'île d'Argo, en Haute Nubie (Soudan). Selon la coutume locale, la décoration se limite à des éléments architectoniques, si l'on excepte les trois assiettes dans la partie supérieure, et — détail curieux — le phare de voiture au centre. En bas, à droite, un Nubien fait fonctionner un *chadouf*, dispositif très ancien utilisé en Haute Nubie pour faire monter l'eau du Nil et arroser les parcelles de terre cultivables le long du fleuve.

# La terre bénie

par Robert A. Fernea

**C**HAQUE fois que des Nubiens se trouvent réunis, ils parlent du passé, de l'ancienne Nubie, la "Terre bénie" qui s'étendait de part et d'autre de la frontière égypto-soudanaise depuis Assouan jusqu'à Dongola et qui se trouve aujourd'hui sous les eaux. A Kom Ombo, où ont été réinstallés la majorité des Nubiens d'Égypte, ceux-ci se demandent s'il sera possible de retrouver la "Terre bénie" et de s'installer sur les rives du lac nouveau. Qu'est-ce donc que cette "Terre bénie" de l'ancienne Nubie dont ils parlent avec tant de nostalgie ? Et quelles sont les populations qui vivaient dans ce pays ?

Au cours de l'enquête ethnographique sur

la Nubie égyptienne, effectuée de 1961 à 1964, des sociologues égyptiens et américains se sont efforcés de décrire la société et la culture de la Nubie avant qu'elles ne disparaissent pour toujours.

Nous nous sommes aperçus que, du point de vue culturel, on ne peut pas considérer qu'il existe une population nubienne unique. De plus, les Nubiens se sont trouvés dans des environnements très divers qui ont suscité chez eux une grande variété de réactions d'ordre social. L'apparition, en Égypte, d'une identité "nubienne", dont se réclament tous les habitants de la région située au sud d'Assouan, vient de ce que ces populations différentes les unes des autres

ont toutes éprouvé le même traumatisme le jour où leurs villages ont disparu sous les eaux et où elles ont perdu leur terre natale.

Le premier barrage d'Assouan, construit

---

**ROBERT A. FERNEA**, de nationalité américaine, est professeur d'anthropologie et d'études sur le Moyen-Orient à l'université du Texas, à Austin. De 1961 à 1964 il a dirigé l'Étude ethnographique nubienne, projet financé par la Fondation Ford et administré par le Centre de recherche social de l'université américaine du Caire. Il est l'auteur de *Nubiens in Egypt : Peaceful People* (Les Nubiens en Égypte : un peuple pacifique), publié en 1973, avec des photographies de Georg Gerster.

en 1902, puis surélevé en 1912 et en 1934, avait entraîné la disparition sous les eaux de tous les villages de la Nubie égyptienne qui, s'étendaient le long du Nil, des deux côtés de la vallée. Au nord, les villages furent totalement submergés et les habitations durent être transportées sur les hauteurs rocheuses. La population du sud ne perdit qu'une partie de ses terres cultivables. C'est pour cette raison qu'à l'époque où nous avons procédé à notre enquête, il existait certains villages de la région nord où ne se trouvait plus aucun habitant du sexe masculin, alors que dans les districts méridionaux et au Soudan, plus de cinquante pour cent des hommes étaient présents. On comprend donc pourquoi, à cette époque, le taux de migration vers les villes était élevé dans toute la région, mais pourtant très inégal, et proportionnel aux superficies de terre cultivable dont on pouvait disposer.

Autrefois, la langue n'était pas un facteur d'unification. Du nord au sud de la Nubie égyptienne, la population s'exprimait dans une langue incompréhensible pour les autres groupes : Kenuzi, Arabe, et Mahasi. Toutefois, le kenuzi, c'est-à-dire la langue parlée dans le nord de la région, était assez proche du dongolawi parlé au Soudan pour que les deux groupes se comprennent. Il n'existe donc que deux langues proprement nubienues : le kenuzi — dongolawi et le mahasi. L'arabe était la seule langue parlée dans les villages du centre de la Nubie égyptienne, aux environs de Ouadi el Arab.

Dans les années quarante, le gouvernement égyptien créa des écoles en Nubie :

on y enseigna l'arabe à tous les enfants et, lorsque nous avons fait notre enquête, la plupart des hommes de langue kenuzi et mahasi, beaucoup de femmes et presque tous les enfants parlaient l'arabe en plus de leur langue maternelle. En outre, certains hommes parlaient aussi l'anglais, le français, l'allemand ou l'italien selon les pays où ils avaient émigré pour trouver du travail.

Avant la mise en eau du barrage et le traumatisme que fut pour eux la disparition de leurs villages et leur nouvelle implantation, la plupart des Nubiens allaient plus facilement chercher du travail au Caire qu'au village voisin. Nous avons en effet rencontré des Nubiens qui avaient vécu en Europe et aux Etats-Unis, mais qui, dans leur propre pays, n'avaient jamais quitté leur district.

Traditionnellement, les Nubiens étaient employés en Egypte comme gens de maison mais, à l'époque de notre enquête, ceux qui émigraient vers les villes avaient accédé aux métiers artisanaux, à l'industrie et autres travaux manuels ; en fait, ils travaillaient, dans les divers secteurs de l'économie urbaine, au même titre que les autres Egyptiens.

Dans l'ancienne Nubie, l'agriculture était le principal moyen de subsistance, en dépit d'une absence de pluie presque totale. L'eau du Nil servait à irriguer les terres, selon des procédés tantôt modernes, tantôt anciens. Le *chadouf*, un seau en bois muni d'un contrepoids, qui permettait de tirer du fleuve et de déverser une dizaine de litres d'eau, suffisait pour irriguer la parcelle de terre que l'on avait réussi à gagner sur le sable et la pieraille après la construction du premier bar-

rage d'Assouan. Très répandu dans le nord de la Nubie, le *chadouf* était déjà utilisé à l'époque des Pharaons, c'est-à-dire il y a au moins trois mille ans !

Mais dans les districts comme ceux de Dakka et de Ballana, on utilisait des pompes modernes à moteur Diesel pour irriguer des terres d'une superficie plus importante, des cuvettes de sol argileux jugées moins fertiles que les rives du fleuve, mais qui permettaient de compenser en partie l'impossibilité de cultiver des terrains inondés par le premier barrage d'Assouan. Plus au sud, on se servait de norias d'un type particulier, notamment à Adendan et au Soudan. Ces norias (*sakiahs*) faites d'une roue fabriquée à la main et actionnées par un animal, étaient souvent une propriété coopérative ; elles pouvaient irriguer des terres d'un hectare et demi ou même davantage. A l'époque romaine sont apparues les norias et c'est grâce à elles que la population nubienne a connu une nette augmentation, grâce à la mise en culture de nouvelles terres fertiles, le long du fleuve, sur des emplacements plus élevés.

Presque tout ce que produisait l'ancienne Nubie était consommé ou utilisé sur place, jusqu'au dernier bout de fibre de palme. Les légumes et les céréales faisaient partie de la nourriture des habitants ainsi que dans le sud, presque toute la production de dattes. Fait surprenant, la seule production de rapport de la région qui fût exportée était le bétail. Bien que le désert bordant l'étroite vallée n'offrit que peu de pâturages et de fourrages, les champs, après la récolte,

Photo Abdul Fattah Eid © Robert Fernea, Austin, Etats-Unis





1 Photo © Rex Keating, Paris



2 Photo Chuzeville © Musée du Louvre, Paris

3 Photo © Centre de documentation et d'études sur l'ancienne Egypte, Le Caire

4 Photo © P.A. Interpress, Musée National, Varsovie



► fournissaient des ressources substantielles pour l'élevage des moutons, des chèvres et des bovins.

Malgré l'utilisation, souvent ingénieuse, de chaque parcelle de terrain, l'ancienne Nubie resta, tout au long de son histoire récente, une région d'agriculture de subsistance minimale. Dans certaines régions du pays, il arrivait que la nourriture fit défaut, et nombreux étaient alors ceux qui ne vivaient plus que grâce aux envois faits par le fils ou le mari qui travaillait à la ville. D'autre part, les familles disposaient de logements beaucoup plus spacieux que ceux qu'elles auraient été en mesure de se procurer au Caire ou dans d'autres villes d'Égypte. Les murs rectangulaires des maisons du sud, par exemple, entouraient souvent deux cours intérieures et la maison comportait des chambres pour les hôtes, une cuisine d'été et une cuisine d'hiver en plus des chambres où vivaient les membres de la famille. Près des maisons étaient construits des enclos pour les bêtes.

Toutefois, ces maisons étaient rarement occupées en même temps par tous ceux qui disposaient sur elles d'un droit de propriété. Dans la plupart de celles que nous avons eu l'occasion de visiter, les habitants pouvaient donner les noms d'hommes, souvent mariés et pères de famille, qui possédaient une chambre ou une grange dans une maison en Nubie, mais qui ne l'habitaient pas. L'ancienne Nubie était donc un pays où l'on trouvait de vastes demeures, partiellement vides, prêtes à offrir la place nécessaire aux parents venus à l'occasion d'un mariage, d'une naissance, d'une fête, ou pour toute autre raison : maladie ou chômage. On estime que la population de la Nubie égyptienne représentait le double des 50.000 personnes qui y résidaient de fait. Le pays offrait un refuge et un asile à ses enfants absents, et tous se considéraient comme propriétaires d'un morceau de la "terre bénie".

L'architecture des maisons de l'ancienne Nubie faisait l'admiration des étrangers et la fierté de ses habitants. Reconstituées après la dernière surélévation de l'ancien barrage, en 1934, ces maisons comportaient des éléments de style pharaonique et d'autres de style islamique, combinés d'une manière caractéristique. Blanchies à la chaux et décorées de couleurs vives, crépies d'un mélange de boue et de paille, les maisons nubiennes étaient le signe de la prospérité et de la sécurité que connaissait le pays au 20<sup>e</sup> siècle.

Au nord du Kenuz, les toits des maisons, au-dessus des pièces réservées aux amis ou des chambres nuptiales, étaient constitués par des voûtes en berceau, faites de briques en boue séchée, une ancienne technique remise en usage après que les eaux du 1<sup>er</sup> barrage eurent détruit les palmiers qui fournissaient auparavant les poutres pour les toits. Dans cette région où, au-dessus du niveau surélevé des eaux, on ne trouvait plus que du sable et des pierres, les peintures et le lait de chaux remplaçaient les couleurs

que la nature ne pouvait plus offrir. Une faible proportion seulement de villageois pouvaient continuer à vivre sur leur terre natale : l'absence de moyens de production, en Nubie du Nord, avait obligé le plus grand nombre d'entre eux, ainsi que beaucoup de femmes et d'enfants, à s'en aller vivre dans les villes égyptiennes. C'était seulement à l'occasion des *moulids*, cérémonies célébrées tous les ans, les jours anniversaires des saints, que de nombreux travailleurs qui avaient émigré revenaient dans leur village, auprès de leurs parents.

Les *moulids* étaient offerts par différents villages organisés par tribus, et chacun d'eux patronnait la célébration de certains saints de l'Islam. Les *moulids* consistaient essentiellement à se rendre sur la tombe des saints, la procession s'accompagnant de prières et de supplications. Mais ils étaient aussi l'occasion de fêtes et de danses, et les marchands ambulants ne manquaient pas d'y assister. Des groupes nombreux de Nubiens venaient par bateaux se joindre aux ouvriers venus des villes. On comptait bien que ceux-ci associeraient leurs efforts, notamment du point de vue financier, à ceux des villageois pour accueillir leurs hôtes.

Il en allait tout autrement dans la Nubie du sud. Dans les districts comme ceux d'Abou Simbel, de Ballana et d'Adendan, le premier barrage d'Assouan n'avait pas entraîné de conséquences graves ; la végétation était restée luxuriante, avec des champs de millet ou d'autres cultures qui verdoyaient au printemps et plus avant dans le pays, avec des palmeraies ; toute cette végétation irriguée par les eaux du Nil, présentait l'image d'un pays plein de richesses. Comme dans les villages nubiens du Soudan (qui se succédaient sans interruption le long du fleuve jusqu'à Ouadi Halfa et au-delà), le barrage d'Assouan n'avait apporté aucune modification aux modes de vie traditionnels et chaque année les terrains d'alluvions continuaient d'être cultivés comme ils l'avaient été depuis des milliers d'années. On ne célébrait pas de *moulids* aussi fréquemment dans la Nubie du sud que dans celle du nord, mais les travaux agricoles étaient souvent effectués en commun. La terre et les palmeraies étaient propriétés indivises de plusieurs cohéritiers, ce qui établissait entre les membres de la communauté des liens économiques qui venaient s'ajouter aux liens sociaux de parenté ou d'alliance.

Dans la région de langue mahasi, les mariages étaient l'occasion de fêtes et de danses qui se poursuivaient pendant trois jours et trois nuits et réunissaient des hommes et des femmes venus de villages situés en amont et en aval du fleuve. Les toits plats des maisons du sud n'avaient pas besoin de recevoir une décoration aussi compliquée que ceux des maisons du nord. Les femmes elles-mêmes étaient vêtues d'austères *gargara-s*, longues robes de tissu noir et léger. Les champs couverts de riches moissons, les pâtures peuplées d'un nombreux bétail, les hommes et les femmes qui travaillaient la

Depuis les temps les plus reculés, les motifs du croissant de lune et des cornes sont pour les Nubiens, l'objet d'une prédilection particulière. En voici quatre exemples pris à des époques différentes. De haut en bas : 1) Décoration de l'entrée d'une maison nubienne moderne (près de Serra) ; 2) Couronne royale du 4<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (culture du groupe X) en argent serti de pierres semi-précieuses, découverte dans une tombe de Ballana, en Nubie égyptienne ; sous le croissant de lune, un autre motif typiquement nubien, le bonnet ; 3) Isis-Hathor allaitant Horus, statue de bronze de l'Égypte pharaonique, la tête surmontée d'un disque lunaire entre des cornes ; 4) Le Christ protégeant un évêque, peinture murale de la période chrétienne en Nubie, trouvée dans la cathédrale de Faras ; la couronne en forme de heaume de l'évêque est surmontée d'un croissant de lune.

terre, tout cela apportait les couleurs et la beauté dont s'enorgueillissait autrefois la Nubie tout entière. Les danses pleines de dignité des femmes, le caractère athlétique de celles des hommes, donnaient à ces fêtes toute leur gaieté ; bien que beaucoup d'hommes, émigrés dans les villes, en fussent absents, ces régions d'Égypte et du Soudan peuplées de populations de langue mahasi étaient encore le cadre d'activités de subsistance et de fête qui fournissaient à tous les habitants un programme de travaux bien rempli pour toute l'année.

Les progrès de notre enquête nous ont alors permis de nous rendre compte que, bien que les Nubiens aient habité des villages groupés le long des rives de grands fleuves, leur situation économique et leur manière de vivre ressemblaient beaucoup à celles des habitants des oasis de l'ouest du Sahara. Par exemple, dans de nombreuses oasis, en Libye, en Algérie et au Maroc, la migration des travailleurs a été longtemps une manière normale de se procurer des moyens d'existence. Comme en Nubie, leur éloignement et leur isolement protègent ces communautés contre d'excessives influences extérieures et obligent certains de leurs membres à les quitter, lorsqu'il n'existe plus de ressources à exploiter.

Nous avons pu constater que plus les Nubiens se trouvaient contraints de quitter leur pays, plus ils y étaient attachés : pour tous, il représentait à la fois, les lieux où leur famille se trouvait en sécurité, l'endroit où ils se mariaient, leur véritable foyer, au milieu de leurs parents.

Ce qui ne les empêchait pas de se rendre compte des avantages des villes : de meilleurs soins médicaux, de meilleures écoles pour leurs enfants et surtout, de meilleurs emplois. Comme partout ailleurs, certains aimaient mieux vivre à la campagne, d'autres à la ville. Ceux des Nubiens qui

étaient devenus médecins ou magistrats, faisant ainsi partie de la classe moyenne urbaine, retournaient moins souvent dans leur village natal.

Il faut ajouter que la Nubie avait toujours abrité plusieurs minorités qui s'étaient adaptées, chacune à sa manière, aux ressources limitées qui leur étaient offertes. Ainsi les Halabi se livraient au colportage et offraient aux femmes et aux enfants des bijoux de pacotille et des jouets contre quelques poignées de dattes, à la saison de la récolte. Les Arabes, notamment les Ababda, étaient aussi des marchands ambulants ; ils épousaient parfois des Nubiennes et se fixaient alors dans le village de leur femme. Les paysans Sayiidi de la Haute Égypte cultivaient les terres que les eaux ne recouvraient plus, pendant deux mois, lors de l'ouverture du barrage ; ils travaillaient comme métayers pour les femmes Kenuzi qui étaient chargées de veiller sur la propriété familiale. Les melons qu'ils récoltaient étaient vendus sur les marchés d'Assouan. D'autres Sayiidi pêchaient dans les eaux du Nil ou travaillaient dans les terres irriguées par pompage.

C'est par le mariage que, le plus souvent, les étrangers se sont intégrés aux communautés nubiennes ou que les Nubiens émigrés dans les villes se sont mués en citoyens égyptiens.

L'intégrité culturelle et sociale de la Nubie a été préservée. C'est l'isolement relatif de cette région qui l'a permis, non moins que la possibilité pour les Nubiens de trouver dans les villes des moyens d'existence. L'histoire de la Nubie est marquée par une constante adaptation bioculturelle ; les populations étrangères se sont mêlées lentement et régulièrement à celles de la Nubie et non par de brusques invasions. Lorsque l'instrument du changement social est la parenté et le mariage, la communauté ne perd ni sa langue, ni ses traditions, ni ses aptitudes, ni ses

techniques particulières. Il ne semble pas non plus que l'émigration ait jamais interrompu la continuité de la vie locale — jusqu'à ces dix dernières années.

Les Nubiens d'Égypte, dans leurs nouvelles implantations, font désormais partie de la population d'Assouan-Kom Ombo et ils doivent accepter que les modes de vie égyptiens influent de façon décisive sur leurs communautés. L'arabe est la langue des affaires et de la vie publique, la source de tout avancement personnel dans la lutte qui caractérise la vie moderne ; donc tout le monde l'apprend. Si l'ancienne Nubie n'est plus désormais qu'un souvenir, elle conserve néanmoins une grande importance, car c'est elle qui unit les Nubiens d'Égypte dans leur nouveau rôle de groupe ethnique distinct.

La "Terre bénie" reste donc non seulement très importante, mais elle est encore aujourd'hui ce qu'elle a toujours été pour ces migrants qui, année après année, se voyaient dans l'impossibilité d'y retourner. Les efforts qu'ils déploient pour convaincre le gouvernement égyptien de rechercher les moyens de les réinstaller sur les rives du lac du Haut Barrage réunissent aujourd'hui beaucoup de Nubiens d'Égypte dans la défense d'une cause commune. Déjà, des études préliminaires ont été effectuées et, un jour peut-être, de nouveaux villages pourront être construits non loin de ceux qui ont désormais disparu sous les eaux.

Robert A. Fernea

Signe de destruction inéluctable, le cercle peint sur le mur de cette maison de la Nubie soudanaise, indique que les eaux du Haut barrage d'Assouan auront bientôt submergé ce lieu. Les habitants devront abandonner leur antique patrie pour aller vers une nouvelle vie, loin de la "terre bénie".

Photo Gunvor Jorgsholm © Pressehuset, Copenhague



Nubiens les tombeaux qui sont égyptiens pour l'essentiel, mais différents du modèle orthodoxe par certains détails.

Troisième exemple tout aussi révélateur : on sait depuis longtemps que le tombeau du vice-roi Houy, gouverneur de la Nubie du temps du célèbre Tout-ank-Amon, situé à Thèbes (aujourd'hui Louxor), contient des peintures décrivant comment Houy levait les impôts en Basse Nubie. Parmi les contribuables figure un haut dignitaire à la peau foncée, vêtu comme un Égyptien mais portant des accessoires exotiques et doté, en outre, d'un visage manifestement non égyptien. Le texte l'appelle Heka-nefer, "le Grand de Miam", nom du centre administratif de la Basse Nubie (l'actuelle Aniba). L'un des faits les plus remarquables de la Campagne de Nubie fut la découverte, par le professeur Simpson, de Boston, du tombeau de ce Prince nubien bien connu depuis les débuts de l'égyptologie, apportant ainsi la preuve qu'Heka-nefer était bien un personnage historique, et non pas une figure conventionnelle de l'iconographie égyptienne.

Aujourd'hui, grâce aux titres de ces princes nubiens, nous savons qu'ils étaient tous élevés à la Cour d'Égypte avec les princes égyptiens, suivaient une carrière semblable à celle d'un dignitaire égyptien, pour retourner ensuite dans leur Nubie natale gouverner leurs compatriotes. On trouvait aussi en Nubie un vice-roi égyptien entouré d'une équipe de fonctionnaires de même origine. Les listes des tributs nous montrent que les exportations de la Nubie vers l'Égypte consistaient en esclaves, en matières premières comme l'or, les pierres précieuses, le bétail, le bois d'Afrique et en denrées africaines. Les articles et objets égyptiens non mentionnés dans les textes officiels, mais contenus dans les tombeaux de la Basse Nubie, montrent que l'Égypte envoyait au moins quelque chose en contrepartie de ces importations.

La Basse Nubie semble donc avoir été une colonie florissante, à la fois pour les souverains et leurs sujets. Cette situation se modifia progressivement pendant le Nouvel Empire, si l'on en juge par le nombre décroissant de tombeaux et de cimetières que l'on peut dater de la seconde moitié de ce règne. De fait, quand Ramsès II fit édifier au 13<sup>e</sup> siècle les célèbres temples de la Basse Nubie — Abou Simbel, Ouadi Seboua es-Derr, etc — le pays voyait sa population rapidement baisser. Un très petit nombre de tombeaux seulement, à défaut d'agglomérations, peuvent être datés de cette époque, bien que les vestiges existants prouvent que ce ne fut pas une période de vacuité totale. Les temples exigeaient, pour fonctionner, un certain nombre de prêtres et de serviteurs. On ne peut donc tirer de conclusions hâtives de cette relative absence de vestiges.

Par ailleurs, on a découvert plus au sud, à Dongola, en dehors du secteur prospecté par la Campagne de Nubie, de grandes villes de l'époque ramesside, ce qui indique que le centre économique de la colonie nubienne s'était déplacé vers le sud et que la Nubie n'était plus qu'un territoire de transit vers les régions méridionales plus riches. Plus tard, à la suite du démembrement de l'État égyptien, cette partie de la colonie connaît aussi le déclin et vers 1000 avant J.-C., il ne reste plus aucune trace de la domination égyptienne en Nubie.

Torgny Säve-Söderberg

tolérance. La fermeture des temples de Philae aurait rencontré une vive résistance chez les habitants de la Nubie, surtout chez les Blemmyes, peuple guerrier venant de l'est du désert qui avait causé pendant longtemps des difficultés aux autorités romaines par leurs incursions en Haute Égypte. Maxime (451-452 après J.-C.), le général de l'empereur Marcien, mena une expédition contre eux et leur infligea une défaite. Suivit un traité par lequel les Blemmyes s'engageaient à respecter la paix pendant cent ans ; en retour, ils obtinrent le droit de faire des sacrifices à Philae et même d'emprunter périodiquement l'image sacrée d'Isis pour obtenir des oracles.

Mais, avant l'expiration de ce pacte, Justinien envoya son général, Narsès, vers 536 après J.-C., pour en finir avec ce dernier bastion du paganisme dans l'Empire. Le temple d'Isis fut fermé, les prêtres congédiés et les statues transportées à Constantinople sans susciter de réelle opposition. Peu après, la grande salle hypostyle fut transformée par l'évêque Théodore en église dédiée à saint Etienne et une communauté chrétienne s'installa sur l'île.

Le temple subit relativement peu de dégâts dans sa structure même, mais de nombreuses représentations de dieux sculptés en relief sur ses murs furent défigurées et des croix chrétiennes furent gravées sur le montant de ses portes et ailleurs. Heureusement, les inscriptions hiéroglyphiques du temple et des autres monuments échappèrent à la mutilation. Un texte gravé sur le mur nord du vestibule d'Hadrien, en face de l'image de Mandoulis, est daté du 24 août 394 après J.-C. par une note en écriture démotique ; c'est là l'exemple le plus récent d'écriture hiéroglyphique actuellement connu. Les iconoclastes chrétiens laissèrent aussi intacts des centaines de graffiti en écriture démotique ou grecque, certains écrits par des prêtres, d'autres par des pèlerins qui venaient régulièrement à Philae pour rendre simplement hommage à Isis ou pour obtenir par son intervention un soulagement à leurs maux.

Philae, là encore, a conservé les derniers exemples connus de l'une des trois écritures dans lesquelles la langue égyptienne était écrite, en l'occurrence le démotique, écriture cursive dérivée des hiéroglyphes. Ce graffiti, daté du 2 décembre de l'année 452 après J.-C. (à peu près à l'époque où Maxime conclut son traité avec les Blemmyes) fut écrit par un prêtre nommé Esmet sur le mur de l'une des salles d'Osiris dans le temple d'Isis. Il montre qu'aussi longtemps que Philae continua de pourvoir aux besoins des adorateurs d'Isis, la connaissance de la langue ancienne ne fut pas complètement perdue. En outre, une inscription conservée à Philae se révéla d'une valeur inestimable pour la redécouverte de cette langue qui tomba dans l'oubli pendant plus de mille ans. Il s'agit d'une inscription grecque figurant sur le piédestal d'un obélisque qui porte également une inscription hiéroglyphique. Ces textes n'étaient pas deux versions d'un même document — l'une en grec et l'autre en égyptien — mais les deux mentionnaient Cléopâtre III, femme de Ptolémée VII Evergète II. C'est l'identification de son nom dans l'inscription hiéroglyphique et son rapprochement avec le nom de Ptolémée non encore identifié avec certitude sur la Pierre de Rosette, qui fournit le point de départ du déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique.

I.E.S. Edwards

## LECTURES

• **Abou Simbel et l'épopée de sa découverte**  
par Louis-A. Christophe  
Editions P.F. Merckx, Bruxelles, 1965

• **Campagne internationale de l'Unesco pour la sauvegarde des sites et monuments de Nubie**  
Bibliographie préparée par Louis-A. Christophe, Unesco, 1977

• **Le petit temple d'Abou Simbel**  
par Christiane Desroches-Noblecourt et Ch. Kuentz, Le Caire, 1968

• **Le Monde sauve Abou Simbel**  
par Christiane Desroches-Noblecourt et Georg Gerster  
Verlag A.F. Koska, Vienne-Berlin, 1968

• **Derniers temples d'Égypte : Edfou et Philae**  
par Serge Sauneron et Henri Stierlin  
Société Nouvelle des Editions du Chêne, Paris, 1975

• **Musée égyptien Le Caire**  
par Kurt Lambelet et Peter P. Riesterer  
Kummerly et Frey, Editions Géographiques, Berne, 2<sup>e</sup> édition, 1979

• **Le Trésor des Pharaons**  
par Cyril Aldred  
Editions Jules Tallandier, Paris, 1979

• **Voyages en Égypte et en Nubie**  
par Giambattista Belzoni ; présentation et commentaires de Louis-A. Christophe  
Editions Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1979

• **Eternelle Égypte**  
par Fred J. Maroon et P.H. Newby  
Editions Fernand Nathan, Paris, 1980

• **Dictionnaire de la Civilisation égyptienne**  
par Georges Posener en collaboration avec Serge Sauneron et Jean Yoyotte  
Editions Fernand Hazan, Paris, 1970

• **Nubia : Récentes recherches**  
Actes du colloque nubologique international sous la rédaction de K. Michalowski  
Musée National, Varsovie, 1975

• **Isis : Mythe et Mystères**  
par France Le Corsu  
Ed. "Les belles lettres", Paris, 1977

• **Ramsès le Grand**  
Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 1976

## Librairies-relais Unesco

**AIX-EN-PROVENCE.** Librairie de Provence S.A. Librairie de l'Université — **AIX-LES-BAINS.** Librairie "Le Pierrot Lunaire" — **AMIENS.** Librairie Poiré-Chouquet — **ANGERS.** Librairie Richer — **BORDEAUX.** Librairie Mollat — **BREST.** Librairie Jouanneau — **CAEN.** Librairie de l'Université — **CLERMONT-FERRAND.** Librairie "Les Volcans d'Auvergne" — **DIJON.** Librairie de l'Université — **GRENOBLE.** Librairie Harel. Librairie Arthaud — **LILLE.** Le Furet du Nord — **LIMOGES.** Librairie Baradat — **LYON.** Librairie Camugli. Librairie Decitre — **MARSEILLE.** Librairie Fuéri Lamy. Librairie Laffite. Librairie Maupetit — **MONTPELLIER.** Librairie Sauneron — **MULHOUSE.** Relais FNAC Mulhouse — **NANCY.** Librairie Didier. Librairie Michaud — **NANTES.** Librairie Durance — **NICE.** Librairie "A la Sorbonne" — **PARIS.** Librairie Unesco. Librairie de la Documentation française. Librairie Gibert Jeune. Librairie Joseph Gibert. Pédagogie-Information, Librairie des sciences de l'Éducation. Les Presses Universitaires de France. Les Presses Universitaires de France, Librairie internationale. Librairie des sciences politiques. FNAC Montparnasse. FNAC Forum des Halles — **POITIERS.** Librairie de l'Université — **REIMS.** Librairie Michaud — **RENNES.** Librairie EMIETAN — **ROUEN.** Librairie Van Moe — **SAINT-ETIENNE.** Librairie Plaine — **STRASBOURG.** Librairie Berger-Levrault. Librairie Gutemberg. Librairie Kléber. Librairie Oberlin. FNAC, La Maison Rouge — **TOULON.** Librairie Bonnaud — **TOULOUSE.** Librairie Privat — **TOURS.** Librairie "La Boîte à Livres".

## Vient de paraître

# "VENISE, VENISE"

Illustrée par des enfants du monde entier

Lorsque l'Unesco participe, à Venise ou ailleurs dans le monde, à des travaux de sauvegarde et de restauration du patrimoine mondial, elle le fait dans le but de préserver un héritage précieux pour chacun de nous et pour les générations à venir.

C'est pourquoi ce joli livre — largement illustré de gravures anciennes et de dessins d'enfants, en couleur — est destiné aux enfants et à leurs parents afin d'éveiller leur conscience au problème des villes et des monuments culturels en péril. Le premier chapitre "vie d'une ville" est consacré à l'histoire de la ville, le second "ville de rêve" est une description de Venise. "Déchéance", le troisième chapitre, pose le problème de la sauvegarde de Venise et le livre se termine par "Mort ou résurrection", point d'interrogation sur l'avenir de Venise.

43 pages Format 24 x 24 cm

**OFFRE SPECIALE jusqu'au 30 avril 1980**

Pour la France seulement: **25 F.F.** au lieu de 30 F.F. Franco de port.

— Pour la France, adresser votre commande avec le règlement à l'Unesco — Bureau 1086, libellé à l'ordre de la Librairie de l'Unesco.

— Autres pays, consulter notre agent de vente.



## Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

**ALBANIE.** N. Sh. Botimeve Naim Frasher, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali Haddad, Alger, Société nationale d'édition et diffusion (SNED), 3 bd Zirout Youcef, Alger. — **RÉP. FED. D'ALLEMAGNE.** Unesco Kurer (Edition allemande seulement): Colmantstrasse, 22, 5300 Bonn. Pour les cartes scientifiques seulement: Geo Center, Postfach 800830, 7000 Stuttgart 80. Autres publications: S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Gernemng/Munchen. — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach, 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — **AUTRICHE.** Dr Franz Hain, Verlag und Kommissionbuchhandlung, Industriehof Stadlau, Dr Otto Neurath - Gasse, 1220 Vienne. — **BELGIQUE.** Ag. pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du "Courrier": Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13. Edition néerlandaise seulement: N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Durne-Antwerpen. — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294, Porto Novo. — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Editoria-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9.052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMÉROUN.** Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N° 1600, Yaoundé. — **CANADA.** Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste. Catherine Ouest, Montréal, Que H3H 1M7. — **CHILI.** Bibliocentro Ltda., Casilla 13731 Constitución n° 7, Santiago (21). — **CHINE.** China National Publications Import Corporation, West Europe Dept., P.O. Box 88, Pékin. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B.P. 577 Brazzaville; Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B.P. 577, Brazzaville — **CÔTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines, B.P. 4541, Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd., 6, Nørregade, 1165 Copenhagen K. — **ÉGYPTÉ (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire — **ESPAGNE.** MUNDI-PRENSA Libros S.A., Castelló 37, Madrid 1. Ediciones Liber, Apartado 17, Magdalena

8, Ondárroa (Viscaya); DONAIRE, Aptdo de Correos 341, La Coruna; Libreria Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4. Libreria CASTELLS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7; Editorial Fenicia, Cantelejas, 7 "Refriro", Puerta de Hierro, Madrid 35 — **ÉTATS-UNIS.** Unipub, 345, Park Avenue South, New York, N.Y. 10010. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12.598.48 — **GRÈCE.** Librairies internationales. — **HAÏTI.** Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — **Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique ».** Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U 22, Budapest V., A.K.V. Könyvtársok Boltja, Népköztársaság útja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd.: Kamani Marg, Ballard Estate, Bombay 400 038; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2, B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 511, C-Wing, Shastr Bhavan, Nouvelle-Delhi-110001; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iran-chahr Chomali N° 300; B.P. 1533, Téhéran, Kharazmie Publishing and Distribution Co. 28 Vessal Shirazi St, Shahzadeh Avenue, P.O. Box 314/1496, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstores: 35, Allenby Road et 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv; 9 Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. — **ITALIE.** Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Shuhwa Toranomon 3 Bldg, 23-6 Toranomon 3-chome, Minato-ku, Tokyo 105 — **LIBAN.** Librairies Antoune, A. Naouf et Frères; B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications: Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco »: pour les membres du corps enseignant: Commission nationale marocaine pour l'Unesco 19, rue Oqba, B.P. 420, Agdal, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul' Mich », 1, rue Pernnon, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-De-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street, Port-Louis. — **MEXIQUE.** SABSA, Servicios a Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N° 1032-401, México 12. Librería El Correo de la Unesco, Actipán 66, México D F — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo. —

**MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional do livro e do Disco (INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, Maputo. — **NIGER.** Librairie Mauclet, B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications: Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement: A.S. Narvesens Litteratunjeneste, Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprax S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa — **PARAGUAY.** Agencia de diarios y revistas, Sra. Nelly de Garcia Astillero, Pte. Franco N° 580 Asunción. — **PAYS-BAS.** « Unesco Koener » (Edition néerlandaise seulement) Systemen Keesing, Ruysdaelstraat 71-75, Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco: N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9. 's-Gravenhage — **POLOGNE.** ORPAN-Import. Palac Kultury, 00-901 Varsovie, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie -Przedmiescie N° 7, 00-068 Varsovie. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda. Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM, Romlibri, Str. Biserica Armei N° 5-7, P.O. B. 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques: Rompresfilatelica calea Victoriei 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E.1 — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — **SEYCHELLES.** New Service Ltd., Kingsgate House, P.O. Box 131, Mahé. — **SUÈDE.** Toutes les publications: A/B C.E. Fentzes Kungl. Hovbokhandel, Regeringsgatan, 12, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement: Svenska FN-Forbundet, Skolgrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postgö 184692. — **SUISSE.** Toutes publications. Europa Verlag, 5, Ramstrasse, Zurich, C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, Rue Grenus, 1211, Genève 11. C.C.P.: 12.236. — **SVRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente); Zahracni Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement: Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TDGO.** Librairie Évangélique, B.P. 1164, Lomé, Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TRINIDAD ET TOBAGO.** Commission Nationale pour l'Unesco, 18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W.I. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200 — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguayua, S.A. Libreria Losada, Maldonado, 1032, Colonia 1340, Montevideo. — **YOUGOSLAVIE.** Jugoslovenska Knjiga, Trg Republike 5/8, P.O. B. 36, 11-001 Belgrade. Drzavna Zaloza Slovenije, Titova C 25, P.O. B. 50, 61-000 Ljubljana. — **RÉP. DU ZAIRE.** La librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.



## Un temple en marche dans le désert

Lancée par l'Unesco il y a juste vingt ans, la Campagne internationale pour la Sauvegarde des monuments de Nubie, que menaçait d'engloutissement la construction du Haut Barrage d'Assouan, arrive à son terme. C'est la plus grande opération de sauvetage archéologique que le monde ait connue et une victoire sans précédent à l'actif de la coopération culturelle internationale. Cette photo aérienne montre une partie du temple d'Amada après son déplacement. Hissée sur un dispositif de roulement à trois voies ferrées, cette portion de temple fut lentement transportée sur une distance de 2600 mètres et installée dans un nouveau site à l'abri de la montée des eaux. Les traces imprimées dans le sable sont celles des voies ferrées. Les blocs qu'on voit près du temple d'Amada sont les pierres d'un autre temple qui est sur le point d'être remonté. En tout, plus d'une vingtaine de temples et de sanctuaires furent déplacés et reconstruits sur un nouveau site pendant la Campagne de Nubie (voir article page 6).